
ÉLISE DUMENIL.

DE L'IMPRIMERIE D'A. DULAU ET CO. ET
L. NARDINI, NO. 15, POLAND-STREET.

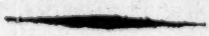
ÉLISE DUMÉNIL.

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

MARQUISE DE MONTALEMBERT.

TOME II.



A LONDRES,

CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE.

1800.

ELISE DUMENIL

PAR

MARIE DE COMARIEU

MAISON DE MONTAIGNEY

TOME II

A LONDRES

chez A. DULAC et Co. 10, rue de la Harpe

1800

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE XXXVII.

ÉLISE A ALFRED.

Bordeaux le 25 Novembre 17..

J'AI quitté Key. Je l'ai quitté sans regret. J'ai eu tant de chagrins, mon cher Alfred, depuis le moment où vous en êtes parti, que le souvenir même de nos jours heureux pouvait à peine soutenir mon courage. Cependant j'ai employé l'heure qui a précédé notre départ à visiter les lieux où nous étions toujours ensemble. Ah, mon ami que de souvenirs ils m'ont rappelés ! Que de sensations à la fois douces et pénibles j'ai éprouvées en passant sous le grand arbre ! En revoyant ces bosquets qui furent si souvent témoins de nos jeux et de nos plaisirs, je n'ai pu retenir mes larmes. Chaque place où nous nous arrêtions tous deux a reçu de

mon triste cœur sa part de mes hommages.

Après cette intéressante et mélancolique promenade, je suis retournée au château, pour savoir le résultat d'un petit stratagème que j'avais employé, pour faire connaître à mon père votre attachement pour lui, et la douleur que vous cause notre séparation. Je lui avais présenté votre lettre ; mais n'osant insister, pour qu'il la lût, j'avais imaginé de la laisser, comme par mégarde, tout ouverte sur son secrétaire, dans l'espérance que, s'il la lisait, il adoucirait sa rigueur pour vous. Mais je n'en ai pas été plus avancée, je n'ai pas pu savoir s'il l'avait lue. En partant pour Bordeaux, il me l'a rendue en me disant seulement d'apprendre à être soigneuse, et à ne pas laisser ainsi traîner mes papiers. Pour me consoler d'avoir manqué mon but, dès que j'ai été seule, j'ai relu votre lettre. Vous vous affligez trop, mon cher Alfred ; je vous en conjure, ne parlons plus du passé. Si vous aviez offensé mon père, je concevrais votre chagrin ; mais puisque vous me rassurez sur ce point, et que vous n'avez pas mérité sa sévérité, ne vous affligez donc pas autant. On n'est jamais

tout à fait malheureux, quand on n'est pas coupable, et mon chagrin est bien moins vif, je vous assure, depuis que je sais que vous n'avez rien à vous reprocher. Oui sans doute je vous aime, et bien tendrement. Soyez donc heureux; ne troublez plus vos jours par d'inutiles regrets; et puisqu'il faut absolument achever ce voyage, prenons notre parti, et soumettons-nous tous deux.

Depuis deux jours que nous sommes ici, nous n'avons vu que très-peu de monde. Votre père et Ferdinand sont venus ce matin, pour savoir de nos nouvelles; ils repartent aujourd'hui pour la campagne, où ils passeront encore quelques jours. La Marquise et Adèle viennent au commencement de Décembre s'établir ici pour tout l'Hyver. J'ai entendu dire quelque chose sur le mariage d'Adèle; il paraît assez prochain; mais je ne sais point encore quel sera l'heureux époux de mon amie.

La santé de mon père se fortifie tous les jours. Il m'a fait quitter mon petit appartement, pour me donner celui qui est auprès de ma tante. En arrivant à l'hôtel, c'est-là qu'il m'a conduite, en me disant qu'à présent

j'étais une grande personne, et qu'il ne voulait plus que je fusse logée comme un enfant. C'est ce joli appartement à gauche, qui était presque toujours fermé. Il devait avec celui de ma tante former l'appartement de ma mère. Mais cette maison fut achetée dans les derniers tems de sa vie. Ma pauvre mère tomba malade à Key. où elle mourut. J'étais alors trop jeune, pour partager la douleur de mon père; je sens aujourd'hui combien il lui a fallu de courage, pour faire usage de cet appartement.

J'ai un joli cabinet d'où je vous écris; il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à mes études. Son exposition sur le jardin donne un joli jour pour dessiner. Une porte de glace s'ouvre, pour entrer dans la bibliothèque de mon père d'où je puis passer chez lui. D'un autre côté, mon petit cabinet donne dans ma chambre qu'une seule pièce sépare de l'appartement de ma tante. Je me trouve d'autant mieux dans mon nouveau logement, qu'il est éloigné des salons. Aucun bruit ne me distrait, et j'y puis rêver tout à mon aise.

Je suis libre de me retirer chez moi, autant que je l'étais à Kēy. . . . Et j'ai l'avantage d'être avec ma tante dont l'aimable caractère distrait souvent mes ennuis. Ses occupations et les miennes nous sépareront souvent; mais avec la certitude de nous revoir plusieurs fois dans la journée, nous nous quitterons sans peine.

Je verrai plus de monde ici, que je n'en voyais à Key. . . . On a déjà parlé de quelques visites que je dois faire avec ma tante. J'espère cependant, qu'on me détournera rarement de mes études; mon père me l'a promis. Mon empressement, pour achever mon éducation, redouble chaque fois que je songe au prix qu'on y a attaché.

Adieu, mon cher Alfred. Votre cœur ne vous dit-il pas aussi de profiter si bien de votre voyage, que mon père soit forcé d'abrégér le tems de cette cruelle épreuve?

Adieu, Alfred; adieu

LETTRE XXXVIII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux le 8 Décembre 17..

VOTRE père, et Ferdinand sont revenus hier au soir; ils ont tous deux diné ici aujourd'hui. Le Comte nous a lu une partie de la lettre que vous lui avez écrite de Parme. Les détails que vous lui donnez m'ont extrêmement intéressée. Mon père a paru content; il a dit avec un air de satisfaction qui m'a charmée: "notre Alfred a de l'esprit, de l'intelligence; il rend fort bien compte de ce qu'il voit; son esprit est susceptible de bonnes impressions. J'espère qu'il profitera de son voyage, et qu'il reviendra instruit et formé comme je le désire." La joie d'entendre mon père faire votre éloge me rendait toute rouge; je répétais tout bas ce qu'il disait; je ne pouvais ôter les yeux de dessus lui. Il nous fera honneur, mon ami, a-t-il ajouté en frappant sur l'épaule du Comte qu'il a entraîné vers une

fenêtre où ils ont causé bas assez long-tems. En se rapprochant de nous mon père a parlé d'une lettre que vous lui avez écrite. Je l'ignorais, et je comptais même vous dire que je regardais comme indispensable que vous lui adressassiez vos félicitations sur sa convalescence; vous l'avez fait de vous-même, votre cœur vous a dicté cette démarche, dont le mien vous tient compte. Oh, mon cher Alfred, quelle bonne journée ! Il y a bien long-tems que je n'ai eu autant de plaisir qu'aujourd'hui.

Ferdinand va demain à Arsilly, il reviendra mercredi prochain avec la Marquise et Adèle. Le Comte voulait nous donner à diner avec elles, le lendemain de leur arrivée; mais mon père a refusé; il prétend que je ne dois aller nulle part, avant d'avoir fait quelques visites de famille. Le diner a donc été remis à l'autre semaine. Je ne suis encore sortie que pour aller chez des marchands, choisir avec ma tante ce qu'il faut pour m'habiller. Le tailleur, le cordonnier, la marchande de mode, me font attendre, et me retiennent prisonnière. Etant un peu grandie, je ne puis paraître avec mes anciens

vêtemens. Ce retard ne m'a point impatientée; je vous assure, que je n'étais point pressée de sortir. Je m'occupais de vous et je donnais tous mes soins à l'étude. Le motif qui m'y engage n'a-t-il pas mille fois plus de charmes pour moi, que tous les plaisirs que l'on trouve dans le monde?

Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai songé à presser les ouvriers. Oui, mon cher Alfred, je me fais un bonheur d'aller dîner chez votre père; son invitation m'a donné le désir de sortir. L'idée seule de passer toute une journée dans la maison où Alfred est né, me fait éprouver un sentiment bien doux. Pourrais-je me trouver avec indifférence dans la maison où il a demeuré, dans la maison où peut-être un jour je vivrai avec lui? Oh non, mon cher Alfred. Ce dîner sera pour moi une véritable fête, il me présente un intérêt que mon cœur sent si bien! M. l'Abbé traitera-t-il cet empressement d'enfantillage, en attribuera-t-il la cause à mes 16 ans? S'il pense ainsi, mon cher Alfred, je crains bien de lui paraître toujours un enfant.

J'ai été bien tranquillisée quand vous
m'avez

m'avez assurée que vous n'aviez pas donné lieu à la sévérité de mon père. Les chagrins qui viennent par la faute de ce que l'on aime font tant de mal ! Ah, mon cher Alfred, que jamais nos peines ne viennent de nous ! alors nous pourrons les supporter ; alors nous trouverons dans nos mutuelles consolations, une occasion de plus de connaître tous les charmes du sentiment qui nous unit. Allons, mon cher Alfred, prenez courage, et cessons de nous plaindre, puisque nous sommes contens l'un de l'autre.

Je vais adresser cette lettre à Véronne. Vous mandez au Comte, que le prince a quelques amis dans cette ville qui pourront l'y retenir quelque tems ; dans l'incertitude où je suis du tems que vous devez y rester je craindrais de vous faire trop attendre, si je ne vous écrivais qu'à Venise.

Adieu, mon cher Alfred, Adieu. Songez, que lorsque nous nous reverrons, ce sera pour ne plus nous séparer. Ne nous occupons que de cet heureux instant, et en travaillant à en avancer l'époque, nous trouverons de nouveaux moyens d'adoucir les rigueurs de l'absence. Adieu.

LETTRE XXXIX.

MR DUMENIL, A M. L'ABBÉ AIMERY.

Bordeaux le 12 Décembre 17..

J'ESPERE, M. l'Abbé, que vous m'excuserez si je n'ai pas répondu à votre première lettre. J'étais encore très-souffrant lorsque je l'ai reçue. Votre dernière m'est parvenue, il y a deux jours. Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez ; je suis entièrement rétabli.

Je vous dois, Monsieur, de grands remerciemens pour avoir empêché le retour d'Alfred ; il aurait dérangé mon plan. Comment aurais-je fait dans une telle occasion pour résister à ces chers enfans ? Il eût été trop sévère de les séparer de nouveau, et de renvoyer Alfred après une semblable démarche. Il eût été imprudent de les garder près l'un de l'autre, ou de laisser Alfred courir encore tous les dangers d'une grande ville. Il eût donc fallu les marier ? Je vous laisse à juger

si je dois remettre le sort de ma fille entre les mains d'Alfred, avant de m'assurer s'il saura la rendre heureuse. Ma reconnaissance est extrême pour le service que vous m'avez rendu. Votre prudence me tranquillise, et j'espère que je devrai à votre sagesse, de voir mon gendre devenir tel que je le désire.

Mais cette jeune plante si susceptible d'une bonne culture résistera-t-elle aux atteintes qui lui seront portées, par les séduisans perturbateurs du repos des familles ? Vos sages leçons en contradiction avec les leurs, seront-elles toujours victorieuses au milieu d'un monde où les vices même sont presque devenus des attributs du bon ton ? Dans un monde où l'on ne rougit plus que de la pudeur, et où la pureté des principes expose au ridicule ? Quand la naissance, la fortune, la figure, et les talens, placent un jeune homme au milieu de tant d'écueils, la crainte sur l'issue d'un combat si dangereux pour la vertu, n'est-elle pas permise ?

J'observe cependant avec plaisir que vos soins ne sont pas entièrement infructueux. Mais Alfred est d'un caractère facile à séduire. Il a de l'esprit, beaucoup de douceur ;

mais il est dans l'âge où l'on préfère le conseil qui entraîne à celui qui retient. En ne permettant pas le retour d'Alfred, j'ai voulu punir sa première faute. Maintenant, il faut nous donner le tems de juger si son repentir sera solide.

La lettre que j'ai reçue de lui, annonce un bon naturel, de la sensibilité, et de la candeur. Dans le soin même qu'il prend de cacher sa faute, on le voit à chaque ligne au moment de la déclarer ; et le besoin de se justifier sans s'avouer coupable, forme un contraste intéressant. Si vous pouvez le préserver de la contagion, ce jeune homme peut devenir un excellent sujet. Ne perdez pas de vue son caractère, songez que si sa douceur le rend facile à conduire, elle peut aussi le rendre facile à égarer.

Je le crois dans ce moment, très-amoureux de ma fille. Ce n'est point d'après les lettres qu'il lui écrit, (et que cette chère petite prend tous les moyens de me faire lire pour me toucher) que je juge son amour ; mais c'est d'après l'impression qu'il a reçue des dangers qu'elle a courus. La crainte de la perdre paraît lui faire une trop vive impression

pour que nous ne cherchions pas à faire usage de ce moyen, et à le regarder comme le plus sûr bouclier qui puisse le garantir.

Alfred est dans l'âge où il faut songer à lui faire prendre un état ; non par amour propre, et parcequ'il n'est pas du bon ton de n'en point avoir ; mais parcequ'un homme sans état est moins retenu, il a moins de liens, il est moins observé, et par conséquent il a moins à perdre s'il se conduit mal.

Dans l'état militaire on peut acquérir de la gloire sans doute, et je respecte fort le vieillard dont la tête chauve est couverte de lauriers. Mais ne peut-on pas aussi passer sa vie dans le métier des armes, sans trouver l'occasion de se signaler ? Ne peut-on pas aussi comme tant d'autres, occuper une place militaire, sans se livrer à l'étude nécessaire pour la bien remplir ? Alors on est aussi désœuvré quel'homme sans état. Si les liens de l'honneur sont un peu plus resserrés, si l'on a un motif de plus pour se bien conduire, que d'occasions aussin'a-t-on pas de s'égarer ? Entouré de mauvais exemples, on rougirait presque de ne pas les suivre. Dans la crainte d'avoir l'air pédant et censeur envers des ca-

marades dont on veut faire des amis, on approuve d'abord, on imite ensuite. Peu de tems suffit pour effacer de bons principes, qui ne paraissent plus à la jeunesse que de sots et fatigans préjugés, faits pour contrarier ses désirs. Je ne sais pas en vérité, si je ne préférerais pas encore pour ma fille un mari sans état, que je pourrais surveiller, à un jeune homme placé dès l'enfance dans un état fait sans doute pour exalter l'honneur, mais dans lequel cependant on se livre au vice par principe.

Servir sa patrie, est un devoir pour l'homme bien né. L'homme riche et sans état, peut s'il le veut, se rendre utile à ses concitoyens. Mais si la fortune suffit pour cela, elle l'expose en même tems à biens des écueils, par les facilités qu'il trouve à satisfaire ses passions. Le militaire en exposant sa vie, semble servir son pays d'une manière plus noble et plus brillante. Le magistrat dans une place honorable, trouve tous les avantages que peut désirer l'honnête homme ; et si d'antiques préjugés ne s'opposaient point à voir le seul rejetton d'une famille militaire entrer dans la robe, j'aurais engagé le Comte à placer son

fils dans la magistrature. C'est là que l'étude
 et l'occupation deviennent nécessaires. Un
 magistrat qui remplit les devoirs de son état,
 ne peut rechercher les distractions, qu'au sein
 de sa famille; et de ses amis, c'est là qu'un ga-
 lant homme satisfait son cœur en protégeant
 l'innocence. Les services qu'il rend à ses
 concitoyens sont aussi importans; et la gloi-
 re de leur assurer la protection des lois, vaut
 bien celle de les défendre avec son épée.

Après avoir fait part de mes craintes au
 Comte de Boransac, après lui avoir témoi-
 gné mes inquiétudes sur le bonheur de ma
 fille, qui étant forcée de se séparer souvent
 de son époux, aurait non seulement à re-
 douter les dangers de la guerre, mais encore
 les dangers plus certains du désœuvrement
 où laisse la paix; j'ai obtenu, pour tout con-
 cilier, qu'il ferait entrer son fils dans le corps
 diplomatique. L'instruction qu'il sera forcé
 d'acquérir remplira une partie de mes desirs.
 Le Duc de..... qui a conservé pour le Comte
 une amitié qui date de l'enfance, nous ser-
 vira de son crédit. Il a répondu à la lettre
 que le Comte lui a écrite à ce sujet, d'une ma-
 nière à satisfaire ses sentimens et son amour

propre. Je suis content de cet arrangement, et je vous prie, Monsieur, de donner tous vos soins, pour rendre Alfred digne des places qu'il aura à occuper.

Je n'ai plus rien à ajouter, Monsieur; mes motifs vous sont connus; ma fille vous intéresse, votre élève vous est cher. Je compte sur vos soins, comme vous devez compter sur ma reconnaissance, mon estime, et tous les sentimens dont je vous prie de recevoir l'assurance.

DUMÉNIL.

LETTRE XL.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 17 Décembre 17..

ADELE est arrivée Mercredi au soir, elle est venue me voir le lendemain. Mais n'ayant eu qu'un moment à causer ensemble, elle n'a pu entrer dans tous les dé-

tails qu'elle avait à me donner. Son mariage est arrêté, et il sera célébré dans le mois de Février. On attend son futur époux, dans les premiers jours du mois prochain. Elle le connaît peu. C'est le marquis de Lonel, le seul héritier de tous les biens de cette maison, son père étant mort sans avoir d'enfans de sa seconde femme. Le marquis de Lonel est à peu près de l'âge de sa belle-mère. Il a au moins 35 ans. - Ne trouvez-vous pas, mon cher Alfred, que c'est un mari bien âgé pour Adèle ? Cependant elle me paraît assez contente de son sort. En habitant la terre de Lonel, qui est voisine d'Ar-silly et de Key.... Adèle ne change rien à ses habitudes. Ce mariage m'a-t-elle dit, fait le bonheur de sa mère, et l'avancement de son frère. Elle ne put m'en dire davantage ; sa mère l'envoya chercher. Adèle, en me quittant m'a promis de venir aujourd'hui passer l'après-midi avec moi. Nous aurons le tems de nous entretenir de ce qui nous intéresse. J'aime Adèle ; je voudrais qu'elle fût heureuse. Mais épouser un homme que l'on connaît à peine, que l'on n'aime point encore au moment où l'on fait le serment de

l'aimer toujours..... Oh ! comme cela fait trembler !....

Après qu'Adèle m'eut quitté Jeudi, nous sortîmes, ma tante et moi, pour faire nos visites avant l'heure de l'assemblée. Ma tante eût été fatiguée de se trouver dans ce qu'elle appelle *cohue*; et mon père, m'a-t-elle dit, en voulant que je remplisse les devoirs de la société, ne veut pas cependant que je sois dans le grand monde avant d'être mariée.

Cette décision ma fait grand plaisir. Je puis juger de la peur que me ferait un grand cercle, car en entrant dans le salon, la maîtresse de la maison seule m'en imposait, au point de sentir mes jambes trembler sous moi. Je n'ai cependant qu'à me louer de la manière dont j'ai été reçue partout. Chez tous mes parens, j'ai eu le plaisir d'entendre parler de mon père avec estime, et les justes éloges qu'on lui a donnés, auraient encore s'il eût été possible, augmenté ma tendresse pour lui.

Ma tante m'a menée hier chez Madame l'intendante, avec laquelle elle paraît être fort liée. Je lui ai été présentée comme une jeune habitante des champs, qui pour

la première fois se montre aux belles dames de la ville. Ma timidité a été excusée d'une manière si douce et si aimable, qu'elle s'est presque dissipée. Madame l'intendante m'a rassurée par ses manières prévenantes ; et dans toutes les visites que nous avons faites, je n'ai trouvé personne qui eût autant qu'elle, l'art de me faire oublier ma timidité. Quelques personnes sont venues pendant que j'étais chez elle. On a parlé d'une fête qui doit se donner à l'intendance le mois prochain. Cela m'a fait songer au bal où vous fûtes, au menuet que vous dansâtes, au prince Orsinelli que vous vîtes pour la première fois..... Cela m'a fait soupirer.... J'ai été tirée de ma rêverie par l'invitation qui nous a été faite pour le jour dont on parlait. Ma tante ayant paru hésiter dans sa réponse, Mde. l'intendante a renouvelé sa demande. Alors ma tante s'est approchée d'elle, et lui a dit à moitié bas : qu'elle ne croyait pas que mon père me permit de me montrer dans une si grande assemblée, qu'il me trouvait encore trop jeune, et qu'il ne me permettait que les distractions faites pour mon âge. Mde. l'intendante m'a fait beaucoup de complimens, et lorsque nous l'avons

quittée, elle m'a dit que si mon père ne consentait pas à me laisser venir à la fête qu'elle devait donner, elle aurait pour moi, un bal de jeunes demoiselles. Tout cela ne m'a point donné de vanité, mon cher Alfred, car j'ai bien vu que c'était par amitié pour ma tante que j'étais si bien traitée.

Le 18

Adèle en entrant dans mon cabinet hier, a interrompu ma lettre. Mais en cessant de causer avec vous, c'est toujours de vous, mon cher Alfred, que je me suis occupée. Sans oser murmurer de la sévérité de mon père, nous avons désiré toutes deux presque également de voir le terme de ce long voyage. Elle m'a dit avec un air de tendresse qui m'a pénétrée, combien elle aurait été heureuse de nous voir mariés, au même moment qui doit l'unir avec le marquis de Lonel. Nous avons passé en revue tout ce qui m'est arrivé depuis votre départ. Elle n'a pu se rappeler sans frémir, le danger que j'ai couru, et la manière dont mon père me sauva la vie ; elle m'a assurée qu'elle en attachait beaucoup plus

plus de prix à devenir propriétaire de la terre de Lonel, et dès qu'elle sera mariée, elle fera élever un monument à l'amour paternel, dans l'endroit même où je faillis à perdre la vie.

Le Marquis de Lonel est à Paris. Il a un régiment, et du crédit à la Cour. Il eût pu épouser une femme plus riche qu'Adèle ; mais elle m'a dit que Ferdinand avait non seulement eu l'adresse d'arranger ce mariage, mais qu'il se trouvait encore lui-même placé dans le régiment du Marquis. La joie que donne cette affaire à Mde. d'Arsilly et à Ferdinand, est, je crois, tout ce qui fait le bonheur d'Adèle. Elle m'a dit cependant que le Marquis ne lui déplaisait pas. Elle l'a vu chez son père pendant sa maladie. Il parut fort affecté de sa mort. Elle le croit sensible, et elle m'a dit, en rougissant, qu'il avait paru alors faire quelque attention à elle. Elle pense même que c'est de là que Ferdinand est parti, pour entreprendre et faire réussir cette grande affaire.

Si Adèle fait quelques voyages à Paris, si elle est présentée à la Cour, sa mère doit la

suivre partout. Cette certitude de n'en être jamais séparée la tranquillise sur son sort.

Adèle m'a lu une lettre que le Marquis lui a écrite. Cette lettre, quoique tendre, m'a paru si grave, qu'à la place d'Adèle, j'aurais peur, d'avoir un mari aussi sérieux. Il lui fait le serment de ne jamais s'occuper que de son bonheur. Elle l'espère. Mais moi, mon cher Alfred, puis-je avoir cette confiance dans ce qu'on appelle un mariage de convenance? Hélas ! se connaître peu, ne pas s'aimer, et s'unir pour la vie, cela ne vous paraît-il pas un usage *bien* bizarre ? Ne sommes-nous pas bien heureux, mon cher Alfred, d'avoir des parens qui, en nous élevant pour nous aimer, nous ont assuré le seul bonheur, qui puisse exister sur la terre ?

Adieu, cher Alfred. Il est inutile de nous promettre de travailler mutuellement à nous rendre heureux ; le bonheur de l'un, ne dépend-il pas entièrement de celui de l'autre ?

Adieu.

L E T T R E X L I .

ELISE A ALFRED.

Bordeaux le 23 Décembre 17..

Nous avons été diner hier, mon père, ma tante et moi, à l'hôtel de Boransac. En y entrant, mon cœur a battu, comme si j'eusse dû y trouver mon Alfred. C'est ainsi que sans motifs, sans raisons, tout ce qui me rapproche ou m'éloigne de lui, tout ce qui y a rapport, a le pouvoir de me troubler. Je n'ai plus un instant de paix; tout excite mes regrets, et augmente mes chagrins. Quelquefois cependant, un rien fait renaître l'espérance dans mon cœur, dans ce cœur que je ne puis plus gouverner. N'a-t-il pas eu aussi l'enfantillage, lorsque j'ai monté l'escalier, de me faire peser sur chaque marche, en me faisant songer aux pieds, qui les avaient tant de fois parcourues? Il vous confie cette folie, en vous défendant de trahir son secret.

En entrant dans le salon, je ne sais pourquoi, mais j'ai rougi, à ce qu'assure Adèle.

Mon cœur éprouve tant de différentes sensations ! Mes craintes sans cesse renouvelées, mon espoir trompé, l'image si séduisante de cet avenir qui m'est promis, et qu'un rien peut faire changer ; c'est tout cela, je pense, qui me rend si susceptible, et qui cause ce trouble continuel de mon cœur.

Lorsque je fus assise près d'Adèle, Ferdinand s'approcha de moi ; il me fit quelques complimens auxquels je fis peu d'attention. Votre père, en parlant d'une lettre qu'il venait de recevoir de vous, obtint tout mon intérêt. J'écoutais tout ce qu'il disait, je n'en perdais pas un mot ; il vantait votre esprit, votre discernement ; vous parûtes flatter beaucoup sa vanité ; ah, mon Alfred, j'éprouvais moi, un sentiment bien plus doux !

Peu de tems après notre arrivée chez votre père, on annonça M. et Mlle. de Belval. Je ne tardai pas à reconnaître dans M. de Belval le *gros Monsieur*, qui le premier parla de moi chez votre père à ce diner dont vous me rendîtes compte dans la seconde lettre que vous m'écrivîtes pendant votre séjour à Bordeaux. Le *gros Monsieur* que nous nommerons à l'avenir par son nom,

demanda à mon père la permission de me présenter sa fille. M. de Belval parla des places que, malgré sa naissance, il avait remplies dans la finance, de la fortune de toutes les grandes familles de la Province, de celle qu'aurait sa fille, de son embarras, pour se choisir un gendre, de son amitié pour le Comte de Boransac qui lui aurait fait préférer Alfred à tout autre, s'il eût été libre. Comme par un mouvement magique, à ce nom d'Alfred, la tête de Mlle. de Belval et la mienne, se tournèrent vis à vis l'une de l'autre ; nos yeux se fixèrent, et nous rougîmes toutes deux.

En allant nous mettre à table, Adèle me dit à l'oreille que Mlle. de Belval n'était pas jolie. Adèle a tort. J'eus tout le loisir à table d'observer Mlle. de Belval, qui était placée vis à vis de moi. Elle est grande, bien faite, elle a de jolis yeux, un beau teint, et de belles dents ; avec tout cela on n'est pas laide. Cependant elle ne me plaît pas ; il me semble que ses manières ne sont pas naturelles.

J'avais un grand desir de savoir si Mlle. de Belval vous connaissait. Mais, je ne sais

pourquoi, il me fut impossible de lui faire cette question. Adèle à côté de qui j'étais à table, me promit qu'avant la fin de la journée, elle se mettrait à même de satisfaire à cet égard ma curiosité. Jamais Adèle n'a été aussi aimable, qu'elle le fut pendant tout le dîner. Elle me divertit extrêmement par l'humeur qu'elle prit contre Mlle. de Belval, uniquement parce que son père avait dit qu'il vous aurait préféré à tout autre pour son gendre. Adèle si indulgente, Adèle sans prétention était alors décidée à refuser tout éloge à Mlle. de Belval. Elle prit même vis à vis d'elle un ton de supériorité, qui eût pu donner de mon amie une opinion désavantageuse à tout autre qu'à moi.

Après dîner, on parla de musique. Votre *piano* fut regardé avec dédain par Mlle. de Belval. Un petit *piano*, dit-elle? Oh ! il est impossible de jouer sur un petit *piano*. Tout en disant cela, elle l'ouvrit, s'assit, et me ravit par la manière dont elle préluda. Elle a un grand talent; et si elle avait le tact plus doux, son exécution serait parfaite. Mais elle frappe si fort, que l'on finit par ne plus faire attention, qu'au pauvre instrument que

l'on craint à chaque moment de lui voir briser. Elle paraît aimer beaucoup la musique. Il arriva des visites; on parla, on cessa de l'écouter, sans qu'elle s'arrêtât. Elle paraissait s'amuser de son talent, et se contenter de mon admiration et de celle de son père. Mon attention fut bientôt distraite, on annonça Mde. de Granval. Je fus rejoindre ma tante, et Mlle. de Belval s'apercevant qu'elle était seule au *piano* se rapprocha de nous.

Mde. de Granval était éblouissante. Dans un instant tout le salon fut rempli des odeurs dont elle était parfumée, et même après qu'elle fut partie, il semblait encore que nous étions au milieu d'un bosquet de fleurs. Vous aviez raison, Alfred, en me parlant de Mde. de Granval; il me semble qu'on ne peut rien voir de si joli. Adèle prétendit que Mde. de Granval n'était venue ce jour là chez votre père, que pour me voir, et emmener Ferdinand. En effet, en entrant, elle fixa les yeux sur moi, et ne les détourna plus. Je n'osais la regarder, et je ne pus la bien voir, que quand elle partit. En parlant à ma tante, ses regards étaient fixés sur moi,

je fus la seule personne à qui elle ne dit rien, et la seule qu'elle regarda même en parlant aux autres. Je ne sais si c'est une des manières du bon ton; mais celle là m'a paru un peu trop hardie, pour s'arranger avec mon caractère. Au bout de dix minutes, Mde. de Granval tira sa montre, (toujours en me regardant) comme si elle eût voulu remarquer à qu'elle heure elle m'avait vue pour la première fois. Je vous avouerai que j'ai été un peu choquée de cette manière que l'on appelle aisée, et que je suis tentée d'appeller impertinente.

Le quart d'heure de visite à peine expiré, Mde. de Granval se leva; dit à Ferdinand qu'il était *d'un tard affreux*, qu'ils avaient perdu les plus beaux morceaux de l'opéra, que c'était *désespérant*, que la Vicomtesse l'attendait dans sa loge, qu'elle était d'une malhonnêteté *effroyable* de l'avoir laissée seule si long-tems. Votre père lui offrit la main, pour la conduire à sa voiture, tira toutes les sonnettes, pour appeller les gens, et Ferdinand, pour la suivre, pensa tout briser dans le salon. L'élégante Présidente, déjà au bas de l'escalier, s'impatientait de la

lenteur du beau Ferdinand dont la boucle de soulier prise dans la robe d'Adèle causait le retard, et faisait faire à cette dernière des rires immodérés. Il se dégagea en emportant quelques débris de la robe d'Adèle qui cessa enfin de rire, pour me dire qu'elle avait fait ma commission, et qu'elle avait demandé à Mlle. de Belval si elle vous connaissait. Elle lui avait répondu qu'elle vous avait souvent vu au spectacle et dans les assemblées; mais que vous aviez été si occupé pendant votre séjour à Bordeaux, que son père n'avait pas pu trouver un jour où vous fussiez libre, pour vous prier à dîner. Adèle me demanda ensuite ce que je pensais de Mde. de Granval; elle allait me parler de l'amour de Ferdinand pour cette jolie Présidente; mais mon père vint nous avertir qu'il n'était pas poli de causer et de ne pas écouter Mlle. de Belval. Elle s'était remise au *piano*, et la distraction générale ne l'arrêtait pas. Nous nous approchâmes d'elle, et nous nous promîmes Adèle et moi de nous dédommager le lendemain, en causant tout à notre aise dans mon cabinet.

Votre père me pria de jouer, dans un moment où Mlle. de Belval se reposait. Il m'apporta la dernière œuvre de Dusseck qu'il avait achetée la veille. Oh les charmantes sonates ! dit Mlle. de Belval, en s'emparant du livre ; j'en raffolle. Depuis huit jours, je ne puis jouer autre chose. Elle plaça la musique sur le pupitre, et joua la première sonate d'une si grande vitesse, que si je n'avais pas su que c'était la mode, j'aurais cru que c'était pour avoir le tems de les jouer toutes. Mlle. de Belval était à la seconde sonate, lorsque l'on vint avertir mon père que sa voiture était arrivée. Nous attendîmes la fin de la sonate pour nous retirer. Monsieur de Belval s'apercevant alors que sa fille avait toujours tenu la place au *piano*, me témoigna ses regrets de n'avoir pas eu le plaisir de m'entendre. Votre père, pour tout réparer, proposa de donner chez lui un concert après les fêtes. Il promit à mon père qu'il y aurait peu de monde ; et il promit à Mlle. de Belval un grand *piano*.

Quand nous fûmes en voiture, ma tante parla de Mde. de Granval comme d'une femme bien légère. Mon papa dit qu'il ne

voudrait être ni le père, ni le mari d'une pareille folle, et parla d'autre chose. En rentrant je me retirai dans mon cabinet. Je tachai de me rendre compte des impressions que j'avais reçues dans la journée. Je ne me suis rappelé avec intérêt que celles qui avaient des rapports avec vous, et du reste j'ai trouvé que le monde ne valait pas la peine de faire des frais pour lui plaire.

Adieu.

LETTRE XLII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux le 25 Décembre 17..

ADELE m'a tenu parole. Hier nous avons passé une charmante après-midi. Sa mère l'avait amenée de bonne heure, et elle n'est venue la reprendre qu'à 10 heures. Ma tante était sortie, mon père avait des lettres à écrire, la porte était fermée. Nous sommes restées Adèle et moi plus de quatre heures ensemble.

C'est un délicieux sentiment que l'amitié! Elle n'entraîne après elle ni craintes ni troubles. La confiance, l'indulgence, la communauté des peines et des plaisirs, les soins touchans qu'elle prodigue, font de l'amitié le premier charme de la vie. Ah mon cher Alfred, qu'elle adoucisse pour nous les craintes que donne l'amour! qu'elle dissipe les troubles qu'il fait naître, qu'elle le dirige, qu'elle veille sans cesse près de lui, qu'elle le rende doux comme elle, qu'elle lui donne sa constance, sa fidélité, et qu'elle le forme enfin pour notre bonheur mutuel!

Nous causâmes avec cette confiance que donne l'amitié. Adèle après m'avoir peint le caractère de Mde. de Granval, me parla de son attachement pour Ferdinand, et de l'amour qu'il a pour elle. L'amour? Quel est donc ce sentiment, dis-je à Adèle, qu'éprouve également le cœur léger et le cœur sensible? Quoi Ferdinand a de l'amour pour Mde. de Granval? Et cette femme que vous venez de me peindre avec des couleurs si peu avantageuses, ressentirait pour Ferdinand ce qu'Elise éprouve pour Alfred? Ah c'est impossible!.. Cependant vous m'assurez que

que Ferdinand ne peut passer un jour sans la voir, qu'elle règle sa conduite, qu'il ne vit que pour lui plaire. Ah, ma chère Adèle, le tableau que vous me faites de leur amour ressemble si fort à ce que j'éprouve, que vous me faites rougir et trembler ! Quoi, les mêmes sentimens peuvent exister chez des êtres si différens ! Alfred pourrait éprouver, pour une autre que moi, cet amour que Mde. de Granval sait inspirer ! Si cette femme a pu fixer l'homme le plus léger, que me reste-t-il, que toute autre femme que moi ne puisse offrir à Alfred ? Cet amour que je croyais né de la sympathie, de l'estime, de la ressemblance de nos goûts, cet amour que je croyais si rare, quoi, l'homme léger l'éprouve et la coquette l'inspire ! La douce Adèle en voyant mon trouble, me serra contre son cœur. Rassurez-vous, ma chère Elise, me dit-elle, l'amour de mon frère et de Mde. de Granval ne ressemble point au vôtre. Leur amour propre a été flatté de l'hommage rendu aux charmes extérieurs. Ils se sont aimés sans se connaître ; ils n'ont senti l'un pour l'autre que cet amour qui, né des désirs, est volage

comme eux. L'amour que la beauté seule a produit s'échappe quand elle disparaît. L'amour de mon frère n'est qu'un égarement, une folie qui ne peut durer. Le vôtre, ma chère Elise, est un véritable sentiment du cœur, né d'une estime réciproque ; croyez qu'Alfred en est digne, et que vous n'avez rien à redouter. Ah que d'obligations j'eus à Adèle ! Si elle ne put m'ôter toutes mes craintes, au moins je cessai de rougir de mon amour, lorsqu'elle eut établi cette différence.

On m'interrompt. Il y a des visites dans le salon ; sans doute on m'envoie chercher.

Mardi 27.

C'est Mlle. de Belval qui avant hier est venue interrompre ma lettre, et changer l'emploi de ma soirée, en la passant toute entière avec moi. Elle était déjà presque sur mon épaule, lorsque je me préparais à passer dans le salon.

Je vous dérange, *mon cœur*, me dit-elle, mais j'étais si honteuse d'avoir tant retardé

cette première visite, que je me suis empressée, de rompre tout autre engagement, pour venir vous voir. Ah ! vous écriviez en Italie, je pense ?

Mon cœur ! Vous voyez, Alfred, que nous sommes déjà très-liées. *Honteuse d'avoir tant retardé sa première visite !* Elle est bien bonne ; je ne m'étais pas aperçue de ce retard ; je trouvais même, qu'en interrompant ma lettre elle était venue beaucoup trop tôt.

Je fermai mon secrétaire en rendant à Mlle. de Belval politesses pour politesses ; et je lui proposai de retourner avec elle au salon.

Oh non, ma chère, restons ici. Votre salon est aujourd'hui d'un triste à périr. Mon père vient d'établir avec le vôtre une grande discussion sur les finances. Votre tante s'occupe de deux vieilles dames dont la visite lui donne autant d'ennui qu'elle nous en donnerait.....

Elle est bien aimable votre tante. Ne trouvez-vous pas, mon cœur ? — Oui, sans doute. — Ah dites-moi, comment appelez-vous cette demoiselle qui a diné avec nous l'autre

jour à l'hôtel de Boransac ? Elle est assez jolie, mais elle a un petit air moqueur que je n'aime pas. — C'est mon amie, la fille de la marquise d'Arsilly. — Elle est très-bien. Il faut être jolie, pour le paraître auprès de vous; vous êtes d'une beauté si rare.

Je fis un salut de la tête, en rougissant d'un compliment si brusque.

— Oh je ne cherche point à vous flatter. Je dis ce que tout le monde dit. Hier encore je n'ai cessé d'entendre parler de vous.

Embarrassée des complimens exagérés de Mlle. de Belval, ne sachant que répondre, je cherchai à changer de conversation, et je ne trouvai rien de mieux que de lui rendre flatteries pour flatteries en lui parlant de ses talens. La beauté est peu de chose, lui dis-je, elle passe si vite. Mais quand on y joint les talens et les grâces, on est sûr de toujours plaire. A son tour Mlle. de Belval baissa les yeux en minaudant avec le ruban de son manchon. Il est vrai que j'ai une grande habitude, et des dispositions pour la musique, me dit-elle modestement; mais vous n'avez pu me juger sur le mauvais piano qui était

chez le Comte. Le vôtre est bon, je pense ? Elle se leva, et fut se placer au piano.

Pendant quelque tems, j'eus un grand plaisir à l'entendre ; mais je commençais à être fatiguée de la dureté de son jeu, et de la rapidité de ses doigts, lorsque ma tante, M. de Belval et mon père, entrèrent dans mon cabinet. Ma tante me dit tout bas : je suis venue aussitôt qu'il m'a été possible. Je crains, ma chère Elise, que la musicienne ne vous ait ennuyée. Je voulais vous envoyer chercher, mais M. de Belval s'y est opposé, en disant que sa fille s'amuserait mieux chez vous que dans le salon. Je baisai la main de ma tante, pour la remercier de sa tendre sollicitude.

M. de Belval en regardant les petits tableaux qui sont dans mon cabinet, demanda si c'était mon ouvrage. Mon père ayant dit qu'oui, il prit une lumière pour les mieux voir. Mlle. de Belval appuyant sa tête sur l'épaule de son père, me dit : comment, c'est vous qui avez fait tout celà ? On m'a bien dit que vous aviez des talens.

Dessinez-vous, lui demandai-je ? — Un peu ; oh si je voulais je dessinerais très-bien,

mais je n'ai pas le tems. Son père lui demanda si elle avait eu le plaisir de m'entendre. Non, dit-elle. Nous avons causé assez long-tems ensemble ; ensuite j'ai essayé son piano qui est réellement très-bon.

Je jouerai chez le Comte au concert de Samedi, me hâtai-je de dire ; tant j'avais peur que mon père ne me fit jouer. Mais je vis dans ses regards, qu'il comprenait que je désirais de voir finir la visite de ma nouvelle amie. En effet, elle me quitta, et ce n'est qu'aujourd'hui, que j'ai pu reprendre où j'en étais restée de ma conversation avec Adèle.

En continuant de me parler de Ferdinand, et de Mde. de Granval, Adèle me dit : ce qui inquiète le plus ma mère dans cette liaison, c'est le goût extrême de Mde. de Granval pour le jeu. On joue chez elle deux fois par semaine ; on y court en foule. On joue très-avant dans la nuit, et souvent même le jour surprend les joueurs autour de la table de jeu.

Je sais, ajouta Adèle, que la présidente est très-heureuse au jeu. Elle gagne souvent des sommes très-considérables. Ma mère a parlé à Ferdinand des dangers que courent les jou-

eurs; d'abord il en a plaisanté ; mais voyant que ma mère était très-inquiète là dessus, il lui a dit qu'il était de moitié avec la présidente, et que leurs affaires allaient si bien depuis plus d'un mois, qu'ils pouvaient jouer tout l'hiver sur leurs profits. Il a espéré rassurer entièrement ma mère en ajoutant la promesse de cesser de jouer, si la fortune lui devenait contraire. Elle est en effet un peu plus tranquille, mais cependant elle n'est pas sans inquiétude sur ce sujet.

Cette lettre est déjà si longue, mon cher Alfred, que je crains qu'elle ne vous fatigue. Un paresseux qui n'écrit pas aura-t-il la patience de suivre une si longue lecture ? Je n'ajoute donc plus un seul mot, pas même la plus petite douceur, qui d'ailleurs serait hors de saison au milieu de l'humeur que j'ai, de n'avoir pas de lettre de vous.

Adieu.

LETTRE XLIII.**ELISE A ALFRED.***Bordeaux, le 4 Janvier 17. .*

JE viens de recevoir à la fois vos deux lettres à dix jours de date l'une de l'autre. Votre seconde m'explique la cause du retard de la première. Vous m'assurez qu'à votre retour de la campagne vous avez bien grondé vos gens, d'avoir oublié de porter cette lettre à la poste. Mais pourquoi voulez-vous qu'ils prennent plus de soin de ce qui vous touche, que vous n'en prenez vous-même ? Pourquoi lorsque vous devez passer toute une semaine à la campagne, partez-vous sans vous assurer qu'une lettre attendue avec impatience, sera envoyée avec exactitude ? Voilà de ces étourderies que je ne conçois pas. Je serais désespérée, moi, si par ma faute j'avais pu vous donner un moment d'inquiétude. Mais les hommes connaissent-

ils cette délicatesse ! Je voudrais bien cependant, mon cher Alfred, la voir dans celui qui doit un jour être mon mari.

Continuons de parler de cette seconde lettre ; car pour la première, je n'y répondrai pas ; c'est une paresseuse qui ne mérite aucun de mes soins.

Vous allez donc passer le mois de Janvier à Vénise ? Et ce n'est pas le tems du Carnaval ? Je conçois que c'est fâcheux. J'ai entendu parler du Carnaval de Venise, comme d'une chose bien curieuse. Je regrette pour vous que le tems de votre séjour dans cette ville n'ait pas été mieux choisi. Mais puisqu'il vous est avantageux d'arriver à Naples avec le prince, il faut suivre sa marche..

Le 5 Janvier.

Décidément, je n'irai point à la fête qui doit se donner à l'Intendance le 24 de ce mois. Mais mon père a consenti que je fusse à un bal que l'on y donne exprès pour moi Lundi 16. L'intendante lui a présenté une liste de 23 jeunes personnes ; je ferai la 24^{me}. Mon père a été si touché de cette attention, qu'il

a demandé la permission d'être aussi de la fête. Il m'a dit ensuite en souriant, qu'il était bien aise de trouver une occasion de réparer le petit chagrin qu'il m'avait fait en refusant l'invitation pour le 24. J'ai rougi. J'avais espéré, que mon père ne s'était pas aperçu de mon injuste mécontentement. Il a ajouté, que je pouvais choisir un habit aussi élégant et aussi riche que je le désirerais, et qu'il ne voulait rien épargner pour que son Elise fut bien mise.

Adèle sort d'ici. Le marquis de Lonel est arrivé hier. Il doit dîner avec elle aujourd'hui. Cette pauvre Adèle était toute tremblante ; elle m'a dit, qu'elle venait prendre un peu de courage dans le sein de l'amitié. Je ne sais ce que nous avons éprouvé toutes deux ; mais en nous embrassant, nous étions émues et nous sommes restées dans les bras l'une de l'autre, sans pouvoir prononcer un seul mot.

Elle est restée peu de tems avec moi, sa mère lui ayant recommandé de revenir de bonne heure pour se trouver dans le salon à l'heure où doivent se réunir les deux familles.

Je vais sortir avec ma tante, pour choisir mon habit de bal. Je m'arrêterai à la poste, pour mettre moi-même cette lettre dans la boîte. Voilà un exemple ! Mais je ne veux plus gronder.

Adieu, mon cher Alfred.

LETTRE XLIV.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 6 Février 17..

Tu as raison de te plaindre, mon cher Alfred. Etre resté trois mois sans t'écrire, c'est un tort sans doute. Mais les affaires les plus importantes m'ont occupé, mais le tourbillon du monde m'a entraîné ; voilà la vérité. Je t'ai fait attendre long-tems le détail des succès de la belle Elise ; voilà le mal. Je suis certainement un ingrat, car tu t'occupes trop bien de mes affaires, pour que je ne sois pas coupable d'avoir négligé si long-tems de te parler des tiennes. Qui t'a donc si bien instruit ? La lettre que je viens de

recevoir de toi, est-elle une lettre de reproches, ou de félicitations? il faut éclaircir ce doute.

Je vous fais mon compliment, Monsieur Ferdinand. La plus jolie femme de France vous préfère, vous enchaîne.

Vous vous trompez, Monsieur Alfred, la plus jolie femme de France, ce n'est pas Mde. de Granval, c'est Elise Duménil.

Je vois à présent le moyen dont Ferdinand s'est servi pour me débarrasser d'une correspondance dont il assure que je n'eusse pas su tirer parti.

Qu'importe à Alfred le moyen dont on fait usage pour le servir? Ne fallait-il pas à tout prix rendre le calme à son sensible cœur? Effacer jusqu'au souvenir d'une erreur momentanée, qui pouvait avoir des suites si dangereuses pour le cher Alfred?

Si j'avais de l'amour propre, je serais humilié d'avoir été si tôt oublié. . . . Mais les femmes sont si légères. . . . Il est sans doute plus difficile de les fixer que de les séduire, et je ne m'étonne pas que &c. . .

Doucement, Alfred. Cette longue phrase dont je copie les premières lignes, seulement
pour

pour te la rappeler, ne te paraîtrait-elle pas dictée par l'amour propre blessé, si tout autre que toi l'eût écrite? Car tu ne peux être à la fois amoureux d'Elise, et de la Présidente. Ce n'est donc point un amour malheureux qui te fait blasphémer ce sexe enchanteur. Apprends, que le maudire tout entier, est une folle rage que l'on ne pardonne qu'à l'amant outragé. Tu te donnes bien de la peine, pour me persuader, que les femmes ne méritent que des soins passagers; et c'est toi! C'est l'amant d'Elise, qui juge avec tant de rigueur le sexe dont elle fait l'ornement!

Serait bien fou, me dis-tu, qui tirerait quelque vanité du choix d'une femme; le caprice les décide toutes, bien plus que le mérite n'attire leur attention.

Bien obligé du compliment. Cependant si je suis aussi heureux que tu le supposes, laisses-moi croire, je t'en prie, que la distance entre ton mérite et le mien n'est pas si immense, que je ne puisse sans te faire rougir servir de consolateur. Permits aussi que j'aie de toi assez bonne opinion pour penser que quand même il eût été nécessaire

à ta gloire de sacrifier une victime, tu m'aurais su gré de la sauver, ne fût-ce que pour éviter un éclat qui eût troublé le repos d'Elise. Ainsi donc, que j'aie, ou que je n'aie pas trouvé mon compte à te servir, tu dois être content de moi, et dans cette supposition, je crois que ta lettre ne renferme aucun reproche. Voilà qui est décidé.

En songeant à la belle Elise, n'es-tu pas tenté, mon cher Alfred, de faire amende honorable, pour tout le mal que tu dis des femmes, sans faire la plus petite exception? Maintenant je veux bien convenir avec toi, que la plupart des femmes sont légères, inconséquentes, perfides, &c. &c. Eh bien, valons-nous mieux qu'elles? Et devons-nous, pour servir notre égoïsme, exiger de la constance, en échange de notre légèreté; du sentiment, en échange de nos désirs; et de la bonne foi, où nous ne portons que de la perfidie? Soyons justes. L'amour propre seul cause nos plaintes, et nos reproches. Nous quittons une femme, lorsqu'elle cesse de nous intéresser et de nous plaire. Mais nous voulons, que l'on soit sensible à notre inconstance, que l'on nous pleure, que l'on

en meure s'il le faut, parce que cette tyrannie flatte notre orgueil.

Je suis léger, j'en conviens; mais je suis juste. Je ne blâme point la femme qui a l'esprit de nous juger, et qui ne met à notre hommage, que le prix qu'il mérite. Je plains celle qui nous pleure. Je respecte sans doute sa sensibilité, mais je gémis de sa duperie. Je voudrais éclairer sa religion, lui faire connaître l'idole qu'elle encense : en détruisant son erreur, ne ferais-je pas un acte de justice ?

Mais que fais-tu donc de la vertu, me dira sans doute celui qui doit être l'époux d'Elise ?

Mais toi-même, dis-moi ce que tu entends par la vertu chez les femmes ? Ce n'est sûrement pas l'indifférence ; nous trouverions trop peu notre compte dans une vertu qui ne flatte ni la vanité ni les désirs. Serait-ce la constance pour un infidèle ? Mourir pour un volage, nous paraît une vertu que nous exaltons parce qu'elle nous flatte. Mais conviens, qu'une telle duperie ne peut pas mériter le nom de vertu. S'aveugler sur notre mérite, se laisser persuader par nos

discours, et sur-tout pardonner nos perfidies; voilà je crois ce que nous sommes convenus d'appeller vertu chez les femmes.

Si je voulais philosopher avec toi, je te dirais peut-être, qu'il n'est point de vertu sans effort; qu'elle doit avoir un but utile; qu'elle suppose un empire sur soi-même qui en donne toujours sur les autres, et que par conséquent elle ne peut s'allier à aucune faiblesse. Cependant puisque tu te fais l'accusateur de ce sexe, faible il est vrai, mais qui fait le charme et le bonheur de notre vie, puisque tu l'accuses, ce sexe enchanteur, je vais le défendre.

Je ne parlerai point de ces êtres vicieux qui sont également méprisables dans les deux sexes; j'aime à croire qu'ils sont rares, et que l'auteur de toutes choses n'en permet l'existence, que pour nous effrayer, et humilier notre orgueil. Les femmes dont je me fais le défenseur, je les divise en trois classes. L'une que j'approuve. L'autre que je plains. La troisième que j'admire.

Les femmes que j'approuve, sont celles qui se donnent la peine de nous étudier, qui ont l'esprit de nous juger, et qui ne pouvant

nous résister, aiment mieux nous ressembler que devenir nos victimes. Si nous les jugeons coupables, sommes-nous justes?

Les femmes que je plains, sont celles qui tenant de la nature une extrême sensibilité, se laissent aveugler par ses effets; croyant l'inspirer parce qu'elles l'éprouvent, la pureté de leur sentiment se réfléchit sur l'objet de leur choix; elles le voient tel qu'elles le desirent; leur cœur embellit l'image que leur imagination leur représente sans cesse. Mais lorsque enfin elles ne voient plus dans l'idole qu'elles se sont créée, que ce qu'elle est en effet, et que le prestige s'évanouit.... combien je les trouve à plaindre! Sont-elles coupables, ces infortunées qui gémissent sous le poids de leur triste constance? Et lorsque dans leur pureté elles regardent comme une vertu de conserver un sentiment dont notre despotisme leur a fait une loi, ne doit-on pas plutôt les plaindre que les accuser?

Les femmes que j'admire, sont celles qui, supérieures à nous, savent vaincre leurs passions, et résister à leurs désirs, qui quelquefois par leur sensibilité, semblables aux

femmes que je plains, nous ont jugés trop tard pour leur bonheur, mais assez tôt pour leur gloire, en refusant de se soumettre à nos caprices. Elles combattent la nature, non par respect pour nos loix dont elles méprisent l'injustice, mais parce qu'elles préfèrent de vaincre leurs passions à la honte d'être victimes de nos perfidies. Leur mépris pour nous leur fait croire plus facile, de soumettre la nature, que de nous enchaîner comme il conviendrait à leur cœur. Ne blâmons pas ce sexe :

Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous,

Quelques gens croient aux femmes insensibles ; ils établissent cette classe, parce qu'ils veulent se dispenser de louer leur courage. Pour moi je ne crois pas qu'il en existe ; je crois que si quelques unes ont pu le paraître, c'est un calcul de leur part ; elles trouvent plus court de nous éloigner en nous trompant, que de braver nos attaques.

Persuadé, mon cher Alfred, que tu feras amende honorable pour l'accusation peu réfléchie qu'avec un orgueilleux courroux tu as prononcée contre tout le sexe, je vais

te parler à présent de la plus belle des belles, de celle qui réunit à la sensibilité des femmes que je plains, le courage de celles que j'admire; de cette Elise enfin, dont l'attachement doit suffire au cœur et à l'amour propre d'Alfred.

Le sévère Duménil, comme tu l'avais jugé, ne laisse point paraître sa fille dans nos brillantes assemblées; mais tout le monde, curieux de voir cette merveille, emploie quelque petite ruse pour en venir à bout. C'est devenu une mode, de l'avoir vue, ne fut-ce qu'en passant; et comme si M. Duménil ne la cachait que pour faire plus désirer de la connaître, il rend ainsi la célébrité de sa fille, une espèce de folie. Tous les hommes en parlent avec admiration, et les femmes n'osent la critiquer.

On parlait déjà partout de la beauté d'Elise, lorsqu'elle alla diner pour la première fois chez ton père. Ma famille, la sienne, M. et Mlle. de Belval étaient les seules personnes invitées; Mde. de Granval espérait l'être aussi; mais ton père est trop adroit, pour avoir fait une semblable gaucherie. La Présidente fut un peu piquée, ce qui fut

moins fâcheux pour ton père, que de déplaire à M. Duménil. On ne pouvait éviter les visites de l'après-midi ; la Présidente en profita. Sous prétexte de me mener au spectacle, elle vint me prendre chez ton père. L'élégance de sa toilette, le soin qu'elle y avait mis, me firent juger qu'habituee à être la plus jolie femme de la Province, elle espérait effacer la nouvelle venue. Mais tous les charmes de la belle nature, ce jour là même, s'empressaient à parer Elise. Son regard plus animé donnait du piquant à son air modeste et doux. Sa timidité en opposition avec l'air noble qui caractérise sa beauté, ajoutait à ses grâces, et en rendant quelquefois ses couleurs plus vives, augmentait encore sa fraîcheur. Mde. de Granval ne put cacher sa surprise. Sa visite fut courte ; elle m'ordonna de la suivre, et malgré mon empressement, son début, quand nous fûmes seuls, fut de me gronder de l'avoir fait attendre. Nous arrivâmes au spectacle, sans avoir dit un mot de plus, que ceux qui étaient nécessaires pour m'excuser d'avoir laissé ton père la conduire à sa voiture.

En sortant du spectacle, quelques jeunes gens qui avaient rencontré Elise le matin, en parlèrent avec admiration. La Présidente, trop élégante pour ne pas se vanter de la connaître, se joignit de bonne grâce à l'éloge qu'on en faisait. Moi seul, je fus grondé et boudé toute la soirée. Ainsi M. Alfred, ce serait à moi qui souffre de vos sotises, à vous faire des reproches; mais je suis un bon enfant, je ne me fâche pas; je me donne toujours le tems de la réflexion. C'est ainsi qu'en réfléchissant qu'il était pénible pour une femme de se trouver inférieure à l'objet pour lequel on l'a sacrifiée, j'ai excusé de tout mon cœur le mouvement d'humeur de la Présidente. Avec une bonne foi charmante, elle me reprocha le lendemain de ne l'avoir pas instruite des perfections d'Elise, et rougissant en me disant cela, elle m'ôta entièrement le désir de m'excuser, en lui faisant observer qu'il eût été trop tard, à l'époque où elle me donna sa confiance.

Maintenant, votre orgueil si complètement satisfait d'un côté, Monsieur Alfred, souffrira, j'espère, sans exciter vos murmures, que la plus charmante femme (après Elise-

Duménil) trouve des amis qui sachent lui rendre hommage. Et si elle a fait un choix dans le nombre de ceux qui s'empressent à lui plaire, vous permettrez encore que l'on se croie (après Monsieur Alfred) le plus digne objet des préférences de cette aimable femme.

Quant à Elise, je ne te parlerai pas de ses succès à un bal qui a été donné pour elle à l'Intendance, des démarches puériles qui ont été faites pour y être invité, des querelles produites par la préférence accordée au petit nombre d'élus qui ont été admis, ni du premier concert que ton père a donné, où il n'a pu être le maître chez lui, la curiosité de voir Elise y ayant conduit toute la ville. Ma lettre est déjà si longue que je laisse à ton imagination le soin de continuer à caresser ton amour propre. Je vais t'instruire maintenant des affaires de ma famille, bien persuadé, mon ami, de tout l'intérêt que tu y portes.

Il y a deux ans que le Marquis de Lonel vint dans la Province recevoir de son père mourant sa bénédiction, et l'héritage de tous ses biens. A cette époque le vieux Comte de

Lonel qui voulait marier son fils, avait pris des engagemens pour lui avec une famille de nouvelle extraction, mais dont l'immense fortune flattait l'avarice du bon homme. Le Marquis de Lonel, après la mort de son père, sous prétexte de soigner sa belle-mère, resta quelques mois au château de Lonel. Mais je ne tardai pas à voir qu'Adèle dont il vantait sans cesse les charmes, la douceur et la raison, était le véritable motif de son séjour dans la Province. Forcé de partir pour Paris, il me témoigna ses regrets dans des termes qui fixèrent mon opinion. Ses engagemens, et le peu de fortune de ma sœur me parurent des obstacles invincibles. Cependant dès lors je parlai à ma mère des idées flatteuses auxquelles quelquefois je me livrais, et d'accord avec elle, j'entretins un commerce de lettres avec le Marquis. Un an se passa sans amener aucune explication, lorsqu'un jour j'entendis parler de la future du Marquis, comme d'une personne intéressante par l'attachement qu'elle conservait pour un jeune homme, que ses parens lui avaient défendu d'aimer, parce qu'ils voulaient qu'elle portât le nom de Lonel. La

moindre indiscretion eût tout perdu ; ce qui me déterminâ à ne pas même te parler alors de mes espérances. Mais j'employai tous les moyens qui se présentèrent, pour servir l'amour de cette jeune fille, et en cela je fis certainement une bonne action. Je réussis à lui faire refuser le Marquis de Lonel, et à donner à ses parens de si bonnes raisons, qu'ils furent obligés de la marier avec son amant. Pendant toutes mes manœuvres, j'espérais que l'amour me récompenserait de l'avoir si bien servi. J'en préparai l'occasion dans ma correspondance avec le Marquis ; en fortifiant son gout pour Adèle, je le disposai à m'avoir obligation en lui offrant ma sœur, pour le dédommager de l'engagement qu'il venait de rompre. Sa reconnaissance l'a engagé à me faire donner, pour présent de noces, la place de Major en second dans le régiment dont il est le colonel, et dans 8 jours, ma sœur donnera sa main au Marquis de Lonel, qui avant hier lui a assuré par contrat la moitié de sa fortune.

Adieu, mon ami. Je termine cette longue lettre, en te priant de ne pas m'en vouloir si j'ai contrarié ton opinion, en te montrant les choses.

choses dans leur véritable jour. Mais la justice et l'indulgence sont, mon cher ami, des qualités indispensables à joindre à toutes celles que tu possèdes.

A toi pour la vie.

LETTRE XLV.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux le 13 Février 17. .

JE ne sais, mon cher Alfred, si ma dernière lettre vous sera parvenue ; je l'ai adressée à Lorette ; mais n'ayant pu la faire partir à l'époque que vous m'indiquiez, je crains, qu'elle n'y arrive, qu'après que vous en serez parti. Quelques détails peu importants sur le bal de l'Intendance, et sur quelques soirées passées hors de chez moi, composent presque toute cette lettre, que mes études, jointes aux dissipations, m'eussent empêchée d'écrire, si je n'avais craint que vous ne me supposassiez malade, ou négligente. J'ai trop senti le mal que cause une telle inquiétude, pour ne pas chercher à vous l'épargner.

II Vol.

G

Demain avant midi, nous nous rendrons à *St. Surain*, qui est la paroisse d'Adèle, comme la nôtre. C'est demain, que cette chère amie fixe sa destinée, et qu'elle remet le soin de son bonheur en des mains étrangères. Que de réflexions nous avons faites hier. Cette chère Adèle ! je ne l'ai jamais tant aimée. J'apprends tous les jours à apprécier mieux ce qu'elle vaut. Elle est si douce, si raisonnable ! il faut espérer qu'elle sera heureuse.

Le 15

JE me vantais avant-hier d'être raisonnable ! J'ai reconnu depuis, que je n'étais qu'un être faible, susceptible de toutes les impressions, que tout émeut et trouble, et qui ne sait ni supporter ni vaincre ses sentimens.

Nous nous sommes rendus hier avant midi à *St. Surain*. En entrant dans la chambre où nous devons attendre les personnes invitées, je me suis approchée d'Adèle. Cette chère amie m'a pris la main, et m'a dit, en me la serrant : dans ce même

lieu nous suivrons bientôt Elise et Alfred ; ce sera un bien beau jour celui-là. Elle a souri, et ce sourire m'a pénétrée d'un sentiment tendre et pénible ; quelques larmes ont humecté ma paupière, j'ai été obligée de me détourner, pour cacher mon trouble.

En entrant dans l'Eglise, ce bâtiment auguste, cet autel où tous deux nous serons un jour près l'un de l'autre, ces sermens qui allaient y être prononcés, tout cela m'a inspiré un secret effroi. J'étais tremblante, je me suis hâtée de me mettre à genoux. J'ai caché dans mes mains mon visage mouillé de larmes. J'ai voulu adresser ma prière à Dieu, pour demander le bonheur d'Adèle, et malgré moi le nom d'Alfred s'est trouvé le premier sur mes lèvres.

Livrée toute entière au trouble de mon cœur, je n'entendais rien de ce qui se passait autour de moi ; lorsque le bruit d'une cloche m'a fait tressaillir. J'ai levé la tête ; mon émotion n'a été heureusement aperçue que de ma tante. Qu'avez-vous, Elise, vous pâlissez, m'a-t-elle dit d'un air inquiet ? Pourquoi cette cloche ? ai-je répondu avec effroi. J'avais à peine prononcé ces mots, que le

dernier coup de midi se faisait entendre. Ma tante me regardait d'un air étonné ; je l'étais moi-même du mouvement involontaire qui venait de se passer en moi. Elle m'a demandé si je voulais sortir pour prendre l'air ; je l'ai remerciée, et me trouvant plus calme, je me suis livrée toute entière à la cérémonie sainte qui venait de commencer.

Je fixai mes regards sur Adèle. Elle tremblait. Son émotion renouvela bientôt la mienne. Je me sentis oppressée. J'avais cependant encore un peu de force, lorsqu'Adèle était au moment de prononcer ce *oui* si doux quand on aime, si intimidant lorsque, comme Adèle, on n'a pas eu le tems de consulter son cœur. Elle se retourna modestement pour saluer sa mère, et recevoir d'elle, hélas, la permission de lui obéir. Au même moment, je sentis augmenter mon oppression, mes yeux se couvrirent d'un voile épais, le froid de la mort me saisit, et quand je revins à moi, je me trouvai dans la chambre où nous étions d'abord entrés. Mon père ne voulut pas me permettre de rester plus long-tems. Dès que j'eus repris mes forces, ma tante et lui me ramenèrent chez moi.

Je ne pus obtenir de mon père d'aller dîner avec Adèle. L'inquiétude de cette chère amie, qui avait envoyé plusieurs fois pour savoir de mes nouvelles, me détermina à le solliciter pour retourner auprès d'elle. Il assurait, que j'avais un mouvement de fièvre. Cependant vers le soir, ma tante vint avec moi passer une heure chez Adèle. J'ai mal dormi cette nuit, mais aujourd'hui je suis beaucoup mieux.

C'est sans doute à une indisposition passagère, que j'ai dû toutes ces émotions ; mais je m'en veux d'être aussi faible ; de tout rapporter à des pressentimens. J'offense le ciel qui m'a destiné une si heureuse existence, Non, je ne puis me pardonner, de me livrer ainsi à des idées mélancoliques, que la raison seule devrait me faire rejeter.

Heureuse dans les objets de mes sentimens, heureuse par les hasards de la fortune, le ciel m'eût trop favorisée s'il m'eût donné un caractère moins craintif.....Serait-ce un avertissement pour m'engager à acquérir les vertus qui peuvent me rendre digne du bonheur qui m'attend ? S'il en est ainsi, je ne dois point murmurer. Oh !

sans doute il est possible, que l'on ne travaille pas à mériter les bienfaits que l'on n'a pas la crainte de perdre. C'est aux épreuves par lesquelles nous aurons passé, que nous devons la douce certitude d'être plus dignes l'un de l'autre; et lorsque nous serons unis, mon cher Alfred, nous ne parlerons des peines que nous aurons partagées, que pour les compter au nombre des leçons dont nous aurons su profiter.

Mais ce jour où nous nous reverrons, qu'il est loin encore.....et celui qui nous unira....il nous unira pour toujours....toute notre vie s'écoulera dans le bonheur....nous nous aimerons toujours.....Mais pourquoi donc ces larmes?....Hélas! je pleure sans savoir pourquoi, et sans pouvoir m'en empêcher.

Ah! mon Alfred, que je suis peu raisonnable!...Que cette habitude que nous avons de nous voir sans cesse, rend notre séparation pénible! Partout je me dis: Alfred devrait être là. Il devrait être près de moi... A cette noce, lui seul n'y était pas!....Ah! combien de fois encore les familles se réuniront sans qu'Alfred y soit!...

Personne n'a connu la cause de mon incommodité subite. Je suis heureuse que ma tante, ni mon père n'aient aperçu le trouble si déraisonnable de mon cœur. Quand le corps souffre, on a moins de courage pour supporter les peines de l'esprit. Celles que me donne notre séparation semblent devenir chaque jour plus douloureuses. Cependant chaque jour en rapproche le terme, et si j'étois raisonnable, j'allégerais mes souffrances en jettant mes regards sur l'avenir; je ne risquerais point de faire passer dans le cœur d'Alfred les sentimens qui opressent le mien; je ne m'exposerais pas à affaiblir son courage en lui montrant ma faiblesse. Pardonnez-moi, mon cher Alfred, je suis un enfant. Ne suivez pas l'exemple d'un être timide, et qui cependant ne devrait pas trembler, puisque son bonheur dépend de vous. Oui, mon cher Alfred, oui, vous mériterez toujours le choix de mon père; oui, vous mériterez, qu'il vous rappelle pour embellir ses jours, en faisant la félicité des miens.

Adieu, mon cher Alfred, adieu.

LETTRE XLVI.**ELISE A ALFRED.***Bordeaux le 20 Mars 17..*

JE vois Adèle plus rarement, depuis qu'elle est mariée. Les premiers momens passés, me disait-elle ce matin, nous reprendrons la douce habitude d'être ensemble. Elle sera obligée encore quelque tems de sacrifier l'amitié aux devoirs que lui impose son nouvel état. Je me trouve, en attendant, dans une circonstance désagréable ; Adèle, que j'aime, est entraînée par un tourbillon qui ne lui plaît pas, et je ne puis la voir que des instans ; tandis que Mlle. de Belval, qui fait son bonheur des plaisirs du grand monde, est dans un désœuvrement qui me procure sa visite des heures entières.

Mlle de Belval est en deuil d'une tante dont le riche héritage augmente encore sa fortune ; mais tous ses regrets portent sur la contrariété qu'elle éprouve de ne pouvoir, pendant son deuil, suivre les plaisirs de la saison. Elle vient se plaindre près de

moi de l'ennui qu'elle éprouve chez elle. Le chagrin que son père ressent de la perte qu'il vient de faire, m'a-t-elle dit, rend sa maison un vrai désert. Il ne reçoit personne, il exige que sa fille ne voie que ses intimes amies ; et comme elle me compte dans le nombre, et qu'elle me trouve plus aimable que les autres, elle me donne la préférence pour dissiper ses noires vapeurs. Depuis quinze jours elle vient sans cesse gémir de sa situation, et m'assurer de ses tendres sentimens. Il faudrait une amitié plus ancienne, et des malheurs plus réels, pour me toucher. En vérité elle m'excède en me détournant continuellement de mes études.

Le 22.

Je ne prends presque jamais la plume, sans voir arriver Mlle. de Belval dans mon cabinet. Hier encore, après avoir pris mes leçons, je me préparais à continuer ma lettre qu'elle avait interrompue la veille, lorsque je la vis entrer, son panier à ouvrage d'une main, un rouleau de musique de l'autre. Elle venait s'établir chez moi pour toute la soirée, me dit-elle; je ne

pus m'empêcher de faire une petite grimace, qu'heureusement elle n'aperçut pas.

Quelle différence entre le caractère de Mlle. de Belval et celui d'Adèle ! L'une si folle, l'autre si raisonnable. L'une bavardant sur des sentimens que l'autre éprouve et inspire. Mlle. de Belval, à la fois si démonstrative et si frivole, ne peut m'inspirer ni intérêt ni confiance.

L'air froid d'Adèle en impose d'abord ; mais ensuite on n'en ajoute que plus de prix à l'amitié qu'elle témoigne. On est bien plus sûr de la solidité d'un sentiment qui n'est pas prodigué. Ma vanité même ne pourrait être flatée d'une démonstration aussi vive que celle de Mlle. de Belval, il y a si peu de tems qu'elle me connaît ! elle ne peut point encore me juger, et elle n'est point en âge de placer aussi légèrement sa tendresse. Elle a bientôt 19 ans. Elle m'a entretenue hier pendant une heure, du jour de sa naissance ; elle est venue au monde le 29 Août, le même jour, à la même minute qu'Alfred. Ce fut une grande joie pour sa mère, qui, mariée depuis plusieurs années, craignait de n'avoir

point d'enfans. Elle avait deux ans lorsque son père, déjà très-lié avec le vôtre, témoigna le désir d'unir les deux familles ; mais ma mère, au moment de me donner le jour, avait déjà, par tendresse pour la vôtre, obtenu de mon père, que si elle accouchoit d'une fille, elle serait la compagne d'Alfred. Ma fortune paraissant alors devoir être plus considérable que celle de Mlle. de Belval, déterminâ votre père en ma faveur ; il donna sa parole, et ma naissance déranger les projets de M. de Belval. Sa fille m'a répété mille fois hier, qu'elle était bien bonne de m'aimer, que si je n'existais pas, elle serait déjà mariée ; que son père était difficile sur le choix d'un gendre. Il semble, a-t-elle ajouté en riant, qu'il n'y ait au monde qu'Alfred. Mon père a refusé plusieurs partis ; l'un n'est pas assez riche, l'autre n'est pas d'une naissance assez ancienne ; il répète chaque fois qu'Alfred lui eût mieux convenu sous tous les rapports. Cependant je suis assez riche pour deux, et je suis en âge d'être libre. Libre, et mariée sont pour elle synonymes.

Quelle nécessité y avait-il de me dire tout

cela? *Elle est bien bonne de m'aimer*, dit-elle; mais qui la prie d'avoir cette bonté? Je suis encore à deviner, quel peut être son motif pour me traiter avec tant d'indulgence.

Adieu, cher Alfred; quand on me laissera la liberté d'être seule chez moi, je vous écrirai. Je ne puis souffrir d'être interrompue à chaque instant. J'ai repris cette lettre au moins vingt fois. Je vous assure que Mlle. de Belval n'attend pas avec plus d'impatience que moi le moment qui doit la replacer au milieu des plaisirs.

Adieu.

LETTRE XLVII.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 25 Avril 17..

TOUTES vos lettres me sont parvenues. Je les ai lues le matin, le soir, dans tous les momens enfin, où Mlle. de Belval

val a bien voulu me laisser à ma chère solitude. Que de tems je perds avec elle ! J'ai passé plus de deux heures, il y a trois jours, à lui montrer à placer dans ses cheveux des rubans et des fleurs comme je fais dans les miens. Le même soir elle a dérangé deux touches à mon piano. J'ai espéré que tout cela fâcherait mon père. Je me suis empressée à lui raconter l'accident arrivé au piano, et le sot emploi de ma journée. Mais il m'a dit qu'il fallait savoir souffrir toutes ces petites gênes de société ; que Mlle. de Belval me fournissait une occasion dont il fallait profiter pour apprendre à cacher sous une forme aimable l'ennui que donne une visite. J'ai voulu insister, pour obtenir de mon père, qu'il dît à Monsieur de Belval, que sa fille ne vint pas du moins le jour que j'ai mes maîtres. Mais il m'a répondu qu'il ne pouvait, sans offenser le père, se plaindre des visites que sa fille me faisait ; qu'il falloit attendre avec patience la fin de son deuil, et qu'alors la liberté qu'elle aurait de se montrer dans les assemblées lui laisserait peu de momens pour venir me troubler.

D'après les raisons de mon père, je n'en ai plus trouvé d'autre à faire valoir pour me débarrasser de ces visites importunes. J'ai cherché quel pouvoit être le motif de Mlle. de Belval pour venir me voir si souvent. J'en ai parlé à Adèle, qui m'a assurée que l'amour-propre entraînait pour beaucoup dans la liaison que Mlle. de Belval contractait avec moi; que dans le monde, elle se disait mon amie; que ce titre flattait sa vanité, parce que mon père avait refusé de me lier avec les jeunes personnes qu'on lui avait proposées pour former ma société, ce qui donnait un grand prix à une exception qui n'est due qu'au hasard, et dont elle ne cesse de se vanter. Mais laissons-là Mlle. de Belval, son deuil, et sa manie pour moi. J'espère que dans peu, elle aura établi sa réputation d'intimité entre nous, et qu'alors elle aura autre chose à faire.

Vous resterez donc peu de tems à Rome, mon cher Alfred, vous irez vous établir à Naples jusqu'à ce que mon père vous rappelle. Jusqu'à ce qu'il vous rappelle !..... J'ai relu cette phrase plusieurs fois, comme,

si de parler de votre retour pouvait vous faire revenir ! Que l'on est enfant quand on aime ! La chose la moins importante cause de la joie, la plus légère contrariété cause du chagrin. On s'alarme sur tout, on se rassure pour un rien. Il n'est rien d'indifférent ; tout est plaisir ou tourment. Je m'étonne chaque jour d'un sentiment que je trouve à la fois si doux et si pénible, que je ne saurais définir, puisque à peine je puis le comprendre. Il me semble que sur tout autre objet je suis devenue tout-à-fait raisonnable. Soit par les chagrins que j'ai éprouvés, soit par les conversations, toujours si douces et si remplies de bons conseils, que j'ai tous les jours avec mon père ; soit enfin par d'autres causes, je me trouve plus formée que je ne l'étais quand nous nous sommes séparés. Mais l'amour.... Oh ! en amour, je crois que chaque jour je deviens plus enfant.

Combien j'ai ri de votre première lettre datée de Rome ! Vos demi-phrases à lire de suite faisaient un si plaisant effet ! Elles m'ont fort amusée. Je vous voyais quittant votre lettre pour prendre votre journal, y placer gravement vos remarques et vos ré-

flexions sur les beautés de Rome. Je vous voyais ensuite, revenant avec le même empressement placer dans votre lettre l'expression de vos sentimens pour moi. Quelquefois je riais; d'autres fois j'étais attendrie jusqu'aux larmes. Je lisais votre journal avec empressement, votre lettre avec transport. J'admirais votre fécondité pour m'exprimer de mille manières ce que je sais si bien, et ce que j'aime tant à entendre, pendant que vous étiez quelquefois si concis en m'apprenant ce que j'ignorais. Si j'étais interrompue, j'en étais aussi affligée que d'un malheur. Mais je m'en vengeais le soir quand j'étais seule; je ne me couchais qu'après vous avoir bien lu tout à mon aise, et avoir placé votre lettre sous mon chevet.

Dites, cher Alfred, êtes-vous aussi enfant que moi? Quelquefois je pense que oui. Vous avez tant d'expressions qui peignent ce que j'éprouve !

Le 10 Mai.

Voilà bien des jours sans que j'aie pu trouver le tems de vous écrire. Mes études,

et des devoirs de société, me laissent peu de relâche pour me livrer aux occupations qui intéressent mon cœur. Je vous remercie, mon cher Alfred, du soin que vous prenez à me rendre compte de l'emploi de votre tems. Celui du mien est un peu plus varié ici qu'au château de Key... nous avons souvent du monde. Cependant je passe mes matinées presque de même qu'à la campagne. Je dessine une heure avant le déjeuner; j'étudie mes autres leçons après; ensuite, s'il fait beau, dès que je suis habillée, je vais me promener jusqu'à l'heure du dîner. Si le tems est mauvais, il tourne au profit de mes études. Nous avons souvent du monde à dîner, et quelquefois aussi les amis de mon père, et des dames liées avec ma tante viennent souper chez nous. Je veille à présent aussi tard que tout le monde; je suis traitée absolument en grande personne. Je vais quelquefois dîner, ou passer la soirée dehors avec ma tante. J'ai soupé deux fois cet hiver chez votre père; mais je n'y vais plus les jours de concert, parce qu'il y a beaucoup trop de monde; et si mon père n'avait pas craint de fâcher le comte,

je n'eusse pas joué au premier concert, où il y avait foule, malgré la promesse du petit comité. Les deux soirées que nous y avons passées ont été fort agréables : il y avait très-peu de monde, et mon père a été fort content du choix des personnes invitées. Nous avons fait de la musique, et chaque fois nous avons dansé après souper jusqu'à trois heures du matin. Malgré le goût de votre père pour le monde, je crois qu'il s'est lassé de la cohue qu'il avait chez lui tous les samedis, et que c'est pour cela qu'il a cessé ses concerts.

Ma tante a obtenu deux fois la permission de me mener au spectacle pendant le carnaval : le jour où l'on a donné un opéra, je m'y suis fort amusée.

J'ai fait connaissance encore avec une des personnes qui étaient du dîner dont vous me parlâtes dans une des lettres que vous m'écrivîtes de Bordeaux. Vous souvenez-vous qu'alors, non seulement vous me parlâtes de M. de Belval, mais aussi d'un M. de Coulanges, ami du président de Pirmont ? Vous m'écrivîtes que ce M. de Coulanges prenait un grand intérêt à ma

tante, qu'il était placé dans le parlement, qu'il avait 25 ans, qu'il devait faire un voyage à Paris. Y êtes-vous ? Et bien ce Mr. de Coulanges est de retour, et ma tante nous l'a présenté la semaine dernière. Les services qu'il a cherché à lui rendre pendant son séjour à Paris, et le zèle qu'il lui témoigne, lui ont facilement ouvert l'entrée de notre maison. Mon entrevue avec lui a été assez bizarre.

Le jour que Mr. de Coulanges vint pour la première fois, mon père me fit appeller. J'étais avec Mlle. de Belval ; je la laissai au piano, et je me rendis au salon. N'ayant pas entendu de voiture, je croyais que mon père et ma tante étaient seuls. Je venais en courant, les remercier de ce qu'ils avaient dérangé mon tête-à-tête, et tout en riant, je commençai une phrase dès la porte, lorsque n'apercevant qu'un jeune homme qui m'était inconnu, je restai la bouche ouverte, à le regarder fixément. Il dut me trouver l'air bien bête. En effet, il me regarda avec surprise. Il se leva pour me saluer. Sans songer à lui rendre sa révérence, tout étonnée de le voir là, et de n'y voir que lui, je lui dis

en m'en allant aussi vite que j'étais venue : pardon, Monsieur, je croyais que mon père. et sans faire attention à ce que je faisais, je frappai ma tante qui entraît comme je sortais. Je la heurtai si fortement que des papiers qu'elle avait à la main lui échappèrent, et tombèrent épars sur le parquet. Que vous êtes étourdie, ma chère Elise, me dit-elle avec son air doux. Elle se baissa pour ramasser ses papiers. Voulant lui en éviter la peine, je me précipitai sur le parquet, le Monsieur par le même motif en fit autant que moi ; et lorsque mon père entra, il nous vit tous trois presque couchés par terre. L'air qu'il avait en nous regardant fit rire ma tante, et augmenta mon embarras. Etant la cause de tout ce désordre, je crus me tirer d'affaire en parlant la première. Je me levai, je dis à mon père qu'il m'avait fait appeller, comme s'il ne le savait pas aussi bien que moi. Ensuite par des phrases remplies de mauvaises excuses, je ne lui appris autre chose, si non que j'étais une étourdie. Pendant cette belle explication, les papiers furent remis en ordre. Alors mon père me présenta à M. de Coulanges, en lui disant que je joindrais mes re-

mercimens aux siens, en apprenant ses attentions pour ma tante, et son offre obligeante de se mettre à la tête de ses affaires. Au nom de Coulanges, je me sentis rougir en songeant au bien qu'il vous avait dit de moi, et à toutes les gaucheries qu'il venait de me voir faire. Le sort avait voulu, que mon père allât dans son appartement, en même tems que ma tante dans le sien, pour chercher des papiers relatifs aux affaires de ma tante, et qu'ils voulai^{ent} remettre entre les mains de Mr. de Coulanges. Enfin il était écrit dans le ciel que je devais lui apparaître avant de faire connaissance, et qu'à la première vue, cette Elise dont il avait entendu faire quelques éloges, ne lui paraîtrait qu'une franche étourdie. Il mit beaucoup de grâces à traiter cette petite aventure, et à m'excuser. Son ton et ses manières parurent réussir parfaitement auprès de mon père.

Au bout d'une demi-heure, ma tante ayant fait remarquer, que je ne pouvais pas laisser plus long-tems Mlle. de Belval seule, je retournai auprès d'elle. Je lui fis quelques reproches de ce qu'elle n'avait pas voulu me suivre. Elle me répondit qu'elle se conformait

rigoureusement aux lois que son père lui avait prescrites, et qu'elle ne verrait personne jusqu'à ce qu'elle pût voir tout le monde. Au reste ce deuil qu'elle porte en héritière va bientôt finir, ce qui, je vous assure, ne lui fait pas plus de plaisir qu'à moi.

Adieu, cher Alfred. Je vous écris des lettres d'une longueur effrayante. Je ne sais comment je fais mon compte, mais j'ai toujours quelque chose à vous dire, toujours quelque chose à ajouter à ce que j'ai dit. Je remets donc la suite de mon bavardage à une autre fois.

Adieu.

LETTRE XLVIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux le 20 Mai 17..

Ton peu d'expérience, mon cher Alfred, fait ton excuse, tu confonds les goûts avec les passions, et tu attribues aux premiers, les

dangers auxquels celles-ci exposent. Cette erreur vient aussi de l'éducation timide que tu reçois. On t'alarme sur tout, et l'on finira si tu n'y prends garde, par changer en ronces les fleurs semées sous tes pas. Ce que tu me dis sur les dangers du jeu dans la lettre que je viens de recevoir, est sans doute le fruit de tes conversations avec l'abbé. Si je voulais te piquer, et te faire faire par amour propre, ce que tu ne dois faire que par conviction, je te comparerais au perroquet d'Elise, ou à l'écho d'Arsilly. Mais mon dessein est de t'éclairer, de te guider, et lors même que tu moralises comme le vieillard dégouté du monde, l'amitié m'ordonne de te servir, en te préservant par mes conseils des inconvéniens attachés à l'imprudent désir d'une perfection imaginaire.

Prends garde Alfred, qu'en travaillant à te rendre parfait, on ne te rende aussi insupportable à toi-même, que tu le seras à la société. Je vois avec douleur que toutes les qualités brillantes de mon ami, vont se ternir par le reflet des sombres couleurs du rigorisme. Je te vois sans cesse tremblant pour ton compte, murmurant sur la conduite d'autrui,

fatiguant la société, en n'y portant qu'un esprit de critique, et humiliant l'amitié par une orgueilleuse indulgence. Voilà le résultat de tous les soins qu'on aura pris à te faire un crime de chercher le plaisir.

N'as-tu pas déjà par ta conduite timide, fait traiter comme une affaire grave ton aventure avec Mde. de Granval ? Dis-moi, sans mes conseils, où t'aurait conduit cette sévérité de principes ? Toi, formé pour plaire, toi, le modèle des perfections mondaines, prétends-tu passer ta vie à combattre la nature ? La sévérité de tes mentors ne pourra jamais détruire ni ses lois, ni tes desirs. Cesse donc de flotter ainsi, entre l'attrait du plaisir et la crainte du blâme. Crois-moi, cette grande sévérité de principes n'est qu'une folie, lorsqu'elle n'est pas employée à faire supporter les privations. Examinons tous deux, à quoi a servi de t'effrayer sur ton aventure avec Mde. de Granval ; à te tourmenter sans anéantir tes desirs, à te faire à la fois regretter et traiter sans égards ton charmant complice, et à donner de l'importance et presque de l'éclat à une aventure toute simple, qui se serait perdue dans l'oubli. En te livrant sans
crainte

ciante et sans remords à l'attrait du plaisir, tu aurais multiplié promptement tes conquêtes, et assuré par là le secret de tes plaisirs. Tu n'aurais pas affligé Elise qui ne pouvant fixer ses idées, se serait insensiblement rassurée sur le motif de tes démarches. Tu aurais appris à ne donner aux choses que leur juste valeur, et tu aurais dû à ton expérience, de ne pas confondre les principes du galant homme avec ceux du pédant raisonneur. Ce sont cependant ces principes toujours en contradiction avec la nature, que tu voudrais me faire adopter ? Je te remercie de ton zèle. Tes motifs sont très-touchans, mais je ne me sens le courage de me soumettre aux privations que lorsqu'elles sont indispensables.

Sans doute la passion des femmes et celle du jeu exposent à de grands dangers ; il en est de même de toutes les passions, qu'il ne faut pas confondre avec les goûts qui font l'agrément de la vie quand on peut les satisfaire. Il est possible de les diriger et de les conduire ; voilà en quoi ils diffèrent des passions qui nous maîtrisent. Mais il est dangereux de contrarier sans cesse ses goûts,

on ne fait qu'exciter ses désirs, et ils conduisent ainsi aux passions que tu redoutes. Suivre ses penchans avec modération, est donc le plus sûr. *Un peu de tout* doit être la devise du sage, c'est par cette méthode que l'on conserve sa raison, et qu'on peut soumettre ses goûts à la situation où l'on se trouve.

L'homme qui a peu de fortune et qui a le goût du jeu, doit le régler sur les convenances de sa situation. L'homme riche qui s'expose à se ruiner au jeu est certainement un fou. Mais celui qui comme toi ou moi ayant de la fortune, n'en destine qu'une partie au jeu, peut satisfaire ce goût sans danger. Ne te prive donc pas d'un passe-tems qui vaut mieux que le latin et le grec. Va dans le monde ; tu es déjà plus savant que les trois quarts des gens que tu y trouveras. Il est tems d'écouter un peu moins l'abbé, et de remplacer ses conseils par des exemples plus analogues à la vie que tu dois mener. Ne te laisse donc plus persuader qu'il y a un si grand danger à suivre ses penchans. Donne-toi plus de liberté ; je ne te demande qu'un peu de confiance ; tu trouveras dans le goût du jeu mille ressources qui te rame-

neront peu à peu dans la situation où je te désire. Un beau joueur, comme sans doute tu le seras, est fêté partout. Tu feras comme moi quelque association qui te donnera plus d'un motif d'intérêt. Tu joueras sagement, en calculant tes moyens et ceux de ton associé. Je te conseille de le prendre femelle; les femmes ont une grâce parfaite, dans ce partage de bonne et de mauvaise fortune. Si tu es heureux, cet argent qui devient superflu pour un homme aussi riche que toi, te donnera des jouissances de plus d'un genre. Si tu as quelque fantaisie au-dessus de tes moyens présents, fais comme moi; j'attends une bonne veine, et lorsqu'elle arrive, je me satisfais sans toucher à mes revenus, et sans avoir besoin de faire avec mon intendant des calculs qui pourraient inquiéter ma mère; si je perds, je m'arrête. Je ne m'expose pas de suite à deux revers un peu considérables. Je joue toujours noblement, mais jamais en dupe. Voilà l'exemple qu'il faut que tu suives. Il est plus naturel et plus aimable que celui que tu me donnes.

Le bonheur d'un joueur est un fonds inépuisable; ses effets tiennent de la féerie.

Cette carte, ce dé, en se changeant en or, peuvent être une source de plaisirs, et même de bonnes œuvres si tu veux. Tout cela est charmant. Mais crains-en les dangers, si tu ne suis pas ma méthode. Il est aisé, je t'assure, d'apporter de la prudence au sein des plaisirs. Les hasards de la fortune te seront, je pense, aussi favorables que ceux de l'amour. Sur-tout, si tu es heureux, ne te reproche rien. Apprends à jouir. C'est le seul talent qui te manque.

Adieu. Instruis-moi, je t'en prie, de tes affaires.

LETTRE XLIX.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 25 Mai 17..

JE redoutais de me trouver à Key.....le 21 Juin, mon cher Alfred. Là tout m'eût retracé l'instant de nos adieux. En voyant approcher

la saison de retourner à la campagne, mes souvenirs se portaient vers ce jour où finit le bonheur de mes premières années ; ce jour si cruel où je connus le chagrin pour la première fois. Il me semblait que de retourner à Key.....à cette époque, allait rendre à ma douleur toute sa première force. Tourmentée de cette idée, je la communiquai à ma chère Adèle. Cette amie dont la raison a si souvent suppléé à la mienne m'engagea à ne pas chercher mon malheur ou mon bonheur dans des idées pusillanimes, qui ne doivent être le partage que des âmes faibles. Elle me parla avec tant de sagesse, qu'elle me convainquit. Je lui promis d'être raisonnable, de chercher à distraire mon chagrin, et d'éviter de m'appesantir sur les objets qui pourraient me le retracer. Décidée à suivre ses conseils, et croyant avoir gagné sur moi de retourner sans trouble à Key.....j'attendis avec résignation le moment qui serait fixé pour notre départ.

Cependant cette chère amie, après m'avoir disposée à retourner à Key.....sans y porter de tristes préventions, travailla à m'éloigner d'un séjour que je paraissais redou-

ter. Persuadée qu'après quelques mois de distraction, le plaisir de revoir mon père rendrait à Key.....une partie de ses charmes, elle parla à ma tante du désir qu'elle avait de me mener avec elle dans un voyage qu'elle doit faire pour présenter son mari à sa famille, et pour être de même présentée par lui à ses parents.

Il fallait obtenir de mon père la permission de m'en séparer une partie de l'été. Ma tante, avec le zèle qu'elle met chaque fois qu'elle sollicite en ma faveur, représenta à mon père, que puisqu'il ne pouvait savoir, quand il retournerait à Key...il était heureux qu'il se présentât une semblable occasion de me faire respirer l'air de la campagne, que l'habitude de chaque année me rendait nécessaire. Enfin, après bien des sollicitations souvent rejetées, elle est venue ce matin m'annoncer que mon père consentait à ce que je partis avec Adèle.

D'abord à cette nouvelle j'ai senti de la joie, et j'ai couru remercier mon père. Mais à son aspect, la pensée que j'allais m'en séparer, m'a affectée au point que s'il ne m'eût le premier parlé de ce voyage, je n'aurais su

que lui dire. Il me parut impossible de le remercier d'avoir permis que je me séparasse de lui, et je ne savais comment lui témoigner ma sensibilité pour une complaisance qui avait dû lui coûter. Je restai muette. Je n'osai témoigner la tristesse que je ressentais, lorsqu'il m'apprit qu'Adèle partait dans trois jours. Mais il me dit, avec bonté, que cette distraction me ferait du bien, et que nous nous rejoindrions à Key... dans le mois d'Août.

C'est pour ma tante qu'il prolonge son séjour à la ville. M. de Coulanges qui entra au moment où j'étais avec mon père, lui parla des différentes démarches qu'il avait à faire pour elle. Il répondit qu'il ne retournerait à la campagne, que quand il auroit tout disposé pour qu'elle n'eût plus d'autre soin que celui d'entretenir la bienveillance de ses juges.

Mr. de Coulanges a dîné aujourd'hui avec nous ; il paraît convenir beaucoup à mon père ; il lui a proposé de venir vers le mois d'Octobre passer quelques tems à Key... Ma tante sera avec nous à cette époque, et Mr. de Belval qui est venu

cette après-midi nous faire une visite avec sa fille, s'est invité lui-même pour ce tems-là. Mlle. de Belval a fait de grandes démonstrations pour exprimer le *plaisir indicible* qu'elle se promettoit en passant quelque tems avec moi, *dans une si belle terre, dans un si agréable séjour, avec une société si bien choisie.* Elle m'a dit ensuite qu'elle trouvait M. de Coulanges parfaitement aimable, d'une charmante tournure. Elle le voyait pour la première fois, mais elle était déjà avec lui, comme si elle l'eût connu depuis long-tems. Nous nous faisons des mines à la dérobée, ma tante et moi, pour nous communiquer nos remarques sur le ton et les discours de Mlle. de Belval, car ma tante pense d'elle tout comme moi. Je crois même que mon père est de notre avis, quoiqu'il ne nous en parle jamais. Mais comme d'ailleurs elle se conduit très-bien, et que son père est très-estimé, on les reçoit partout comme très-bonne compagnie. Mon père serait fâché, m'a-t-il dit que mes plaisanteries sur elle parvinssent à la connaissance de Mr. de Belval, parcequ'elles affligeraient un galant homme à qui

sa fille est chère. Je suis devenue plus circonspecte à cet égard depuis que j'ai vu que cela déplaisait à mon père.

Aujourd'hui, pour la première fois, Mr. de Coulanges m'a parlé de vous ; il m'a intéressé par la manière dont il a fait votre éloge. Je trouve, comme mon père, qu'il est fort aimable, très-instruit, et qu'il parle de tout avec esprit. En me parlant de vous, il y a mis beaucoup de grâces et de délicatesse.

Je ne ferai point de visites pour prendre congé ; j'en suis ravie. Il n'y a rien qui me paraisse aussi ennuyeux que des visites. Excepté quelques dames de nos parentes chez qui ma tante me menera demain, les autres se contenteront des excuses qu'elle leur fera quand je serai partie.

Je ne sais, mon cher Alfred, si je pourrai pendant ce voyage, mettre beaucoup d'exactitude dans notre correspondance. Vous devez compter cependant que j'écrirai chaque fois que je pourrai disposer de mon tems. J'ai le projet de faire aussi mon journal ; il sera moins amusant et moins instructif que le vôtre ; mais j'espère cependant qu'il vous

inspirera quelque intérêt. Adieu, cher Alfred. Adressez-moi vos lettres ici ; ma tante a eu la bonté de prendre des arrangemens avec Adèle pour me les faire parvenir exactement.

LETTRE L.

ALFRED A FERDINAND.

Naples, le 15 Juin, 17...

Tu sais, mon cher, que les chagrins paraissent plus vifs, les plaisirs plus doux, que les conseils plaisent plus ou moins, suivant les dispositions du cœur ou de l'esprit ; eh bien, tu dois le succès de ta lettre, moins à la sagesse de tes conseils, qu'à la circonstance pendant laquelle je l'ai reçue. Je venais d'avoir une discussion assez vive avec l'abbé, qui en me donnant de l'humeur, m'avait disposé à recevoir des conseils plus *analogues* que les siens à la vie que je dois mener.

Depuis que mon père et Mr. Duménil ont écrit à l'abbé que je devois entrer dans le corps diplomatique, je suis accablé d'études. J'ai si peu de tems à donner à mes plaisirs, que je n'ai pu m'empêcher de m'en plaindre. L'abbé m'a traité d'abord avec douceur, et nous étions les meilleurs amis du monde, lorsque notre conversation s'est changée en dispute. J'étais encore tout ému de cette scène quand on me porta ta lettre que je mis prudemment dans ma poche, en attendant que je fusse seul pour la lire.

Le 20 Juin.

J'ai été bien contrarié, mon cher Ferdinand, d'être resté cinq jours, sans pouvoir reprendre ma lettre ; je n'ai pu disposer d'un seul moment jusqu'à présent ; je crois que l'abbé a voulu que j'eusse bien le tems de la réflexion avant de te répondre.

Le jour que je reçus ta lettre, je trouvai enfin le moment d'être seul pour la lire tout à mon aise. Ravi de ta manière aimable, mise en opposition avec les réprimandes de l'abbé, je te pardonnai facilement le tort que tu pai

tageais avec lui de me supposer incapable de penser d'après moi, et ta mauvaise plaisanterie d'*écho* et de *perroquet*, me fit rire. Je commençai donc ma lettre dès que j'eus lu la tienne. Mais à peine avais-je fini d'écrire mon préambule, et de t'en expliquer le motif, que l'abbé entra chez moi. En me montrant cet air doux et aimable qu'il sait prendre quand il veut me distraire et me ramener vers lui, il me proposa une promenade, que je n'osai refuser.

Chemin faisant, je vis bien qu'il aurait désiré me parler de la lettre que j'avais reçue ; mais je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il était sûr qu'elle n'étoit ni d'Elise ni de mon père, car chaque fois que je reçois de leurs lettres, je lui en parle. Il se doutait donc qu'elle étoit de toi, et il paroissait très-curieux de connaître ton style. Cependant il ne voulait pas me donner l'exemple de l'indiscrétion, et il semblait être aussi embarrassé que moi. Il me faisoit des avances pour notre raccommodement : je n'osais me livrer, de crainte que, dans nos démonstrations d'amitié, une sollicitation de confiance ne rétablît la brouillerie. Dans
cette

cette situation critique, nous arrivâmes, n'ayant dit que peu de mots, au pied d'une montagne, ou rocher, nommé la Solfatara, qui est à une demi-lieue de Naples. Enchanté d'avoir une occasion de questionner, pour éviter de l'être, je me hâtai de reprendre mon rôle d'élève. De son côté, l'abbé oubliant, ou feignant d'oublier qu'il avait quelque chose à me demander, parut content de mes questions, et se faire un plaisir d'y répondre.

Il m'apprit que la tradition du pays était, que la montagne, appelée la Solfatara, devait son existence aux cendres du Vésuve que le vent y a transportées. Il me fit remarquer à quel point les matières qui la composent, semblent avoir été desséchées. Elles paraissent avoir été réduites en poudre fine, avant d'avoir acquis la consistance du rocher. D'ailleurs, ajouta-t-il, en prenant un morceau détaché de la roche, vous voyez qu'elle est aussi légère que la pierre ponce ; qu'il ne s'y trouve pas un seul grain inégal, comme on en voit en général dans les pierres communes ; que tout est si bien lié, et si uni dans celle-ci, qu'on dirait que toutes

les parties en sont homogènes. De là il est aisé de conclure qu'elles ont reçu de la nature une préparation toute particulière. Il me fit encore remarquer qu'il n'était pas douteux que ce rocher n'eût été formé par couches successives, et que les couleurs blanches et roses qui distinguent ces couches, se renouvellent presque à distances égales dans toute l'étendue du rocher.

Le plaisir que j'avais à entendre l'abbé, et la satisfaction qu'il eut de la manière dont je l'écoutais, détruisirent entièrement le souvenir de notre querelle, et il ne me parla plus de la lettre. Nos observations nous retinrent fort tard, et nous n'eûmes à notre retour que le tems de nous préparer pour nous rendre chez le Prince Orsinelli, où nous devions passer la soirée.

Le lendemain nous retournâmes au rocher, dont nous rapportâmes une petite pierre. En continuant nos observations, nous remarquâmes que, si ce genre de pierre avoit un degré de dureté suffisant pour le poli, elle seroit d'un usage charmant en colonnes, cheminées, tables, &c. L'abbé ne sait pas si on en a fait l'essai, mais elle nous parut

un peu tendre, et tenant le milieu entre les pierres dures, et friables. A notre retour nous l'essayâmes au briquet, elle n'y fit pas feu ; et les acides n'ont aucune prise sur elle. Je te parle de cela, mon cher Ferdinand, parce que je sais que tu es curieux de ce genre d'observations. L'abbé m'a occupé deux jours de ses remarques, et des épreuves qu'il n'a cessé de faire, que lorsqu'il a vu que mon zèle commençoit à se ralentir ; et qu'en poussant trop loin nos recherches, je pouvois penser (comme je pensais en effet) que son vrai motif étoit de me détourner de ta lettre, et d'affaiblir l'empressement que j'avais montré à y répondre. Je n'en doutai plus, lorsqu'il m'annonça le soir qu'il avoit arrangé une partie pour le lendemain, et qu'il ajouta avec l'air caressant, que je ne lui reprocherais plus de ne pas s'occuper assez de mes plaisirs.

S'il me contrariait, c'étoit au moins d'une manière aimable. Je ne pus me dispenser de le remercier de la partie de Samedi. Nous devons faire une promenade dans quelques jours ; je t'en rendrai compte, parce qu'il s'y trouvera de quoi satisfaire ton goût dans

ce genre d'instruction. Mais en voilà assez sur cette matière pour aujourd'hui. Je vais répondre aux conseils que tu me donnes ; je n'ai pu le faire hier, ayant à écrire à Elise, dont j'ai reçu des nouvelles. Je suis touché du soin qu'elle prend de m'instruire de toutes ses démarches. Je crois voyager avec elle en lisant les lettres qu'elle m'écrit en forme de journal.* Il est bien plus rempli de sentimens que de faits ; mais il n'en est que plus intéressant pour moi, et mon cœur ne me permet pas de différer les réponses que je dois lui faire.

Quand je songe à Elise, à la sévérité de M. Duménil, à la surveillance de l'abbé, je frémis, mon cher Ferdinand, et je n'ose me livrer à tes conseils. Je crains de n'avoir pas toute la sagesse que tu sais mettre dans ta conduite, et que tu sais prendre pour guide au sein même du plaisir. D'ailleurs,

* Le journal dont parle Alfred est celui qu'Elise a annoncé dans la lettre 49^{ème}. Nous n'en avons trouvé que des fragmens qui seront placés par ordre de date.

ta position est bien différente de la mienne. Tu peux t'exposer sans courir les mêmes risques que moi, et sur-tout sans y apporter mon imprudence. Tu sais te livrer avec mystère, t'arrêter avec sagesse. Tu es le maître de ton sort ; tu n'as donc pas comme moi, à redouter la punition d'une faute. Ta mère ne peut que te faire de douces réprimandes auxquelles la tendresse maternelle prête des charmes. M. Duménil, d'un seul mot peut détruire toutes mes espérances, anéantir tout le bonheur de ma vie. Si ton caractère te porte à modérer tes goûts, le mien m'entraîne vers tout ce qui flatte mes désirs ; je dois donc redouter les dangers que tu braves. Je n'ai plus rien à te dire sur ceux de jeu ; je crois avoir épuisé cette matière dans ma dernière lettre, et ce *sermon*, dont tu te plains, renferme de grandes vérités. Je crois (puisque tu me le dis) que ta prudence t'éloigne du danger ; mais si la vivacité de mon caractère me fait courir vers le précipice que tu sais éviter, dois-je prendre la même route que toi ?

Sans doute je puis jouer, et sans croire offenser Elise, je puis employer ainsi quel-

ques heures des jours si longs que je dois passer loin d'elle. Mais suis-je sûr de moi ? et si le sort s'opiniâtre à me persécuter, sera-ce le souvenir de tes leçons qui pourra m'arrêter ? Ne dois-je pas craindre de me laisser entraîner par le dépit, ou par l'espoir de ramener la fortune ? La vie que je mène, est en vérité bien triste ; je redoute les plaisirs sans cesser de les désirer. Ecrasé d'études, je sens que le jeu serait une distraction sans inconvéniens pour moi, si je savois comme toi me conduire avec sagesse. Mais je suis trop impatient dans mes désirs ; tu n'as pas assez réfléchi sur la violence de mon caractère, sur la sévérité de M. Duménil, et sur les dangers de ma position.

L'abbé est un peu plus indulgent. Cependant il n'approuverait pas tes principes. Quoiqu'il n'ait pas été aussi sévère que M. Duménil sur mon aventure avec Mde. de Granval, il ne m'en a pas moins tenu un langage bien différent du tien. Peut-être n'était-ce que par pure forme, et pour conserver dans toute leur dignité les attributs de sa charge ; car il ne fait aucune difficulté de me parler des femmes, et il remarque souvent avant

moi, celles dont je parais fixer l'attention. Mais j'ai renoncé à toutes, et pour la vie. Le bonheur d'Elise mérite bien ce sacrifice : en est-il de trop grand pour l'obtenir ?

Je ne suis décidé ni à essayer de jouer, ni à rejeter cette distraction. Quand ta lettre m'entraîne, mes réflexions m'arrêtent. Songes-y, je t'en prie ; réfléchis sur ma position, et conseille-moi plutôt d'après ce que je puis, que d'après ce que tu fais.

Adieu. Je t'écirai bientôt. Je te parlerai de Naples et de ses environs. Tu avais bien raison de désirer de faire ce voyage avec moi ; ta curiosité eût été satisfaite. J'y aurais beaucoup gagné, et c'est alors que j'aurais pu, sans danger, me livrer aux plaisirs, ayant ta prudence pour guide.

LETTRE LI.

ALFRED A FERDINAND.

Naples, le 23 Juin 17....

AVANT-hier, nous fîmes une partie charmante. Le Prince et l'abbé avaient tout arrangé : je n'eus qu'à profiter de leurs soins. Après une déjeuner que nous fîmes sur les bords de la mer, nous nous embarquâmes. A quelques milles en mer, nous jouîmes d'un coup d'œil qui me ravit. Nous vîmes tout le golphe de Naples devant nous. A droite le coteau du Pausilype, qui se perd insensiblement dans une vaste mer ; Pouzzole vis-à-vis le golphe de Bayes ; le port de Misène, celui de Cumes, le lac Averne, l'Achéron, et les Champs Elisées. L'abbé me fit remarquer dans le lointain, les îles de Procida, de Misida, d'Ischia, de Caprée si fameuse par les orgies de Tibère, l'île de Pandataire où mourut en exil

la première Agripine. A l'extrémité du golphe nous vîmes le Vésuve isolé, qui lançait dans les airs des flammes de mille couleurs ; à ses pieds sont d'agréables campagnes, et enfin Naples, qui se développe au bord de la mer.

Le temps était si beau, le ciel était si pur, qu'il influait encore sur l'impression que je recevais. Une belle femme assise à mes côtés semblait jouir de mon enthousiasme. Belle comme Elise, elle me faisoit songer à celle qui doit être ma compagne. Cette pensée mêlant une mélancolie douce à ma vive sensation, me faisoit éprouver un charme inconnu au cœur léger, et réservé sans doute pour adoucir les souffrances du cœur sensible. C'était la belle Comtesse de Litta qui était près de moi. Le prince l'avoit invitée, ainsi que sa mère, à être de notre promenade. Leur présence embellissait encore cette journée. Leur esprit, leur beauté, leur attention pour moi me procuraient une espèce d'enchantement. La Comtesse de Litta est d'une beauté parfaite. Il y a dans ses traits une noblesse, une grâce et une régularité que

je n'ai vue que dans Elise. Elle a une expression de figure qui surpasse encore toutes ses beautés. Son esprit est cultivé ; elle a de la franchise dans les manières, et la bonté et la sensibilité de son cœur se peignent jusque dans ses moindres actions. La Comtesse d'Heimhauzen, sa mère, n'a pas la superbe taille de la Comtesse de Litta, mais c'est encore une tête ravissante : elle a encore la fraîcheur et l'éclat de 20 ans. Il est impossible de rendre l'effet de cette tête là. Les regards ne se détacheraient plus de la mère, si elle n'avait pas sa charmante fille à côté d'elle. Je te parle en peintre, en admirateur du vrai beau, et non comme tu pourrais le supposer, en amant infidèle. La Comtesse de Litta me rappelle Elise, bien loin de m'en distraire. C'est la même expression, le même caractère de beauté jointe à cette modestie qui captive tous les cœurs. C'est la troisième fois que je la vois : chaque fois en la quittant, je l'ai comparée à Elise.

Après plusieurs heures de promenade sur mer, nous débarquâmes dans un jardin qui est au pied du coteau du Pausilype. Ce

jardin, placé entre la ville et la mer, offre de tous côtés des points de vue enchanteurs. De chaque côté de l'entrée principale, il y a de jolis pavillons ornés de portiques qui servent de cafés. Nous nous y reposâmes quelque tems. Au centre du jardin est un grand bassin, dont les eaux se répandent en cascades. Une grande allée sépare deux galeries de verdure. Trois belles avenues mènent au coteau du Pausilyppe. Sur le coteau *de Capo di monte*, nous vîmes un château royal, dans une situation riante et pittoresque ; ce n'est plus qu'un musée. Malgré sa situation sur une montagne, on y trouve un parc, auquel on pardonne son aspect sauvage en faveur de sa situation.

Nous dînâmes dans le parc avec les provisions que nous avons apportées, et nous rentrâmes après dans le jardin, pour le voir la nuit qui est son beau moment. Alors la grande allée, les galeries, les parterres, les pièces d'eau, les pavillons, tout est illuminé, et se réfléchit dans la mer, l'espace d'un de-

mi-mille; ce jardin donne vraiment l'idée des champs élysées.

A minuit nous nous séparâmes. La conversation aimable et instructive que nous avions eue avec les deux Comtesses, me fit connaître combien l'esprit, le bon ton, les connaissances ajoutent de prix à la beauté. Dans mon enthousiasme je ne cessais de parler à l'abbé de mes comparaisons avec Elise. Chaque observation me fournissait l'occasion d'en faire l'éloge. Il parut heureux du plaisir qu'il m'avait procuré. C'était un plaisir pur qui ne laissait aucune inquiétude, aucun remords, dont le souvenir sans donner de vifs regrets, faisait désirer de le voir renaître. Voilà, mon cher Ferdinand, le seul genre de distraction qui me convienne réellement; il suffit au délassement de l'étude et n'entraîne aucun danger.

Adieu, mon ami.

FRAGMENS DU JOURNAL D'ELISE.

.....

 En descendant sur le rivage,
 nous

nous trouvâmes les voitures qui nous attendaient depuis long-tems. Le Marquis de Lonel était pâle, ses habits étaient tout trempés; il courut à sa femme qu'il prit dans ses bras. Il lui reprocha son imprudence avec une tendre vivacité, dont je ne l'aurais pas cru susceptible. Jamais il n'avait souffert un aussi cruel tourment; son inquiétude ne lui avait pas permis de rester en voiture. La grêle, la pluie, il avait tout reçu sur le corps, et il se promenait le long du rivage au milieu de l'obscurité, ne voyant que par le feu des éclairs. Il était si rempli de sa souffrance passée, et si heureux de nous revoir, qu'il n'entendait rien de ce que nous lui disions. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, que nous pûmes lui apprendre, que grâce à la prudence de notre pilote, nous n'avions couru aucun danger : ayant gagné une petite île, avant que la force de l'orage pût nous en empêcher, et nous étant mises à couvert sous une voûte de rocher où nous avions fait cent folies pendant le tems même que nous causions de si vives allarmes. Je fus fort contente de voir dans ce petit événement, combien mon

Adèle était chère à son mari; les attentions et les soins qu'il lui donna toute la soirée, me charmèrent. Je vis qu'Adèle ne m'avait point trompée, en m'assurant qu'elle était heureuse, et que le hasard l'avait mieux servie, que n'eût peut-être fait son propre choix.

Je suis fâchée que nous ne restions pas plus long-tems ici. La situation de cette terre est charmante; les habitans sont aimables, remplis d'attentions et de bontés pour Adèle qu'ils se félicitent d'avoir pour parente. Les éloges continuels qu'ils font de leur nouvelle cousine, paraissent flatter extrêmement le Marquis, et par cela même augmenter son attachement pour elle. Je profite de tout cela; M. de Lonel me comble de soins; l'amie de sa femme est un être précieux pour lui. On veille sur moi comme sur un trésor. Les vieilles Dames me caressent, les jeunes sont complaisantes pour moi à cause d'Adèle, les hommes sont attentifs; c'est une aimable famille.

Tout le monde s'aime ici. Personne ne dispute, ne contrarie, on y jouit de la plus grande liberté; les attentions n'y sont que

ce qu'il faut pour plaire, jamais gênantes. Il y a la grand'mère qui est bien vieille. Les premiers soins sont pour elle, on lui rend tout le respect dû à son âge; et sa complaisance, son indulgence, et ses vertus font que l'hommage qu'on lui rend, tient à la tendresse, bien plus qu'au devoir.

Cette grand'mère a un fils qui paraît avoir plus de 50 ans, et sa femme plus de 40; ils s'aiment encore, comme on s'aime à 20 ans. C'est ainsi que nous serons, mon Alfred, j'y pense toute la journée. Que de jours fortunés ils ont comptés, depuis le moment où ils se sont aimés! Quel heureux sort, que d'être uni pour la vie à ce que l'on aime, et quelle douce personnalité, que celle qui rapporte tous ses soins, tous ses désirs sur un second soi-même! J'ai ce tableau sous les yeux, le vrai bonheur de la vie m'est présenté à chaque instant du jour; ah mon cher Alfred, j'espère que bientôt je n'aurai plus rien à leur envier.

Quand vous serez mariée, vous viendrez ici avec Alfred, me disait hier la fille aînée de ce couple heureux. Liée elle-même à un objet qui lui est cher, au moment d'être

mère, elle ne respire que tendresse, et ne paraît vivre que pour aimer.

Oh ! mon Alfred, fuyons le grand monde, on y est insensible. J'y ai entendu dire, (et sans le croire, j'en ai frémi) j'y ai entendu dire, qu'il n'y avait point d'amour éternel ; que cela n'existait pas dans la nature. Blasphémateurs venez ici, venez la voir, la nature telle qu'elle est, quand vos mœurs barbares ne l'ont pas défigurée. Mais non, ne venez pas, vous pourriez troubler le bonheur que l'on goûte dans ces lieux, en y portant votre doute insultant.

Point d'amour éternel ! Ce propos qui a été tenu devant moi, à la suite d'une discussion qui m'avait jusqu'alors intéressée, ce propos m'a fait frémir ; j'ai senti une espèce d'aversion pour celui qui l'avait tenu.

Quand je fus seule avec ma tante, après avoir écouté mes plaintes, elle me dit : “ je
 “ conçois ce que vous éprouvez, ma chère
 “ Elise, mais tels sont les effets du grand
 “ monde. Les distractions multipliées et la
 “ dissipation perpétuelle des grandes villes,
 “ en occupant trop la tête, ne laissent rien
 “ pour le cœur qui se refroidit, s'il ne se

“ corrompt pas.” Avec quel plaisir j’ai quitté Bordeaux!

Nous fuirons la ville, mon cher Alfred, nous vivrons à Key. où nous serons comme on est ici, nous n’existerons que pour nous aimer.

Je suis fâchée, vraiment fâchée de quitter cette aimable société. On nous a pressés de rester pour les nœces du fils aîné qui se marie dans peu de jours. Je ne sais si Adèle pourra retarder son départ. Je.

.....

LETTRE LI.

ALFRED A FERDINAND.

Naples le 3 Juillet 17. .

Nous avons été voir le Palais du Roi. Il est beau, et dans une superbe situation. Il y a devant le Palais une grande place, et derrière le Palais on voit la mer, et de beaux paysages. A côté est le Vésuve. Des appartemens du Roi, et de la Reine, on passe sur

une agréable terrasse; c'est un jardin suspendu sur la mer, orné de bustes, et de vases de marbre. L'on s'y promène sous des berceaux d'orangers, entremêlés de petites coupes formées du même feuillage.

Nous avons vu la maison du fameux Mazaniello.

Le charme de Naples consiste dans son climat, et sa situation. Bâtie au pied d'un coteau qui est toujours verd, la ville s'élève en amphithéâtre, et forme un demi cercle autour de la mer. Les rues sont pavées de lave, elles sont larges, alignées; les maisons sont fort élevées, et couvertes de terrasses, les cours sombres et infectes. Une excessive saleté prévient contre les habitans. Naples a sept ou huit théâtres; celui de St. Charles qu'on appelle le théâtre royal, est un des plus beaux, et des plus vastes.

Nous avons été voir les catacombes. C'est une espèce de ville souterraine à trois étages qui s'étend à deux milles dans le centre des montagnes, et dont les rues et les places sont bordées de tombeaux, placés les uns sur les autres. Nous l'avons parcourue à la lueur des flambeaux. Les Napolitains révèrent

extrêmement les morts. J'ai vu un de leurs convois funèbres. Le mort avait le visage découvert, il était paré de fleurs, couvert d'or, de perles et de brillans. Il était dans une espèce de catafalque qui semblait porté d'une manière invisible; il s'élevait jusqu'au premier étage des maisons. Un cortège nombreux le suivait.

En parcourant la ville qui présente une foule de choses curieuses, je passai il y a quelques jours devant le couvent de *Ste. Claire*, l'un des plus riches de la ville; on n'y reçoit que les filles des plus grands Seigneurs. L'Eglise de ce couvent est élégamment ornée en peintures et en dorures. Elle ressemble plutôt à un magnifique salon, qu'à un temple. Elle sert de sépulture à la famille royale. Je vis dans la cour et dans les rues voisines, une grande quantité de voitures superbes, de domestiques, de coureurs, de chasseurs, de houssards couverts d'habits magnifiques. Je demandai l'objet de ce rassemblement. *Sono due spose del Christo*. C'étaient deux sœurs, d'une des premières familles du pays, qui allaient prendre le voile. Je perçai la foule, et j'arrivai à un

grand vestibule qui précédait l'entrée du couvent. Une immense porte à deux battans me laissa voir l'intérieur de la communauté. En dehors, il y avait une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes magnifiquement vêtus. Dans une pièce à côté, était une troupe de musiciens qui jouaient des airs pris dans les meilleurs auteurs. Le premier que j'entendis était, *io son Lindoro* de Figaro du célèbre Pazziello; les autres étaient du même genre. En dedans de cette grande porte, étaient toutes les Religieuses rangées en cercle. Au milieu d'elles, étaient les deux prétendantes couvertes de fleurs et de diamans. Elles portaient à droite un énorme bouquet, à gauche un crucifix. On distribuait à tous les assistans des rafraichissemens et des glaces de toute espèce. J'en eus ma part, quoique étranger à la fête. Je fus curieux de suivre cette cérémonie, et je me rendis dans l'Eglise au moment où elle commençait. Je vis arriver les deux futures novices, conduites, comme en triomphe, par leurs plus proches parens. Leur maintien, leur rire, et leurs caresses à tous ceux qu'elles rencontraient, me parurent tenir presque de

la démence. Je hasardai quelques reflexions à ce sujet à l'une de mes voisines qui me dit être une des amies de la famille. Elle m'assura que cet air délibéré était nécessaire, pour prouver au public, que c'était très-librement, qu'on allait s'enfermer pour toujours. Elle me dit encore, que les frais de cette singulière fête monteraient au moins à dix mille ducats; ce qui eût été suffisant, pour leur trouver un mari. Mais il y aurait trop de filles à marier, et trop de couvens déserts. On veut éviter l'un et l'autre.

Le 5 Juillet.

Nous avons encore eu hier une journée aussi amusante qu'instructive. J'étais avec Mmes. de Litta et d'Heimhauzen, le Prince et l'Abbé. Nous allâmes à la grotte du Pausilype qui a pris son nom de la maison de plaisance qu'y avait Pollion. Cette grotte est percée dans le sein d'une haute montagne, elle s'étend à un mille, sous terre. Deux carosses peuvent passer à l'aise dans sa largeur. La voûte s'élève à 50 pieds de hauteur; quelques ouvertures au sommet, celles de l'entrée et de la sortie, y répandent

une faible lumière. On la prendrait pour le chemin où passent les ombres, en allant aux champs élysées qui en sont voisins.

Après le village di Fuoro, di Pazzoli, nous avons trouvé une gorge resserrée par où l'on arrive au Lac d'Agnano. Au bord de ce Lac, au pied des collines, est une curiosité appelée la grotte du chien, où la mort paraît avoir fixé sa demeure. La lumière ne peut y rester, elle s'y éteint à l'instant. On a fait devant nous l'expérience d'y mener un chien qui, au bout de quelques minutes, est resté immobile; il y aurait expiré, si on ne l'eût promptement rendu à l'air pur. Nous avons vu ensuite les étuves de St. Janvier. C'est un petit bâtiment carré, voûté et divisé en plusieurs pièces. Une fumée brûlante, une vapeur humide et sulfureuse redonne la santé aux malades.

Du Lac d'Agnano, nous avons passé au travers de montagnes calcinées, création des volcans, dans une vallée resserrée, couverte de fleurs qui naissent sur les cendres. En ces lieux, la nature fait perdre de vue les traces de ses fureurs. Cette vallée nous a menés à la Solfatarà.

Au bas de Pouzzole, nous avons vu le temple de Sérapis, entre la montagne et le port. En sortant de Pouzzole, par la voie Campanienne, nous sommes arrivés à la porte de l'ancienne ville qui n'offre plus que quelques ruines informes. En avançant, nous avons trouvé un chemin bordé de tombeaux. Une petite porte, un petit escalier nous ont introduit dans ces tombeaux. Au port de Pouzzole, j'ai vu les ruines de la maison de Cicéron. Le port de Pouzzole est environné de collines toujours vertes. On croit se promener sur un lac au milieu d'un jardin.

Fatigués, nous sommes rentrés, et l'Abbé m'a occupé le reste du jour, à faire des notes sur ce que j'avais vu. C'est de ces notes que je prends ceci. Je m'amuse à t'écrire en attendant une lettre de toi; j'en aurai une, j'espère, au premier courier. Il me semble, que tu as eu plus que le tems de recevoir ma réponse à ta lettre du 20 Mai. N'est-ce pas aussi de mon côté te rendre service, que de te faire part de mon instruction? Voici ce que je lisais ce matin sur l'origine de Naples.

Les Syrènes désespérées de n'avoir pu charmer Ulysse, se dispersèrent dans les mers

pour y cacher leur honte. Parthénopé, l'une d'elles, échoua sur ce rivage : on lui éleva un tombeau sur lequel fut bâtie la ville de Naples. Si tu n'es pas content de cette origine, cherches-en une autre.

Je vais dîner demain chez la Princesse de Belmonte, à qui l'on m'a présenté il y a quelques jours.

J'aurai le tems de t'écrire encore après-demain, avant l'heure de la poste, ainsi je ne fermerai pas cette lettre ce soir.

Adieu pour aujourd'hui.

Jeudi 13 Juillet.

J'AI été si occupé, qu'il m'a été impossible de reprendre ma lettre plutôt. Il me paraît, que tu as encore plus d'affaires que moi, puisque je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Mais si c'est l'amour qui a fait ce tort à l'amitié, je te le pardonne.

Jeudi dernier j'allai dîner, comme je te l'avais mandé, chez la Princesse de Belmonte. Le fameux Comte Alfieri, le meilleur auteur dramatique d'Italie, y était. L'Abbé ne vint pas ; le Prince Orsinelli s'était

s'était chargé de moi pour toute la journée. La conversation fut fort intéressante pendant le dîner ; on parla de plusieurs personnes célèbres.

On cita la Comtesse d'Albanie, veuve du prétendant, comme une femme charmante par la douceur, le naturel dans l'esprit, l'aimable politesse, la vraie philosophie, le goût des arts convenables aux femmes, et l'instruction. A tous ces éloges, on ajouta qu'elle savait écrire et parler cinq langues, et qu'elle dessinait comme un grand maître. Dans un voyage qu'elle fit en France, elle vivait au milieu de Paris à son gré, et pour elle-même. Elle aimait le spectacle, allait souvent aux *français*, lisait beaucoup, se promenait à pied tous les jours. Elle se levait de bonne heure, et se couchait toujours à 10 heures du soir. Elle recevait deux fois par semaine, un grand nombre de personnes, et de gens marquans, tant de France, que d'Angleterre, d'Allemagne, et d'Italie. Elle avait deux gros chiens superbes, qui couraient devant sa voiture, dix chevaux Anglais charmans ; elle leur rendait visite tous les matins. Elle trouvait du

rems pour tout, mais les heures étaient fixées pour chaque chose. Elle jouissait de cent mille livres de rente ; elle ne faisait pour le public, que ce qui lui convenait, et ne faisait rien que de convenable. Elle avait une maison parfaitement meublée, avec goût et sans luxe. Tout y était abondant, sans prodigalité. Son cabinet de dessin et sa bibliothèque, étaient ses lieux favoris. Quoiqu'elle fut jeune et belle, elle n'employait pas plus d'une heure à sa toilette. On ajouta, qu'il n'existait pas une femme qui sût mieux faire servir à son bonheur les moyens qu'elle tenait d'elle-même et de ce qui l'environnait.

On parla ensuite du carnaval de Naples, des courses, des espèces de carrousels en mascarade, qui ont lieu tous les dimanches pendant le carnaval, et sur-tout les trois derniers jours. Les curieux et les acteurs se réunissent l'après-midi dans la rue de Tolède, l'une de plus belles du monde. Toutes les croisées et les balcons, sont ornés de tapisseries magnifiques. Au milieu de la rue est une foule immense. Sur les côtés sont des rangées de voitures. Les maîtres, les cochers,

et les domestiques, sont masqués, quelquefois d'une manière bizarre et piquante. Ces voitures sont des espèces de calèches découvertes à deux, quatre, ou six chevaux, précédées, ou suivies de chariots remplis de musiciens aussi masqués. On porte des sacs de dragées, grosses comme le pouce, dans lesquelles il entre plus de plâtre que de sucre ; avec ces dragées on attaque les passans qui se défendent avec les mêmes armes. C'est alors une grêle de dragées. Ce sont de véritables combats, dont on sort souvent avec des meurtrissûres graves ; mais pour s'en garantir, chacun porte au bras gauche, un large bouclier, où sont peints des chiffres, ou emblèmes. On a à part une provision de bonnes dragées, dont on fait hommage aux dames qui ornent les balcons. C'est une des occasions, où les seigneurs Napolitains se plaisent à montrer leur galanterie et leur magnificence. Je regrette bien de ne pas voir tout cela ; cependant, je ne désire pas de me trouver ici à cette époque, car elle n'arrive que le 6 Mars ; et mon année d'épreuve, si je sais bien compter, doit finir beaucoup plutôt. J'es-

père que mon père ne souffrira pas que Mr. Duménil manque à sa parole.

Après le dîner, le Prince me mena à l'académie de la noblesse, où il y a concert tous les Mardis, et bal, les Jeudis. J'ai été Mardi y entendre un bon concert. Ce soir j'irai au bal. Cette académie s'entretient par souscription. Elle est dans un palais situé au bord de la mer. Il est composé de vastes galeries, communiquant à des pièces décorées qui règnent tout autour. Là on joue aux cartes, aux dames, aux échecs, on se promène, on se rassemble avec ses connaissances. Il y a aussi une pièce séparée pour le jeu de billard, cabinets de toilettes pour les dames, cafés pour fournir des rafraîchissemens. On y va dans une très-brillante parure.

Hier, j'ai vu en detail Portici, sur Herculanium. C'est le plus beau museum connu. Il est enrichi des plus curieuses collections en tous genres, que possède l'Italie. Aujourd'hui encore, je me suis promené dans les campagnes au-dessus des ruines de Pompeïa.

Adieu. Je vais faire ma toilette pour le bal.

Le 14 Juillet, à 4 heures du matin.

HIER, après avoir dansé pendant quelques heures, je fus joindre le Prince, qui s'était établi au jeu, depuis notre arrivée, dans le palais de l'académie. Je le regardai jouer ; il gagnait ; je le suivis avec attention : il me parut qu'il jouait sagement. Il me proposa d'être dans son jeu. Il me tenta. J'hésitai cependant. L'abbé n'était pas là. Je ne voulais risquer que peu d'argent, et j'étais bien sûr que le Prince ne me laisserait pas faire de sottises : enfin j'ai fait mon coup d'essai, qui a été un coup de maître. J'ai gagné la valeur de cent louis. Je ne me possédais pas de joie ; il me semblait d'un bon augure, de gagner ainsi dès la première fois. J'ai prié le Prince, de ne pas dire à l'abbé que j'avais joué, parceque je ne me souciais pas qu'il eût connaissance de la petite fortune que j'avais faite. Il m'a promis de garder le secret ; et il a paru penser que je me trouvais par là en position de

satisfaire quelques petites dépenses cachées ; du moins je l'ai cru, par l'offre qu'il m'a faite en riant, de me prêter de l'argent, si j'en manquais. Car il faut que tu saches, mon cher Ferdinand, que les belles ici, estiment les soins qu'on leur rend, au poids de l'or, et que les plus grandes dames même, payent, ou reçoivent, sans que cela souffre la moindre difficulté. Je l'ai laissé dans son opinion ; peu m'importe, pourvu qu'il ne dise rien à l'abbé.

Adieu, mon ami. J'ai voulu t'écrire *ce grand événement* avant de me coucher. Je tombe de fatigue et de sommeil.

DU JOURNAL D'ELISE.

.....
 . . . Je n'ai jamais vu un contraste aussi frappant, que lorsque j'ai quitté les gens aimables et bons avec qui j'étais, pour trouver des gens aussi ridicules que ceux avec qui je suis. Ici rien n'est naturel ; on y fait du bruit pour avoir l'air de s'amuser, et

l'on n'y cherche le plaisir que par élégance. La maîtresse du château, a l'air d'avoir 30 ans. Elle a été présentée à la cour l'hiver dernier ; elle a passé quelque tems à Paris, où elle n'a été que pour sa présentation. Elle ne dit pas une phrase sans y placer les noms de Paris et de Versailles, où elle ne retournera peut-être jamais. Elle est parente d'Adèle. Elle a épousé un bon gentil-homme, à qui cependant on disputoit les droits de sa naissance. On dit qu'il n'a fait présenter sa femme, et qu'il n'a paru lui-même à la cour, que pour détruire l'effet des propos tenus dans la province.

Il y a 4 jours que nous sommes ici ; il y en a deux, que Madame a des *vapeurs*. Un dîner qu'elle a été obligée de donner à une famille bourgeoise en a été la cause. “ Ces gens-là, disait-elle, ont une tournure si gauche ! C'est d'une ennui ! en vérité, cela n'est pas tenable.” Cependant il y avait à ce dîner une jolie petite femme que Madame a bien voulu distinguer de la foule, non parce qu'elle avait un bon ton, des grâces, et paroissait avoir de l'esprit ; mais, parcequ'elle avait été élevée à

Paris, que son père y demeure, qu'elle y retourne, et n'est venue en Province, que pour passer l'été avec les parens de son mari. Ils ne sont pas élégans, il est vrai, mais ce sont de bonnes gens, d'une naissance honnête, et plus ancienne que celle de la petite femme, dont le plus grand avantage est l'immense fortune de son père, qui est *né d'hier*, comme le dit Madame. Cependant la jolie fille de cette homme *né d'hier* a refusé le Marquis de Lonel. Le Comte de Lonel voulait, ce mariage, par la seule raison que cette jeune personne sera fort riche ; mais elle a préféré d'épouser son amant, quoiqu'il fut de la famille bourgeoise qui a donné des vapeurs à Madame. Ce jeune époux paraît très aimable, il a une jolie tournure, c'est un couple bien assorti. Ils ont fait l'un et l'autre beaucoup d'amitiés à Adèle. Ils paraissaient en la recherchant vouloir réparer leur tort envers Mr. de Lonel qui, je vous assure, n'avait pas l'air de regretter cette grande fortune. Je crois qu'ils ont tous gagné à cet arrangement.

Ici, Monsieur est aussi ridicule que Ma-

dame : ils sont faits l'un pour l'autre. Au dîner d'avant-hier, Monsieur a fait un grand étalage de ses titres, et de ses armes, qui sont placées dans tous les coins du château, et presque sur tous les meubles. Toute la journée s'est passée à fatiguer de tout cela, l'honnête famille qui, je crois, ne sollicitera pas une seconde invitation.

Monsieur est toujours en admiration devant Madame. Plus elle nous paraît ridicule, plus il semble satisfait d'être le digne époux d'une femme aussi accomplie. On assure que dans son intérieur, il ne la rend pas heureuse ; mais comme la vanité est le sentiment qui les domine tous deux, ils paraissent en public être toujours d'accord. Cependant leur ton et leurs manières, ne présentent que la fausse expression d'un bonheur que personne, je crois, ne leur envie. Madame est très-exigeante ; il faut qu'on lui fasse une cour assidue ; les étrangers n'en sont pas plus dispensés que les parens. La matinée que j'ai passée avec elle vous donnera une idée de ses ridicules. N'ayant pas été prévenue qu'une grande partie de promenade, arrangée pour aujourd'hui, avait été remise à

demain, j'avais fait ma toilette si matin, que je me suis trouvée seule avec Madame, à l'heure où chacun se retire chez soi, pour se parer. Car telle est ici l'étiquette, on y est mis comme à la ville. C'est le ton des campagnes aux environs de Paris ; et Madame n'a pas manqué de regarder cette gêne comme un usage indispensable chez elle. Elle m'a donc proposé d'assister à sa toilette. Elle y a mis les plus grands soins, malgré l'effroyable migraine qu'elle avait annoncée. Ne pensez-vous pas, a-t-elle dit à sa femme de chambre, qu'il faut être aussi belle que Mlle. Duménil, pour supporter ces modes de province ? Apportez-moi les chapeaux arrivés de Paris ; si Mlle. Duménil veut le permettre, je lui en essaierai un. Les chapeaux sont arrivés, et Madame s'est récriée sur tous les charmes que me donnait celui qu'elle avait placé sur ma tête. Après avoir abusé de ma patience, en me faisant essayer ainsi tous ses ajustemens arrivés de Paris, elle a choisi pour sa parure du jour, celle qui m'alloit le mieux, et connaissant trop les loix du bon ton, pour oser offrir à la future, du Comte Alfred, un bonnet

ou un chapeau, elle a fait placer dans mes cheveux de fort belles fleurs qu'elle m'a priée d'accepter. Après m'avoir bien expliqué la différence qu'il y a entre les cadeaux qu'on peut faire, et ceux qu'il n'est pas d'usage d'offrir.

Vous êtes un des plus riches partis de la Province, m'a-t-elle dit. Votre père est-il fort âgé ?—Non, Madame.—Mais s'il se remariait, je pense que cela détruirait vos espérances ; car ce n'est que votre grande fortune qui peut faire désirer au Comte de Boransac cette alliance. Oh ! la sotte, me suis-je dit en moi-même. Craignant de m'avoir offensée, elle m'a parlé de ma beauté, et de tout ce qu'elle avait entendu dire de ma mère. Ensuite elle m'a demandé si ma tante était aussi belle qu'on le disait. Je l'ai assurée que ma tante était charmante.—C'est heureux pour vous ; car si elle n'avait pas des avantages personnels, elle pourrait être jalouse des vôtres. J'ai eu une tante jalouse de moi, et je vous assure que c'est une cruelle chose que d'avoir une tante jalouse. Comment s'appelle la vôtre ?—Pressange.—Oh ! c'est la Comtesse de Pres-

sange ?—Non, Madame, ma tante n'est pas Comtesse.—C'est donc une Marquise ? —Non, Madame.—Comment, pas de titres ? —Non, Madame—Son mari n'était donc pas Gentil-homme ?—Pardonnez-moi, Madame. —Etre Gentil-homme, et n'avoir pas de titre, cela m'étonne. Il est vrai qu'anciennement, souvent la noblesse n'en prenait pas, mais on en a senti l'inconvénient. De nos jours la noblesse prend des titres, pour éviter d'être confondue avec le tiers-état ; et je trouve que c'est très sage. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques parvenus qui font comme nous ; mais le mépris qu'ils inspirent, nous venge de leur impertinence. J'ai rougi d'impatience, et j'ai saisi le premier moment où j'ai pu me retirer.

Le 1 Août, 17....

MA tante me mande que mon père ne compte retourner à Key.... que vers le milieu de Septembre. Adèle est fort contente de cet arrangement, parce qu'elle me gardera plus long-tems auprès d'elle. Elle me mande encore que Mr. de Coulanges est presque

presque toujours chez mon père, qui l'a pris dans un si grande amitié, qu'en parlant de vous, il répète souvent qu'il voudrait que vous ressemblassiez à Mr. de Coulanges. Ce que ma tante me dit à ce sujet, est tout à fait aimable. Elle a fait à mon père, dit-elle, la comparaison de vos qualités, avec celles de Mr. de Coulanges, en l'assurant, qu'à 25 ans, vous auriez autant de mérite, et plus de grâces. Elle ajoute que mon père a souri de la vivacité quelle a mise à faire votre éloge. Ah ! comme j'aime cette bonne tante !

Nous sommes ici chez de bonnes gens, mais si graves, que je m'ennuyerais un peu, si je n'avais la liberté de rester dans ma chambre aussi long-tems que je le veux. Adèle a donné le prétexte de mes études, pour me procurer cette liberté, dont j'abuse un peu. Une éternelle partie de piquet, et une conversation roulant toujours sur les torts du gouvernement et les abus de la cour, commençaient à m'excéder. Ce sont des gens très-âgés qui habitent ce château, que nous quittons heureusement dans trois jours.

Si vous n'étiez pas très-exact dans votre correspondance avec moi, mon cher Alfred, je crois que je vous bouderais un peu de m'avoir écrit des lettres si courtes. Je les lis plusieurs fois, et je vous pardonne en faveur de votre exactitude

LETTRE LIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux le 3 Août, 17...

OCCUPÉ de différentes fêtes dont j'étais l'ordonnateur, je n'ai pu revenir de la campagne qu'hier au soir. J'ai trouvé en arrivant, tes deux lettres du 15 et du 28 Juin. Avant de te remercier de tous les détails que tu me donnes, je te prie de mettre aux pieds de M. l'Abbé l'hommage de mon admiration. L'indécision qui règne dans ta première lettre, prouve toute l'adresse de

sa conduite. Vraiment c'est un homme habile, et qui connaît bien son monde. Tu te présentes d'abord tout disposé à recevoir des conseils *analogues à la vie que tu dois mener* ; mais au bout de cinq jours qu'il emploie à te distraire, tu montres la timidité d'un enfant. Ma sagesse alors ne peut te rassurer, mon exemple ne peut t'entraîner, et mes avis qui te semblaient d'abord présentés, sous une forme séduisante, ne te paraissent ensuite que ceux d'un étourdi. Bravo, M. l'abbé ! vous connaissez parfaitement Alfred, et vous savez le mener à votre guise, sans qu'il s'aperçoive que sa prudence n'est qu'une suite de sa faiblesse. Pauvre Alfred ! avec quel soin tu me recommandes de réfléchir, de bien réfléchir, avant de te guider. Ecoute : voici le fruit de mes réflexions. Je ne connais que deux manières de vivre : celle de résister à ses désirs, ou celle de s'y livrer. Je t'ai donné les moyens de t'y livrer avec prudence ; si tu préfères d'y résister, prends les conseils de l'abbé.

Vraiment si ta querelle avec l'abbé a, comme tu le dis, quelque rapport à ma

plaisanterie d'écho, et de perroquet ; si les remontrances dont tu te plains, ont été une suite de cette querelle, je ne puis blâmer ton mentor. Comment veux-tu que l'on te permette d'avoir une opinion, puisque tu ne sais pas même te déterminer sur le choix des conseils qu'on te donne ? Ce sont les jeunes gens de ton caractère qui ont nui à ceux du mien. On confond ceux qui savent avoir une opinion, avec ceux qui, comme toi, craignent de penser, tremblent d'agir ; et on nous refuse la confiance que la jeunesse timide ne peut inspirer.

Une femme disait l'autre jour, que la méthode d'avoir, pour nous tous, les mêmes principes d'éducation, était un grand tort. Ne serait-il pas prudent, disait-elle, d'étudier son élève avant de l'instruire. En trouvant que chez les uns il ne faut que diriger la nature, tandis que, chez les autres, il faut y suppléer, on éviterait d'exposer l'homme de génie à paraître inférieur à celui qui n'a que de la mémoire. On établirait quelque distinction entre celui qui cite, et celui qui met au jour sa pensée. On laisserait

agir celui qui montre du caractère : on veillerait avec adresse, sur celui qui en manque. Voilà précisément ce que fait l'abbé : et si tu ne montres pas du caractère, tu seras toujours mené comme un enfant. Mon éducation paraît avoir été moins soignée que la tienne ; et cependant, je suis formé comme si j'avais 30 ans. C'est parceque j'ai montré dès ma plus tendre jeunesse, un caractère décidé, que l'on s'est contenté de diriger, sans oser le contraindre.

Quant à toi, il en sera de tes pensées comme de tes actions. Je ne vois partout que de la timidité ; dans tout ce que tu me cites, c'est toujours l'Abbé qui a vu, c'est toujours lui qui a dit, qui t'a fait remarquer &c. Eh quand donc les observations viendront-elles de toi ? Si tu n'y prends garde, l'Abbé te défendra même de penser. Il te laissera, (et tu l'auras bien mérité) dans la classe des jeunes gens à qui on n'accorde, comme aux femmes, que de la mémoire. Ces pauvres femmes, (disait encore celle que je cite) n'ont pas même pour elles l'avantage de l'expérience que donne l'âge.

N'ayant plus alors les charmes de la jeunesse, elles sont traitées sans indulgence. Mais toi, qui n'as pas ce désavantage à craindre, sors, je t'en prie, de cet état d'écolier, prends ton essor, formes-toi une opinion, fais usage de tes moyens, jouis de tes avantages et ne décourage pas mon zèle. Je veux te conduire au bonheur, et ce sont les plaisirs qui y mènent.

A 19 ans, renoncer aux femmes? y renoncer pour la vie? Le beau projet! Ce bonheur d'Elise que tu mets toujours en avant, mon cher, n'est qu'un enfantillage dont tu amuses ton cœur, pour arrêter sa révolte. J'en appelle à une de tes phrases: *la vie que je mène est en vérité trop triste, je redoute les plaisirs sans cesser de les désirer.* Pourquoi les redouter, quand je te donne les moyens de t'y livrer sans danger. Tu les desires, et tu résistes aux conseils qui t'y conduisent. Tu te trompes sur leurs causes, et sur leurs effets. Cette belle Comtesse de Litta dont tu me parles avec tant d'enthousiasme, tu crois qu'elle n'a fait qu'embellir ta journée, tandis qu'elle seule en a fait tout le charme. Ecarte la crainte, et tu

jugeras mieux des impressions que tu reçois.
Ce plaisir pur qui ne laisse aucun remords
 Quel galimathias ! Pauvre Alfred, ce plaisir
 t'eût laissé de même sans remords, en jugeant
 mieux de sa cause. En t'occupant de la belle
 Comtesse de Litta, en cherchant à lui plaire,
 tu aurais trouvé la vie que tu mènes beaucoup
 moins triste. Crois-moi, conserve fidèlement
 à la belle Elise le droit de te faire goûter des
 plaisirs purs, et profite de toutes les occasions
 qui se présentent de goûter les plaisirs vifs
 qui sont ceux de ton âge. Je te le répète,
 choisis entre mes conseils et ceux de l'Abbé.
 Prends-le pour guide, si tu veux trainer tristement
 ton existence ; mais si tu veux jouir
 et être heureux, c'est moi qu'à l'ombre du
 mystère il faut suivre.

Adieu. Quand ton choix sera fait, tu
 voudras bien m'en instruire. Je ne veux
 point lutter contre l'Abbé ; et certes, pour
 suivre ses tristes conseils, tu n'as pas besoin
 de moi.

DU JOURNAL D'ELISE.

.....
..... Je n'ai pas le tems de faire
l'extrait de la lettre que j'ai reçue de Lucile.
Je vous l'envoie. Lisez-la; elle vous re-
placera dans ce tems heureux, où le 15
Août était un si beau jour pour nous.

LETTRE DE LUCILE FILLE DE BLAISE
A ELISE DUMÉNIL.

Key. . . . le 16 Août 17. .

MADemoiselle,

“HIER nous avons fêté *Marie* de la
“manière que je vais vous conter. Il y a 8
“jours que M. Marvel vint nous prévenir,
“que ni M. Duménil, ni notre chère pro-
“tectrice ne seraient ici pour le 15. Cette
“nouvelle répandit une grande tristesse
“parmi toutes les jeunes filles. Le même
“soir, au retour des champs, elles vinrent
“toutes au logis, pour causer avec nous de
“leur chagrin, et pour consulter mon père

“ sur le projet qu’elles avaient formé de
“ rendre hommage à leur bienfaitrice, en
“ fêtant sa patronne à peu près de la même
“ manière, Mademoiselle, que si vous y
“ étiez présente. Elles me choisirent, com-
“ me étant votre sœur de lait, pour tenir
“ votre place toute la journée. Mais ce ne
“ fut point le 15 Août de l’année dernière
“ qu’elles voulurent représenter. Vous étiez
“ triste alors, elles aussi. Ce jour-là il y man-
“ quait *quelqu’un*. Ce fut donc le 15 Août
“ des autres années que nous représentâmes.
“ Quand je fus nommée, pour remplir votre
“ place, il fallut nommer quelqu’un, pour
“ remplir celle de M. Alfred. Il fut décidé
“ que ce serait Edmond, le second fils de
“ votre fermier. Vous l’avez vu quelques
“ fois chez nous, lorsque vous veniez don-
“ ner à mon père ce qu’il appelait l’heu-
“ reuse soirée. Edmond est le plus joli
“ garçon du village, il est de l’âge de M.
“ Alfred, et mon père l’aime, parce qu’il a
“ un bon cœur, qu’il craint Dieu, et qu’il
“ aime son père. Je l’aime aussi, après en
“ avoir demandé la permission à mon père,
“ qui m’a dit, qu’il n’y avait pas de mal à

“ cela, puisque vous vouliez me marier ; et
 “ quand il y aurait eu du mal, je l’aurais
 “ aimé tout de même, parce que je ne puis
 “ m’en empêcher. Mais alors j’aurais tant
 “ prié Dieu de me donner la force de ca-
 “ cher mon amitié, qu’Edmond ne l’aurait
 “ pas vu, et que mon père ne l’aurait pas
 “ su, pour ne pas l’affliger. Mais cela a
 “ tourné bien heureusement pour moi, puis-
 “ que mon père l’aime comme son fils, et
 “ que cela fait toute sa joie de voir que je
 “ l’aime aussi. Comme vous êtes si bonne,
 “ j’espère que vous m’accorderez la per-
 “ mission, que ce soit Edmond que mon
 “ père choisisse pour moi, à la fête du mois
 “ d’Octobre. Je vous bénirai doublement,
 “ Mademoiselle, puisque vous ferez le bon-
 “ heur d’Edmond et le mien. Je vous dois
 “ déjà tant ! Vous m’avez fait élever dans
 “ ce couvent où je me plaisais, parce que
 “ je ne connaissais pas Edmond ; où j’aurais
 “ prononcé mes vœux, si vous ne m’en
 “ aviez fait sortir, pour consoler mon père.
 “ Ainsi de toute manière, je devais tenir de
 “ vous mon bonheur, puisque l’éducation
 “ que vous m’avez fait donner est une des

“ raisons qui ont fait accepter au père
 “ d’Edmond la demande du mien. C’est à
 “ vous que je dois de savoir écrire, de
 “ façon que je puis prendre la liberté de
 “ vous dire tout cela.

“ Quand Edmond fut choisi, son père lui
 “ fit faire un bel habit tout neuf; moi je fus
 “ au Château consulter pour ma parure
 “ Mlle. Lériss qui s’ennuie tant à la ville,
 “ qu’elle est revenue à Key. . pour vous y
 “ attendre. Elle me promit de me donner
 “ un voile, comme celui que vous portez,
 “ quand vous allez à l’Eglise avec les jeunes
 “ filles, et elle me dit, que je n’avais qu’à
 “ me rendre au Château de bon matin,
 “ qu’elle m’arrangerait elle-même. J’y suis
 “ donc allé hier matin, avec mon père,
 “ qui était brave comme le jour de ses
 “ noces. A 8 heures, les jeunes filles sont
 “ venues avec des corbeilles de fleurs, pour
 “ que tout se passât comme dans les heu-
 “ reuses années. Edmond s’y était rendu
 “ avant nous, pour se préparer à repré-
 “ senter Mr. Alfred. Il était si beau, que
 “ je n’osais le regarder, et cependant je ne
 “ pouvais m’en empêcher, en pensant à

“ vous, et à Mr. Alfred. Mlle. Lérís nous
 “ fit entrer dans le grand salon, où les
 “ jeunes filles prirent des fleurs de leurs cor-
 “ beilles, pour former un bouquet qu’elles
 “ donnèrent à Edmond. Alors il se mit à
 “ genoux, comme faisait M. Alfred, et il
 “ me présenta le bouquet, en m’appelant
 “ belle Marie; puis il regarda mon père
 “ qui lui permit de m’embrasser, et moi je
 “ devins toute rouge.

“ Pendant ce tems, les garçons arrivèrent
 “ avec la musique, les tambours, les fifres.
 “ Ils firent bien du bruit, et crièrent tous :
 “ vive Marie, vive notre bienfaitrice, vive
 “ M. Alfred. Nous fûmes à l’Eglise, com-
 “ me vous par la route du parc. Je con-
 “ duisais les filles, Edmond les garçons.
 “ Nous eûmes tous deux les premières
 “ places, après les vôtres qui restèrent vides
 “ par respect. Nous priâmes Dieu bien
 “ dévotement, et encore plus fort, quand
 “ M. le Curé, après le sermon, nous dit de
 “ prier pour vous. Nous retournâmes ensuite
 “ au Château. Il faisait bien beau, les tables
 “ furent dressées dans la prairie, et M.
 Marvel

“ Marvel veilla à ce que tout se passât,
 “ comme si vous étiez là.

“Après dîner, nous dansâmes, lorsqu'on
 “ eut distribué les prix de la course, et de
 “ tous les jeux d'adresse qui furent exécutés
 “ avec le même ordre, que les autres années.
 “ Ce fut Edmond et moi qui distribuâmes
 “ les prix, et à chaque fois, les cris de vive
 “ Marie, et le bruit de la musique recom-
 “ mencèrent.

“A la nuit tombante, nous crûmes qu'il
 “ fallait nous retirer. Mais M. Marvel
 “ nous donna le feu d'artifice, afin que
 “ rien ne manquât à la fête. Il y eut,
 “ comme les autres fois écrit, “vive M.
 “ Duménil, vive Marie notre bienfaitrice.”
 “ C'était écrit tout brillant au milieu du
 “ feu. Tout le monde fut bien content, et
 “ nous attendons Dimanche, pour aller re-
 “ mercier M. Marvel, et Mlle. Lérís qui
 “ ont été si attentifs, que rien n'eût man-
 “ qué, si le cœur eût été satisfait; mais
 “ l'absence de nos maîtres a bien nui à nos
 “ plaisirs.

“J'ai cru, Mademoiselle, devoir vous
 “ rendre compte de cette journée. Nous
II Vol.

“ avons bien souvent parlé hier de l'année
“ prochaine, et nous avons bien prié Dieu,
“ pour qu'il n'y manquât personne. Je vous
“ prie de m'excuser, si je vous ai parlé
“ d'Edmond, mais il faut bien, comme à
“ mon père, que je vous dise tout. Et puis-
“ que mon père dit, qu'il n'y a pas de mal,
“ j'espère bien, que je ne vous ai pas
“ offensée.

“ J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle,
“ avec le plus profond respect, et avec bien
“ de la reconnaissance de vos bontés pour
“ moi.

“ Mademoiselle,

“ Votre très-humble et très-obéissante
“ servante

“ LUCILE, votre sœur de lait.

“ Mon père m'a ordonné de vous assurer
“ de son respect.

LETTRE LIV.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux le 18 Août 17..

Tu as donc pris ton parti : le voilà donc arrivé *ce grand événement* ? Tu as joué, et tu n'as rien dit à l'abbé. Allons, je suis content de toi, tu as quitté les li-sières, te voilà un homme, tu deviendras mon digne camarade. J'espère que tu ne rentreras plus en tutelle. Je te déclare que je n'aime pas les enfans. J'ai été cent fois au moment de t'abandonner. Vraiment oui, j'en ai été tenté ; et si mon amitié pour toi n'eût pas été extrême, elle n'eût pu resister à l'ennui que tu me causais. Que veux-tu, ce n'est pas ma faute ; j'ai de l'antipathie pour les froids raisonnemens ; tous ces longs préceptes qui contrarient la nature, me donnent des crispations. Autant j'ai d'estime pour celui qui sait allier les convenances aux plaisirs, autant j'ai de mépris

pour ces beaux parleurs qui font des phrases à perte de vue, pour établir des sophismes qui révoltent le sens commun.

Ta lettre, commencée le 3 Juillet, et finie le 14, m'a intéressé. Je suis presque amoureux de la Comtesse d'Albanie. Voilà une femme qui a du caractère. J'espère que tu feras comme elle, que tu sauras faire servir à ton bonheur tous les moyens que tu tiens de la nature, et que tu sauras tirer parti de ceux qui t'environnent.

Ton père ne souffrira pas que Mr. Duménil manque à sa parole. Je te promets de veiller à ce qu'il ne le souffre pas. J'aurai soin que la mi-Octobre te ramène près d'Elise. Mais il faut que nous nous conduisions avec adresse, pour que le sévère Duménil ne recule pas. Je pense que l'abbé lui aura écrit que tu étais *bien sage* ; car il y a deux jours que ton père m'a dit, qu'il était content des bonnes dispositions, dans lesquelles il l'a trouvé. Continue à cacher avec soin à l'abbé, tous les plaisirs que tu goûteras ; parais lui ce qu'il veut que tu sois ; et toutes les fois que tu seras embarrassé pour ta conduite, écris-moi, je te guiderai.

Voici, en attendant, un précepte, dont il faut que tu te souviennes, et dont tu pourras souvent faire usage : *faire ce que l'on veut, et avoir l'air de ne suivre que la volonté des autres.*

Il me paraît que le Prince aime le plaisir ; malgré la bonne volonté qu'il te montre, ne te livre pas sans réserve. Sois prudent ; ne suis ses traces que de loin, pour pouvoir t'en séparer, s'il va trop vite. Tu sais que, la vraie sagesse ne veut qu'un peu de tout. Sois galant, jamais libertin ; ce défaut dégrade l'homme. Il ne faut, ni exciter ses désirs par trop de privations, ni les détruire par trop de jouissances. Ne joue que pour ton amusement ; mais ne fais jamais du jeu ta principale affaire. Ne te fais jamais un scrupule d'une infidélité ; mais ne les multiplie pas au point de nuire au sentiment. Conserve ton cœur à Elise ; elle le mérite. Je te mépriserais si elle cessait de t'être chère. Crois-moi, les distractions ne conduisent à l'inconstance, que lorsqu'on en abuse. Prends toutes celles qui se présenteront, mais ne les recherche pas. Qu'elles ne soient pour toi que de l'a-

musément, sans te donner jamais un instant de préoccupation.

Malgré le caractère aimable de Mme. de Pressange, je vais rarement chez M. Duménil, depuis que ma sœur nous a enlevé la belle Elise. On y voit d'ailleurs un Mr. de Coulanges qui me déplaît. C'est un patelin, un homme qui ne dit jamais un mot de plus qu'il ne faut. Il parle si correctement, qu'il a l'air d'avoir étudié toutes ses phrases. Il raisonne de tout, avec un sang-froid qui me glace. Il fait sa cour à Mr. Duménil avec tant de soin, que j'ai pensé qu'il avait quelque motif secret ; et je ne crois pas me tromper, en le supposant amoureux de la belle Pressange. Quoiqu'elle ait quelques années de plus que lui, et qu'il soit assez joli cavalier, il pourrait cependant plus mal choisir. Elle est jeune encore, belle et sage ; elle est aimée d'un frère assez riche pour donner une dot. Cela mérite bien quelques réflexions. Il a de l'esprit ; il a deviné le faible de Mr. Duménil, il a pris la tournure qu'il fallait prendre ; il montre la raison d'un homme de 40 ans. Il paraît avoir de la mémoire, et il peut facilement se

donner le mérite d'un homme studieux. Il est peu riche, et en se privant par nécessité, il montre un vernis de sagesse qui en impose. Mr. Duménil le cite à chaque instant. Mr. de Coulanges a déjà une habitude des affaires qui lui en a donné l'esprit. Il s'occupe du procès de Mme. de Pressange, comme s'il devait y trouver un intérêt personnel. Cette conduite ravit Mr. Duménil, qui ne peut plus se passer de son cher Coulanges. Si cette année, comme je l'espère, tu épouses la belle Elise, et que Mr. de Coulanges ne soit pas ton oncle, je t'en prie, débarrasse-nous de ce raisonnable personnage, qui réunit à lui seul, tout ce qu'il faut pour faire périr d'ennui dans la société même la plus aimable.

Adieu, mon cher ami. Ce matin, la plus charmante femme, après Elise Duménil, la jolie présidente, m'a demandé de tes nouvelles. J'avais reçu ta dernière lettre ; je lui ai dit que tu commençais à te former, et que nous ferions quelque chose de toi. Tu vois que je ne perds pas une occasion de te louer. Je te remercie de me l'avoir donnée. A toi, pour la vie

FERDINAND.

LETTRE LV.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Néraque, le 29 Août 17..

JE vous salue, cher Alfred. C'est aujourd'hui que vous avez 19 ans. L'année dernière, un événement sinistre marqua cette journée. Quand viendra le moment où nous célébrerons ensemble le jour de votre naissance ! où nous reverrons ce grand arbre, témoin de nos plaisirs et de mes larmes ; ce pavillon, ouvrage de mes soins ; ce lieu, que notre présence doit purifier du crime, dont il fut souillé

Un an et plus de deux mois de séparation ! . . . quelle longue souffrance ! J'espérais que cette année le 29 Août vain espoir, sans cesse déçu. Il y a des moments, où je crois ne plus pouvoir supporter votre absence ; où toute ma raison semble m'abandonner, et me laisser livrée toute entière à la douleur d'être séparée de vous. Comment alors arrêter le murmure ! Par-

don, mon père. Mais Alfred ! Ah, quand reverrai-je Alfred !

Le 12 Septembre.

J'ÉTAIS si triste depuis quelques jours, que la chère Adèle avait bien de la peine à me distraire. Une lettre que j'ai reçue de ma tante, a eu plus de pouvoir que tous les soins de mon amie. Cette chère tante me mande, que dans une longue conversation avec mon père, elle a sollicité votre retour. Elle me donne quelques espérances pour cette année ; mais elle me dit, de ne pas penser à vous revoir avant l'hiver ; que cependant elle fera tout ce qui dépendra d'elle, pour que la permission de revenir, vous soit envoyée le mois prochain ; mais qu'il ne faut pas fatiguer mon père, qui n'aime pas à être pressé trop vivement. O la charmante femme ! Que pourrons-nous faire, mon Alfred, pour lui prouver notre reconnaissance ? Je ne sais comment lui exprimer ma tendresse. Ah ! comme je l'aime ! Si je pouvais rester un instant, sans penser à Alfred, il y a des momens où

je croirais que ma tante est ce que j'aime le plus.

Le 20 Septembre.

JE viens de recevoir une lettre de mon mon père, elle est remplie de témoignages de tendresse et de bonté pour moi. Il se fait un bonheur de me revoir, me dit-il. Nous devons nous réunir au château de Lonel, le 26 de ce mois, le même jour où l'année dernière mon père m'y sauva la vie. C'est Adèle qui a fait cet arrangement ; je reconnais là sa délicatesse. Mon père me parle beaucoup de Mr. de Coulanges : il se trouvera à Key... dans le mois prochain. Il paraît que mon père l'aime beaucoup. Il me dit aussi, qu'il a reçu une lettre de vous. Il paraît satisfait de vos progrès, et de votre conduite. Oh ! combien je vous remercie, mon cher Alfred ! mon père est content !

Nous allons bientôt quitter les vieilles demoiselles. Que je les plains d'avoir eu un père aussi coupable envers elles ! Il n'a jamais voulu les marier, dans la crainte de diminuer sa fortune, et en mourant, il ne leur a laissé que des dettes. C'est après avoir renoncé à la succession de leur père,

qu'elles ont enfin pu ravoïr cette terre, où elles vivent médiocrement, avec une nièce orpheline, dont elles ont soin. Quelle différence de ce père-là au mien ! Qu'un tel exemple doit augmenter ma tendresse pour celui qui m'a donné le jour, qui m'a sauvé la vie, et qui ne travaille à augmenter sa fortune que pour m'en faire jouir.

J'ai reçu toutes vos lettres, mon cher Alfred, je vous remercie de votre exactitude. Ah ! si vous éprouvez ce que j'éprouve ; si, comme vous me l'assurez, vous souffrez autant que moi d'une séparation qui commence, (comme vous le dites) à devenir insupportable, veillez sans cesse à mériter votre rappel ; et qu'en attendant le plus beau de nos jours, nos lettres au moins continuent à adoucir notre souffrance. Nous nous verrons cet hiver ; ma tante me le promet ; mon père est content de vous ; je suis moins triste. J'espère ; oui, je dois commencer à espérer.

Adieu, mon Alfred ; adieu.

LETTRE LVI.**ELISE A ALFRED.***A Key. . . le 18 Octobre 17.*

J'AI reçu hier, cher Alfred, la lettre où vous m'annoncez le beau présent que vous faites à Edmond. Je dote ma sœur de lait, et pour suivre mon exemple, vous dotez son mari. C'est sur vos épargnes que vous trouvez cette somme. Mon père a paru si content de tout ce que vous dites à ce sujet, que j'ose espérer qu'il se laissera attendrir. Si vous aviez entendu tout ce que ma tante a dit de vous ce matin, comme elle a saisi l'occasion de vous louer ! J'ai vu le moment où elle obtenait de mon père la lettre de rappel, et si nous n'avions pas été interrompus dans notre intéressante conversation, je crois que vous auriez reçu par ce même courrier cette lettre tant sollicitée. Mais notre bonne tante m'a promis de ne pas perdre de vue l'objet

l'objet de nos désirs. Votre père qui est ici, est d'accord avec elle pour saisir l'occasion de nous servir. Nous allons être heureux; oh oui, mon Alfred, oui, nos maux vont finir.

Nous avons quitté avant-hier le château de Lonel, où nous avons été rejoindre mon père. Le plaisir que nous eûmes à nous revoir ne peut s'exprimer. Ma tante et lui ne pouvaient se lasser de me regarder. Il semblait à nous voir, et à nous entendre, que nous eussions couru les risques de ne plus nous revoir. C'est ainsi que nous serons à votre retour, mon cher Alfred. Chaque heure que nous passerons près l'un de l'autre, me semblera un bienfait du ciel, dont tant d'événemens pouvaient me priver.

Pendant notre voyage, Adèle avait confié aux soins de sa belle-mère le monument qu'elle faisait élever en l'honneur du jour mémorable où mon père me sauva la vie. Le 26 à notre arrivée, Adèle nous donna une fête charmante dans ce lieu consacré à l'amour paternel et à la reconnaissance filiale. Malgré l'affluence de monde que cette nouveauté avait attirée, nous trouvâmes souvent

L'occasion Adèle et moi, d'être seules pour parler d'Alfred. Le désir qu'elle avait de nous garder quelque tems chez elle, l'avait engagée à inviter les personnes qui doivent se trouver à Key...au mois d'Octobre. Mr. et Mlle. de Belval, Mr. de Coulanges et votre père ont resté constamment avec nous. Quant à Ferdinand, il a mieux aimé faire plusieurs voyages, que de rester si long-tems loin de la ville. Le motif de votre père pour rester avec nous est bien touchant ; il a promis à ma tante qu'il ne quitterait mon père qu'après avoir obtenu votre retour.

Ferdinand est venu hier au soir pour passer ici le reste du mois ; sa mère qui doit rester avec nous tout ce tems-là, paraît reconnaissante de cette longue visite comme d'une faveur rarement accordée. Qu'elle est faible pour son fils ! Quand il est près d'elle, la chère Adèle joue un rôle bien secondaire. Mais elle est habituée depuis l'enfance à une préférence qui la choque si peu, qu'elle est la première à faire valoir son frère chaque fois que l'occasion s'en présente. De son côté Ferdinand est rempli d'attentions pour sa sœur ; les soins qu'il lui donne ravissent

la chère Adèle ; elle aime beaucoup son frère, et le regarde comme l'homme le plus aimable qu'elle connaisse. Mlle. de Belval partage ses attentions entre Mr. de Coulanges et Ferdinand. Mr. de Coulanges les reçoit avec respect, Ferdinand avec légèreté. L'un l'ennuie souvent, l'autre l'impatiente toujours. C'est ce qu'elle vient de me dire, ainsi je n'ai pas le mérite d'un observateur.

Il y a ici beaucoup de monde. La comtesse de Lonel est venue avec son beau-fils et Adèle. La marquise d'Arsilly, Mr. et Mlle. de Belval, Mr. de Coulanges, le président de Pirmont, Ferdinand et votre père resteront ici tout le mois. Jusqu'à ce jour je n'ai pu avoir une seule matinée de libre ; il faut se promener le matin, faire de la musique le soir, s'occuper de tout le monde. Ma tante, Adèle et moi, nous nous échappons quelquefois, et c'est toujours pour parler de vous. Votre père est venu nous surprendre ce matin dans une de nos promenades secrettes, et il n'a pas nui, je vous assure, au plaisir que je trouvais à causer avec mes deux amies. Comme il vous aime, votre père ! Quel dommage qu'il ait un caractère

aussi léger ! Cependant je dois lui rendre la justice de dire que dans cette occasion, il se conduit avec beaucoup de prudence, et qu'il met beaucoup de suite dans les soins qu'il prend pour accélérer le moment heureux.

Oui, mon cher Alfred, je dois espérer. Ma tante et Adèle me répètent sans cesse que bientôt je vous reverrai. Je ne puis cependant me défendre d'une espèce de crainte. Mais ne m'accusez pas de faiblesse ; songez que déjà mon espoir a été trompé, que notre séparation a déjà tant duré, qu'il est bien naturel qu'elle me soit devenue insupportable.

Adieu, mon cher Alfred, adieu.

LETTRE LVII.

FERDINAND A ALFRED.

Key....le 23 Octobre 17.

J'ADMIRE mon élève, et j'applaudis à mon ouvrage. Ta conduite est si parfaite, que bientôt il faudra que je te prenne pour

modèle. La lettre que tu as écrite à Elise est un chef-d'œuvre. C'est un coup de partie que ce don fait au jeune Edmond, que cette dot prise sur tes *épargnes*. Le sévère Duménil n'a pu se dispenser de donner des signes d'approbation, en écoutant ta lettre, dont la bonne de Pressange a fait une lecture publique, en s'arrêtant à chaque phrase marquante, pour répéter : *eh bien ! mon frère, avoir autant d'esprit et de délicatesse ! Etre assez économe, pour pouvoir être si noblement généreux ! Ah faites-le revenir. Quel beau jour pour nous que celui qui fera le bonheur de ces chers enfans !* Pendant cet enthousiasme sentimental de Mde. de Pressange, Mr. Duménil souriait, en regardant tendrement sa fille, qui, les yeux baissés, semblait retenir sa respiration, de crainte d'interrompre les éloges donnés à son cher Alfred. J'étais arrivé ici la veille du jour où cette scène s'est passée. J'avais ta dernière lettre dans ma poche. Une crainte subite me saisit, en songeant que si je la perdais, on y verrait que c'était ton gain au jeu, qui te rendait si *noblement généreux* ; et que ta bonne action éprouverait

alors l'injustice que souvent éprouvent des gens honnêtes, que l'on dédaigne à cause de leur origine. Je sortis donc pour brûler ta lettre.

En rentrant dans le salon, je trouvai Mde de Pressange sollicitant ton retour. Elle était seule avec Elise, et Mr. Duménil. Tu penses bien que je n'eus pas la maladresse de rester. Mais je ne tardai pas à voir Mde. de Pressange, qui me dit que Mr. de Coulanges était entré au moment où le sentiment allait triompher. Quand je te dis que je le hais, ce Mr. de Coulanges, n'ai-je pas raison ? Avec son air raisonnable, il est toujours là, comme un inconvénient. Qu'il épouse la tante ; à la bonne heure ; mais du moins qu'il nous laisse tranquillement nous occuper des intérêts de la nièce. Pendant trois jours, ton père et Mde. de Pressange n'ont pu retrouver le moment de replacer Mr. Duménil à ce degré de sensibilité où il était à ton égard. Cependant hier matin, ton père, dans une promenade qu'il a faite avec Mr. Duménil, a été très-content des dispositions dans lesquelles il l'a trouvé. Mr. Duménil a été le premier à faire ton éloge ;

il a cité plusieurs phrases de ta lettre à Elise; il a parlé de la noblesse, de la sensibilité de ton cœur, de l'ordre que tu dois mettre dans tes affaires pour te trouver en état de disposer d'une pareille somme. Il a ajouté que les dernières lettres de l'abbé étaient remplies de ton éloge. Tu vois, mon cher, que le premier mérite sur la terre est d'être mystérieux; que la première vertu est de savoir se montrer tel qu'on nous désire. En paraissant studieux et économe, tu fais l'admiration de l'abbé, tu adoucis le sévère Duménil, tu ravis ton père qui te voit réunir les qualités solides à toutes les qualités aimables; et cependant conduit par la prudence, tu satisfais tous tes desirs. Tu me charmes, mon ami, tu doubles mon attachement et mon zèle. Continue à te dégager ainsi de sots préjugés, en paraissant toujours t'y soumettre.

Mde. de Pressange nous a dit aujourd'hui que Mr. Duménil ne l'avait point refusée, quand elle avait demandé la lettre de rappel, pour récompense de ta bonne conduite. Il n'a pas dit oui, a-t-elle ajouté, mais il n'a pas dit non; et pour lui, c'est beaucoup.

Causons à présent sur la lettre que tu m'as

écrite. On n'est pas heureux au point où tu l'es. Ta fortune me fait peur. En quatre séances tu as gagné de quoi faire le sort de deux familles. Tu es sage d'avoir proportionné le cadeau d'Edmond aux économies que tu pouvais faire. J'aurais été près de toi, que je n'eusse pas mieux conduit tout cela. Les calculs de l'abbé, quand tu lui as fait la confidence de ta bonne œuvre, te prouvent combien ta précaution était nécessaire. J'ai ri de sa tendre inquiétude sur le peu d'argent qui te restait, sur tout ce dont tu avais dû te priver, pour amasser une pareille somme. Je jouis en songeant à tout ce qu'il aura écrit à Mr. Duménil. Bravo, cher Alfred, te voila dans la bonne route. Que dis-tu d'un plaisir caché ? Le secret n'en double-t-il pas le prix ?

Le Prince Orsinelli a pour toi une amitié bien vive ; il doit revenir en France ; il doit passer l'hiver à Paris, avec une femme qu'il aime, et il la laisse partir seule. Il aime mieux, me dis-tu, attendre qu'en te rappelle, pour faire la route avec toi. Il t'a dit tout cela d'un air qui t'a touché ; ton père aussi est glorieux d'une préférence aussi

marquée. Eh bien! moi, je n'approuve rien de tout cela. J'eusse cent fois mieux aimé que tu revinsses seul avec l'abbé, par le plus court chemin, courant jour et nuit, et épousant au débotté. Je crains l'amitié du prince, je crains ta faiblesse pour lui; il ne m'inspire point de confiance, il s'abandonne trop au plaisir, et je ne partage pas ton opinion sur sa prudence. Je te l'ai déjà dit, ne te livre pas sans retenue. Pourquoi aller à Paris? Quelle nécessité de faire ce long détour? je ne conçois pas que l'abbé ait pu permettre un pareil arrangement. Au moins ne fais pas un long séjour à Paris; la vie que l'on y mène est attrayante; en sage mentor, je te défends de t'y arrêter. Tu n'as pas mon égide pour te préserver, et mes sages avis seraient oubliés, ou se trouveraient insuffisans contre les ruses des *Calypsos* ou les charmes décevants des *Eucharis*. Reviens donc, hâte-toi; viens recevoir des mains de ta belle Antiope le prix de ta constance. Ne perds pas un instant; que ton heureux hymen, cher Alfred, nous ôte toute crainte, en te délivrant des droits que s'est arrogés le trop sévère Duménil.

Adieu, mon ami. Je vais porter moi-même ma lettre à la poste. Tu vois que la prudence ne m'abandonne jamais.

Tout à toi pour la vie.

FERDINAND.

LETTRE LVIII.

ELISE A ALFRED.

A Key... le 30 Octobre 17.

LE 22 de ce mois, mon cher Alfred, nous avons rendu trois couples heureux. Les trois mariages promis pour chaque année ont été célébrés à midi. Il y a eu après grand repas, et danse villageoise, mais rien qui pût me faire manquer au serment que j'ai fait de ne permettre de fête à Key...qu'à votre retour. Des trois jeunes filles choisies, Lucile était celle qui m'intéressait le plus. Lucile est du même âge que moi, son Edmond du même âge que vous; ah, comme j'ai joui de leur bonheur! Ils s'aiment tendrement, ils sont unis pour la vie! J'ai été les voir dans leur ménage. Le cher Blaise

mon père nourricier est rajeuni de dix ans depuis le bonheur de sa fille. Il n'a cessé de vous bénir. Le désir qu'Edmond a témoigné de voir son protecteur aussi heureux que lui, m'a vivement émue ; je ne pouvais les quitter. L'expression de leur reconnaissance, ce lien formé par nos bienfaits, le sentiment de leur bonheur, tout cela formait un tableau qui semblait nous rapprocher. De touchantes comparaisons adoucissaient l'amertume que me faisait ressentir la différence de notre situation, avec celle dont ils jouissent. Quelquefois je sentais mes larmes prêtes à couler, je voulais m'éloigner, mais un attrait plus puissant me retenait, je ne pouvais quitter ce tableau du vrai bonheur, je me plaisais à remarquer toutes ses nuances. Je soupirais, et il me semblait que je me trouvais à la fois, heureuse et malheureuse.

J'ai renouvelé ces visites dont le charme m'attire. Mes promenades se dirigent toujours vers la maison de Blaise ; j'aime à y aller seule. Quand j'y vais, ou quand j'en reviens, mes rêveries m'occupent d'une manière si douce, que l'amitié même par ses

attentions, pourrait nuire au plaisir que j'éprouve. Mes souvenirs, mon espérance, mes projets pour l'avenir, voilà mes seules pensées. Je rêve au milieu d'une assemblée tumultueuse ; seule, je ne puis avoir d'autre occupation.

J'ai été interrompue par la chère Adèle, qui vient de m'apprendre que je vais être séparée d'elle. Elle part pour Paris dans huit jours. Voilà une bien grande privation pour moi. Que je suis affligée qu'elle ne soit pas ici quand vous arriverez, elle aurait été si heureuse de vous voir ! Sa mère qui devait la suivre, veut rester pour Ferdinand qui ne peut quitter Mde. de Granval. C'est la première fois qu'elle est sensible à cette préférence toujours accordée à son frère. Le Marquis de Lonel va mener Adèle chez ses parens, il veut profiter de cette circonstance pour la présenter à la cour. Adèle paraît avoir du chagrin de nous quitter tous, mais son mari lui a promis de la ramener au printemps.

On m'interrompt encore. Mon père m'envoie chercher...je suis toute tremblante...que veut-il donc me dire ?

Quelle

Quelle différence entre les deux impressions que je reçois, presque au même instant. Je tremble, je ne puis tenir la plume, je ne sais par où commencer. . . . La joie est-elle donc plus difficile à exprimer que la douleur ! O mon Alfred, cher Alfred, vous êtes rappelé. . . . Respirons un moment. Le cœur me bat si fort. . . . Je vais vous revoir ! Revoir Alfred ! Ne plus m'en séparer ! C'est-il possible ! Vous serez là, près de moi, tout le jour. Chaque heure, chaque instant du jour, nous pourrons nous communiquer toutes nos pensées ! Ah, mon Alfred, quel bonheur ! Si je pouvais me calmer, je vous manderais comment la chose s'est passée. Mais je suis si troublée. Je me souviens à peine.

Je viens de sortir un moment, j'étais trop agitée pour écrire ; je l'étais trop aussi pour me promener. Je suis bien vite revenue, j'avais peur de rencontrer quelqu'un. Je vais vous dire, mon cher Alfred, tout ce qui revient à mon souvenir, de ce qui s'est passé dans le plus beau moment de ma vie.

Mon père m'a embrassée, dès que je suis

entrée chez lui. Son air riant m'a d'abord rassurée. Je pense, m'a-t-il dit, que tu écris à Alfred, par la poste de demain ; tiens, mon Elise, voilà une lettre pour l'Abbé, je te prie de la mettre dans la tienne. Mais comme il n'est pas prudent de se charger d'une commission, sans la connaître, je te donne ma lettre ouverte, tu peux la lire. Je lis et je vois le rappel d'Alfred, une phrase, une seule phrase, mais qui renfermait l'assurance de mon bonheur. Troublée par la joie, je me jette aux pieds de mon père, j'embrasse ses genoux, je baise sa lettre, je presse de mes lèvres ce mot, ce seul mot qui me rend le bonheur ; et toute honteuse d'un transport que je n'ai pas été la maîtresse d'arrêter, je me lève toute tremblante, craignant de lui avoir déplu. Au même instant ma tante arrive. Laissez-moi, dit-elle en entrant, laissez-moi, mon frère, jouir du bonheur de ma chère Elise. Dès que j'entends la voix de ma tante, je cours cacher ma rougeur dans son sein. Mon père me prend dans ses bras, et me serrant contre son cœur, sois heureuse, mon Elise, me dit-il, que le Ciel, en exauçant le plus ardent

de mes vœux, m'évite la douleur de me reprocher de m'être trop pressé. Je vous réponds d'Alfred, dit ma tante, il la rendra heureuse. Oh oui, dis-je en serrant la main de mon père, qui trop ému sans doute, se leva, et marcha dans la chambre. Au bout de quelques instans il me renvoya, pour vous écrire. En sortant de chez lui, je rencontrai Adèle; je me jetai dans ses bras. Il revient. Voilà la lettre. Je le savais, me répondit-elle. J'attendais là, pour vous féliciter la première. Chère Elise, votre bonheur embellira ma vie. Nous nous embrassâmes, je la quittai, et lorsque je me suis trouvée seule, j'étais si agitée, que je ne pouvais plus écrire.

Combien de jours encore vont s'écouler, avant que vous receviez cette lettre! Combien de jours, après que vous l'aurez reçue, se passeront encore avant celui qui doit nous réunir!

Il faut que je vous quitte, on m'attend. Je ne ferme pas ma lettre dans l'espoir où je suis de pouvoir m'échapper un instant, pour causer avec vous.

A minuit.

DE toute la journée je n'ai pu quitter le salon. J'y ai eu bien du plaisir, et un peu de chagrin. Tout le monde a parlé de votre retour, la joie brillait dans les yeux de tous mes amis; mais je n'ai pu partager la satisfaction de votre père, sur l'amitié si vive que le Prince Orsinelli a prise pour vous, puisque cette amitié entraîne des égards, et une complaisance qui vous fait aller à Paris. Voilà donc notre bonheur retardé, et votre père si empressé de vous revoir, ne trouve dans ce retard, qu'une obligation dont le motif flatte son orgueil. Je pense bien différemment. Qnoi, parce que le Prince veut aller à Paris, il faut que vous le suiviez? Est-ce là ce qu'il appelle vous ramener lui-même dans le sein de la famille? Mais s'il veut séjourner à Paris, j'espère du moins que vous le quitterez. Je m'en repose sur l'amitié de l'Abbé, je la crois plus sûre pour vous. Il sentira que le vrai plaisir, le vrai bonheur qu'il doit vous procurer, est de hâter le moment où votre père doit vous

revoir. Je suis moins gaie que ce matin. Ce voyage de Paris. quelle funeste idée ! Cependant je suis raisonnable, je ne dois pas m'affliger. Vous êtes rappelé, je vais penser sans cesse à ce bonheur. Une fois réunis, nous ne nous quitterons plus, oh ! non, jamais, je l'espère. Adèle vous verra avant moi. Elle n'aura pas besoin, je pense, de vous conseiller de hâter votre retour. Sûrement, bien sûrement, vous êtes pressé de vous réunir à la famille qui vous aime, à qui vous êtes bien plus cher sans doute, que vous ne l'êtes à ce Prince, qui pour satisfaire ses désirs, paraît, selon moi, négliger vos intérêts.

Adieu, mon Alfred, adieu. Il viendra, ce jour heureux. Il viendra, ce tems, où aucune puissance de la terre ne pourra plus nous séparer.

LETTRE LIX.

MR DUMENIL, A M. L'ABBÉ AIMERY.

Même date que la précédente.

ILs sont encore bien jeunes, M. l'Abbé, c'est malgré moi, que je cède à vos ins-

tances, c'est malgré moi, que je remplis la promesse que j'avais faite au Comte de rappeler son fils après un an d'épreuves. Il est vrai que ce cher enfant a une conduite parfaite. Si je pouvais avoir de la confiance dans un jeune homme de 19 ans, je ne pourrais faire un meilleur choix pour mon Elise. Mais 19 ans d'un côté, et 17 de l'autre. Il faudra tenir, plus d'une année, les lisières du nouveau ménage. C'est une terrible charge ! Car vous concevez, que puisque je les rapproche, il faut que je les marie.

Décidé à conclure, j'y ai mis toutes les grâces. Vous trouverez dans la lettre d'Elise à Alfred un mot de moi. J'ai voulu la charger elle-même de cette courte phrase. "Que la bonne conduite d'Alfred, la bonne action qu'il vient de faire, le bien que vous me dites de lui, tout se réunit, pour m'engager à vous prier de le ramener près de nous." Si vous l'aviez vue lisant cela, Monsieur, si vous aviez été témoin de sa joie naïve, ah ! si vous aviez été là dans ce moment, vous auriez trouvé tout simple de me voir frémir, même en faisant son bonheur. Si la jeunesse

d'Alfred l'entraîne, si mon Elise n'est pas heureuse, j'en mourrai de douleur ! Hélas on peut blâmer ma sévérité, mais il est impossible que son motif ne touche pas toute âme sensible.

Par la route que prend Alfred, il ne sera pas ici avant la fin de Janvier au plutôt. Notre cher Comte est fou, d'avoir permis cet arrangement avec le Prince. Un séjour à Paris, quelque court qu'il soit, est de trop dans la circonstance. Je prends le parti de mon Elise, et pour la première fois, je vous parle son langage, en vous priant de nous ramener Alfred le plutôt que vous pourrez. Je ne suppose pas cependant, qu'il faille moins de trois mois pour tout ce qu'il aura à faire. Dans tous les cas, je retournerai à Bordeaux le mois prochain, et je reviendrai ici au commencement de Février. J'aime mieux que nous gardions Alfred à Key.... Là je serai plus tranquille. Au printemps je marierai nos enfans, après avoir obtenu du Comte de me les laisser pendant les premières années. Je m'occuperai du choix de leur société ; j'entourerai Alfred de gens raisonnables. Malheureusement je

trouverai peu de jeunes gens avec qui j'ose le lier ; mais en le surveillant sans cesse, je pourrai peut-être éviter des chagrins à mon Elise.

Je veux qu'Alfred devienne l'ami d'un jeune homme de 26 ans, avec lequel je me suis lié moi-même. C'est un sujet rare par sa raison, sa conduite, et son esprit. C'est M. de Coulanges ; je ne saurais vous en dire trop de bien. Je vous prierai de me seconder dans le dessein que j'ai de le lier intimement avec Alfred. J'aimerais mieux qu'il fut son ami et son confident, que Ferdinand, qui a de bonnes qualités à la vérité, mais qui est trop aimable dans un sens, qui ne me convient point, et sur-tout trop léger pour ne pas me faire craindre les conseils qu'il peut donner. Je vous approuve cependant, de ne point exiger que sa correspondance avec Alfred vous soit communiquée. Puisque votre ruse pour en avoir connaissance, n'a point réussi, vous avez bien fait de vous arrêter. Il faut profiter des confidences que l'on reçoit, mais ne jamais aller trop loin pour les obtenir ; on donnerait l'exemple de l'indiscrétion, et par

cette marche, on fait naître seulement le désir de mieux tromper. En tout, Monsieur, ce jeune homme vous a de grandes obligations. Je vois par le peu de prévoyance du Comte de Boransac, combien vous avez été utile à son fils par votre sagesse. Ce voyage de Paris est encore une sottise de notre cher Comte. Mais enfin c'est sans remède ; on ne peut pas rompre ce nouvel engagement. Continuez, je vous en prie, de veiller sur Alfred. Mon Ellis ne pourrait supporter ma sévérité, si Alfred se conduisait mal ; et cependant en bon père, je ne pourrais éviter de l'affliger.

Adieu, Monsieur. Comptez sur ma reconnaissance ; elle vous est bien due ; et j'aurai un grand plaisir à m'acquitter envers vous. Je vous assure que je reverrai aussi Alfred avec un vrai plaisir : que de titres n'aura-t-il pas à ma tendresse, s'il rend ma fille heureuse ! Il faut espérer que je n'aurai jamais à me plaindre de lui ; c'est à vos soins que je le devrai, et je ne l'oublierai pas.

Comptez Monsieur, sur tous les sentimens, dont je vous prie de recevoir les sincères assurances.

DUMÉNIL.

LETTRE LX

ALFRED A ELISE.

Naples, le 15 Novembre, 17...

LA voilà, je la tiens, je la lis, je la baise, cette lettre chérie qui m'annonce le bonheur. Dès que je l'eus reçue, je courus chez l'abbé : il était sorti. Je rencontrai mon valet de chambre : je pars, mon cher Marc ; je suis rappelé, lui dis-je, en le servant dans mes bras. Ah, Monsieur, nous allons donc être heureux ! Ses yeux exprimaient le plaisir qu'il avait de me voir si content. L'abbé était sorti. Sorti pour toute la matinée. Que de temps perdu ! Je me fais habiller, je veux aller chez le Prince, je veux faire hâter notre départ.

J'arrive à sa porte, le Prince était sorti, je me dépêchais, je cours les rues, je m'arrête, je relis votre lettre, je relis la phrase qu'elle renferme pour l'abbé, je la baise avec transport, et levant les yeux, je vois quelques personnes qui s'étaient arrêtées pour me regarder. Sans réfléchir que je devais paraître fou, je m'écrie : je suis rappelé, je vais revoir Elise !.... Deux ou trois *poveretto* me firent enfin appercevoir de mon extravagance. Je rougis, je me sauvai par une rue détournée, et je rentrai chez moi, où j'attendis avec impatience le retour de l'abbé. Il rentre enfin, je cours à lui, je lui donne votre lettre, et le billet qu'elle renferme ; je lis tout haut en même tems que lui. Je l'embrasse, je le remercie, je reprends les deux lettres que je relis encore, et dont je ne veux plus me séparer.

Depuis ce moment, ce moment si doux, je ne puis calmer mon impatience. Ma chère, ma tendre amie, croyez que je suis aussi contrarié que vous d'avoir pris un engagement que la reconnaissance m'oblige à tenir. Mais, ni l'amitié du Prince, ni tout ce que je lui dois, ni rien au monde, ne

pourra me retenir à Paris. Je l'ai déjà prévenu que je ne comptais y passer que quelques jours. Il conçoit mon empressement, il m'aime trop pour vouloir m'arrêter. Il m'aurait ramené à Bordeaux ; il m'auroit rendu lui même à tout ce qui m'est cher ; mais il est attendu à Paris. C'est l'amour qui l'y conduit, et ce n'est pas à nous, mon Elise, à trouver qu'il ait tort de suivre ce guide. C'est un galant homme, un homme aimable. Vous l'aimerez quand vous le connaîtrez. Il m'a promis de venir nous voir dans notre ménage ; et j'espère que vous l'aimerez, quand ce ne serait que pour l'attachement qu'il a pour moi.

Il viendra nous voir dans notre ménage. Mon Elise, notre ménage ! Que ce mot est joli ! Je me vois arrivant à Bordeaux. C'est là où vous serez. Je descends chez mon père, bien vite ; il me conduit chez le vôtre. Le cœur me bat, j'arrive. Il bat plus fort encore. Elise est dans son cabinet : elle entend du bruit. C'est lui, dit-elle, tout bas. Elle accourt, elle entre dans le salon, au moment où son père me serre dans ses bras. Mon Elise ne peut proférer une seule parole,
mais

mais je n'ai pas besoin de l'entendre. C'est elle, je n'en doute pas. Tout ce qui m'entoure est oublié, je ne vois qu'Elise, que mon Elise.... Ah ! si l'on mourait de joie, ce beau moment serait le dernier de ma vie.

Mme. de Pressange, mon père, l'abbé, tous trois, se réunissent pour demander notre union. Nous écoutons en tremblant ; elle est accordée, nous jetons un cri de joie, nous tombons aux pieds de votre père, je promets de vous rendre heureuse, j'en fais le serment, tout inutile qu'il est ; mais on l'exige, comme si le bonheur d'Elise n'était pas mon premier bien ! Enfin le notaire est appelé, le contrat signé, on nous marie, et nous partons pour Key..., où nous coulerons des jours dignes d'envie.

Oui, mon Elise, nous vivrons à Key... C'est vous qui serez la maîtresse, vous avez autant de raison que j'ai d'amour, c'est donc vous qui devez gouverner ; c'est à moi de suivre vos lois ; je ne veux vivre que pour vous plaire et vous aimer.

Quelques jours encore, et nous partons, Adressez votre première lettre à Florence,

poste restante. En arrivant à Paris, j'irai voir Adèle ; je pense qu'elle demeurera chez la Maréchale. Nous parlerons de vous comme nous faisions à Bordeaux, Mme. de Pressange et moi. Mais personne là, n'aura le droit de m'entraîner, je ne verrai qu'Adèle ; je ne la quitterai que pour vous écrire. Chez elle, chez moi, mon Elise sera toujours le seul objet de mon occupation. Plus de crainte, un espoir ravissant, voilà ce qui occupera ma pensée. O mon Elise ! sur toute la terre entière y aura-t-il dans peu un être aussi heureux que moi !

Adieu, mon Elise, mon épouse, mon amie, adieu. Je vais donc vous revoir ! n'est-ce point un songe ? Oh ! non, la voilà, elle est là cette lettre chérie qui me rend le bonheur.

LETTRE LXI.

ALFRED A ELISE.

Turin, le 22 Decembre, 171.

VOTRE lettre que j'ai trouvée à Florence, poste restante, ma chère Elise, et celle de M. Duménil en réponse à ma lettre de remerciement, ont été mes plus chères occupations depuis mon départ de Naples. Je les lis tous les jours, ainsi que celles qui m'ont annoncé mon rappel. Je ne parle que de vous avec l'abbé et le Prince. Tout ce qu'on me fait remarquer sur la route m'impatiente ; je ne vois qu'un retard dans chaque observation que l'on me fait faire. En partant de Naples, j'ai cru que nos préparatifs de voyage ne finiraient jamais, et nos visites d'adieux ne me paraissaient que des soins inutiles. Mais j'étais trop heureux pour n'être pas soumis à mes deux mentors.

Vous voilà donc établie à Bordeaux ; vous avez obtenu, me dites-vous, de ne voir presque personne ; le monde vous importune ; il détourne vos pensées. Si elles sont aussi douces que les miennes, ma chère Elise, ah combien je sens qu'il est cruel d'en être détourné ! Cependant vous avez repris vos maîtres, vous pouvez vous livrer à l'étude. Vous êtes plus raisonnable que moi ; à peine puis-je écouter ce que l'on me dit, je ne puis m'occuper que de vous. J'ai sans doute plus d'amour que vous ; vous avez plus de raison que moi. Je ne dois point m'en étonner ; avec moins de perfections que vous, je dois inspirer des sentimens plus calmes..... Pardon, chère Elise, vous m'aimez tendrement, je le crois. Mais dans le tableau que vous me faites de l'emploi de vos journées, les heures que vous donnez à l'étude, m'ont inspiré un mouvement de jalousie ; ce sont des heures perdues pour moi. Que prétendez-vous ajouter à ce vous avez de charmes ? Ne vous occupez que du jour délicieux qui va nous réunir. Il me semble, moi, que je n'ai

plus rien à apprendre, je sais si bien vous aimer.

J'emploie toutes sortes de stratagèmes pour abrégier le tems. Chaque soir je me dis, voilà encore un jour de passé. Le lendemain matin, je recommence mes calculs. Souvent en arrivant à l'auberge, je vais me coucher dans l'espoir de raccourcir la journée ; mais je n'en suis pas plus avancé, le sommeil me fuit, et la nuit me paraît d'une longueur insupportable. O mon Elise, il approche pourtant ce jour heureux qui doit nous réunir.

Nous passerons deux jours à Chambéry, nous nous arrêterons aussi à Lyon, mais ce sera pour peu de tems. Adressez votre première lettre à Paris chez Adèle. Mon premier soin sera de me rendre chez elle. Ah, combien je serai heureux de revoir notre amie ! Je trouverai mille charmes à questionner celle qui vous a quittée depuis si peu de tems, à la voir, à lui parler sans cesse de vous. Je sens palpiter mon cœur à la seule idée de la voir ; que deviendrai-je en revoyant Elise ! Adieu, mon amie, mon épouse, ma vie, adieu.

L E T T R E L X I I .

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 8 Janvier, 17..

J'AI reçu vos lettres, cher Alfred, mon père en a lu une partie, il m'a fait après tant d'amitiés, il paraissait si attendri de notre attachement mutuel, il m'a tant répété qu'il espérait que je n'avais plus de chagrin, il m'a tant demandé, si j'avais quelques désirs à former, en m'assurant que tout son bonheur dépendait du mien, que mon cœur ne pouvait supporter les sentimens dont il était enivré. Fut-il jamais un bonheur tel que le mien ! Je vais être unie à ce que j'aime, unie par le meilleur des pères et le plus tendrement aimé. J'ai pour amie une tante, dont le caractère fera le charme de ma vie ; j'ai pour compagne Adèle, la plus estimable des femmes, la plus sensible des amies. Je vais jouir de ce bonheur parfait,

que l'on dit si rare sur la terre, il existera pour moi. Comment pourrai-je reconnaître tant de bienfaits ? Ah ! Dieu de bonté, qui m'avez destiné un sort si doux, conservez-moi tous ceux qui me sont chers, et pour mettre le dernier terme à vos bontés, marquez mon heure dernière avant celle où la mort doit les frapper. Perdre mon père, perdre Alfred.... Ah ! voilà, voilà le seul malheur qui me trouverait sans courage, le seul que je ne pourrais supporter.

Ma chère Adèle, c'est à vous que je m'adresse, à vous qui recevrez cette lettre pour la remettre à Alfred. Dites-lui bien, que son père l'attend avec impatience, que le mien désire son retour ; dites-lui qu'Elise lui demande de ne voir que vous pendant son séjour à Paris, et de ne vous quitter, que pour s'occuper à revenir près de nous.

Aujourd'hui, mon Alfred, votre père a parlé de vous avec tendresse, le mien avec éloge. Au milieu d'un entretien si doux, votre père m'a nommée plusieurs fois sa fille ; le mien a consenti que j'acceptasse un nom si cher, et tout le reste du jour mon

père, en parlant de vous, paraissait se plaire à vous nommer son gendre. Oui, mon Alfred, oui, nous coulerons des jours dignes d'envie. Ah, qu'il m'est doux de devoir à votre bonne conduite tout le bonheur de ma vie ! Quels sentimens délicieux j'éprouve, en voyant mon père content de vous !

Adieu, cher Alfred, adieu Adèle, adieu tous deux qui pensez à moi, qui parlez de moi, qui vous en occuperez au moment où cette lettre viendra répondre à vos sentimens par de nouvelles assurances des miens. Adieu, mon amie, adieu mon Alfred.

Le 9 Janvier.

Avant l'heure de la poste, j'ai le tems, mon cher Alfred, de vous accuser la réception de votre lettre datée de Lyon. Elle m'arrive à l'instant. D'après ce que vous me mandez, vous serez à Paris aussitôt que ma lettre, et à compter de ce moment, nous n'aurons plus à calculer que la longueur des jours. Plus de tristes mois à passer, le mois prochain nous réunira pour ne plus nous quitter. Dans huit jours, et puis huit jours... que nous serons heureux !

Je pense, mon Alfred, que vous m'écrirez dès que vous serez arrivé à Paris. Je pense que votre lettre me fixera le jour heureux. Ne soyez plus jaloux de mes études. Depuis hier ma seule occupation a été de penser à vous, et de parler de vous. Adieu, je crains de manquer le courier, je ne me consolerais pas si vous arriviez à Paris avant ma lettre. J'attache un grand prix à la savoir en tiers dans votre première visite à Adèle. Adieu.

LETTRE LXIII.

ALFRED A ELISE.

Paris, le 19 Janvier, 17...

JE suis arrivé si tard avant hier, que je n'ai pu, comme j'en avais le projet, me faire descendre chez Adèle. J'envoyai chez elle hier matin, elle me donna rendez-vous pour le soir, afin d'avoir le tems d'éloigner les importuns. Qu'elle délicieuse soirée j'ai passée hier avec elle ! Depuis mon départ de

Key...c'est la première qui ait été selon mon cœur. Votre lettre et la conversation que j'ai eue avec Adèle, ont fait passer comme un songe trois heures de tête-à-tête. La chère Adèle a eu la complaisance de ne point se fatiguer de mes questions. Elle a été obligée de me dire ce que vous aviez fait depuis notre séparation, mois par mois, presque jour par jour. Je ne pouvais détourner mes regards, ils étaient fixés sur notre amie. L'expression de ses yeux semblait m'instruire autant que ses discours, et malgré l'assurance qu'elle m'avait donnée, que notre intéressant entretien ne serait pas troublé, au moindre bruit, je frémissais que la présence d'un tiers ne vint détruire mon bonheur.

Ce matin je suis retourné chez Adèle. Elle m'a présenté à son mari, dont j'ai été très-content. Ce soir notre amie me mène au spectacle, et demain notre journée est arrangée pour reprendre l'intéressante conversation. Adèle part Samedi pour Versailles. Je donnerai cette journée et le Dimanche au Prince Orsinelli, et le

lendemain, après avoir pris congé de notre amie qui sera de retour ici, je pars, je cours jour et nuit, et l'amour me conduira aux pieds d'Elise. Déjà mon père vous nomme sa fille, M. Duménil m'appelle son gendre ; il ne retardera plus mon bonheur. Nous allons être unis. Cette Elise si tendre, cette Elise adorée, celle dont j'occupe sans cesse le souvenir, celle qui fait tout l'espoir, tout le charme de ma vie, va donc être à moi ! Fut-il jamais un être aussi heureux ? Mon cœur est oppressé par mes sentimens et par l'excès de ma joie. Tout l'univers semble disparaître devant moi ; je ne vois qu'Elise. Il faut que je cherche à calmer mon impatience, si je veux conserver ma raison.

Adieu, ma chère, ma tendre amie, adieu. Mon départ est fixé. Lundi à midi, je pars. Quelques jours encore, et l'on me verra à vos pieds prononcer le serment si doux, de vous consacrer ma vie.

LETTRE LXIV.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 30 Janvier 17..

RIEN n'égale, rien ne peut égaler mon inquiétude. Vous pouviez être ici avant-hier, vous auriez dû y être hier. Hier, quelle pénible journée j'ai passée ! Je ne pouvais rester en place, le plus léger bruit me faisait tressaillir ; chaque voiture que j'entendais passer faisait renaître mon espoir, pour augmenter mon tourment. Jusqu'à minuit l'oppression et le battement de mon cœur se sont renouvelés tour à tour. De toute la nuit je n'ai pu dormir. Je me suis levée avec le jour ; et ce matin je reçois une seconde lettre de Paris, une seconde lettre de vous, datée de ce lundi même, où vous deviez partir. C'est pendant le déjeuner, que cette fatale lettre m'est arrivée. Le saisissement que j'ai éprouvé en la recevant, a fait craindre à ma tante et à mon père, que

que je ne me trouvasse mal. Je l'ai déca-
chetée en tremblant. Mon cœur s'est serré
en lisant ces mots : *un retard forcé, une
circonstance malheureuse, m'oblige de dif-
férer de quelques jours, le moment qui doit
me réunir à tout ce que j'aime.* Je n'ai
pu en lire davantage, mes yeux se sont rem-
plis de larmes, ma tante a pris la lettre, l'a
lue deux fois. Son style embarrassé, les
phrases entortillées qu'elle renferme, ont
rendu mon père rêveur. Ma tante s'est
tourmentée, pour donner à vos expressions
un sens plus clair et plus favorable ; et moi,
dans la crainte que ma douleur ne vous fût
nuisible, je me suis efforcée d'en cacher une
partie. Je n'oublierai de ma vie l'heure
cruelle que j'ai passée ! L'air froid de mon
père, pendant que ma tante cherchait à vous
justifier, me faisait un mal que j'étais au
moment de ne pouvoir plus supporter, lors-
que l'arrivée de la marquise d'Arsilly, sans
fixer nos idées, a changé le motif de nos in-
quiétudes.

Bon dieu ! qu'est-il donc arrivé ? Ferdi-
nand a reçu une lettre qui lui a fait com-
mander des chevaux de poste. Il est sorti.

Une heure après il est rentré ; il est aussitôt monté en voiture, en priant sa mère de ne point s'inquiéter, et il lui a dit que son voyage serait de peu de jours. On a su par les domestiques qu'il était parti pour Paris.

La marquise, en nous apprenant cela, a tourné toutes nos idées vers Adèle. Mon cher Alfred, écrivez-moi courrier pour courrier. Qu'est-il donc arrivé à Adèle ? Je meurs d'inquiétude. Adèle... Son mari se serait-il battu ? Etes-vous resté pour lui, ou pour elle ? Ma tante a fait valoir à mon père ce sacrifice fait à l'amitié. Après l'avoir écoutée avec l'air de l'intérêt, il est venu près de moi, il m'a serrée contre son cœur. Alors mes larmes ont coulé, je n'ai pu arrêter mes sanglots. Il a paru touché de ma douleur, il m'a dit avec tendresse qu'il espérait que mon chagrin serait bientôt effacé par le retour d'Alfred ; qu'il fallait s'éclaircir de l'événement avant de le juger ; que puisque Alfred se portait bien, et que toute la famille était disposée à bien penser de lui, je devais être assez raisonnable pour calmer mes inquiétudes. Il nous a laissées avec la Marquise, et il est allé chez votre père, dans

l'espoir qu'il serait mieux instruit que nous, sur le cruel événement qui retarde notre bonheur.

Pendant l'absence de mon père, l'inquiétude de la Marquise a fait diversion à la mienne. Je me suis efforcée de la tranquilliser ; occupée de sa peine, la mienne s'est assoupie un instant, mais pour redoubler encore, lorsque mon père à son retour, n'a pu nous donner aucun éclaircissement.

Votre père était parti ce matin pour la campagne ; il ne doit revenir qu'à la fin de la semaine. L'on ne croyait pas chez lui qu'il fût arrivé aucune lettre de Paris pour lui. Il avait dit en partant, que puisque vous n'étiez point encore arrivé, il s'en allait avec Mde. de Granval, qui l'avait assuré que vous ne viendriez pas cette semaine. Il a cru ce qu'elle lui disait ; et il l'a suivie, en se contentant de donner des ordres, pour que l'on fût le chercher dès que vous arriveriez.

Mde. de Granval instruite de votre marche, ne peut l'être que par Ferdinand. Qu'aura-t-elle dit à votre père ? Elle l'a sans doute rassuré sur un retard, dont elle

aura, je pense, expliqué le motif. La tranquillité de votre père devrait me calmer. Mais son caractère léger peut lui faire mettre peu d'importance, à tout ce qui n'attaque pas vos jours. Je me tranquillise donc sur ce seul point ; car, combien d'événemens peuvent m'affliger, sans que votre père, que je connais trop bien, y trouve aucune raison de s'inquiéter ? Mon père ne veut point lui écrire. Ma tante me conseille de ne faire aucune démarche avant son retour. Me voilà donc au supplice jusqu'au premier courrier !

Chaque fois que je cesse de parler de ma peine, il me semble que j'en suis plus tourmentée, et cependant j'éprouve un nouveau supplice, chaque fois que je ne puis obtenir de réponse satisfaisante aux questions que je ne cesse de renouveler. Je ne puis plus supporter l'état où je suis. Les premières nouvelles finiront-elles mon tourment ? Ma chère Adèle, vous pour qui j'ai tant d'amitié ; ô vous Alfred, vous qui m'êtes si cher ! Cessez, je vous en conjure, cessez de m'affliger. Alfred, revenez. Revenez. Quittez tout. Je ne puis plus supporter votre

absence. Abandonnez.... Oh ! pardon, mon amie, pardon, mon Adèle. Non, non, Alfred, n'abandonnez point Adèle. Si elle est malheureuse, si vous lui êtes utile, restez.

Si je pouvais partir.... Que les femmes sont à plaindre !... Souffrir, et toujours souffrir !..... Ferdinand, l'heureux Ferdinand, il est parti ! Vous lui êtes moins cher qu'à moi, son amitié pour sa sœur est moins vive que la mienne ; pourquoi faut-il qu'il ait sur moi l'avantage d'être instruit de la vérité ? L'avantage bien plus précieux encore, celui que je paierais de mon sang, celui de pouvoir voler au secours de ce qui lui est cher !

Mais pourquoi ce mystère ? Pourquoi ne m'avoir point expliqué les raisons qui vous retiennent ? C'est donc un événement bien cruel, puisque vous n'osez me l'apprendre !

Non, vous ne pouvez concevoir l'état où me met cette pénible incertitude. Alfred, peut-on aimer, et causer tant de chagrin à ce que l'on aime ? Ne puis-je donc obtenir votre confiance ? Elle m'eût consolée ; dans ce cruel moment, cette preuve de votre amour n'était-elle pas indispensable ? J'aurais caché à mon père ce que vous m'auriez

confié. J'aurais partagé vos inquiétudes; j'aurais pu vous servir auprès de mon père, si vous m'aviez mis à même de juger ce qu'il y avait à craindre ou à espérer. Ah! vous m'aimez, dites-vous, et au moment même qui doit nous unir, vous me traitez en étrangère. Ferdinand a toute votre confiance; et votre amie, votre épouse, celle dont vous êtes si tendrement aimé, ne peut l'obtenir!

Adieu, adieu. Ne cherchez point à vous reposer sur mon courage, ne cherchez point à placer votre espoir dans ma résignation. Puisque vous n'avez rien fait pour adoucir ma peine, rien ne peut, rien ne doit la calmer.

LETTRE LXV.

FERDINAND A ALFRED.

Paris le 4 Février 17..

JE suis arrivé cette nuit; j'ai fait la plus grande diligence. Dès que j'eus reçu ta cruelle lettre, et que je fus muni de la somme nécessaire, je ne songeai plus qu'à voler à ton

secours. Je passai chez Mde. de Granval à qui je contai toute l'affaire. Elle se chargea de ton père qu'elle a dû mener à la campagne, en inventant une fredaine de jeune homme pour motiver ton absence prolongée, seulement de quelques jours ; car je t'emmène avec moi. Je me suis reposé sur elle pour fabriquer toute l'histoire. Je suis parti aussi-tôt que je l'ai pu, et je ne suis sorti de ma voiture, que pour descendre ici à l'hôtel d'Angleterre. Sans de maudits postillons que cent fois j'ai donnés au diable, je serais arrivé assez tôt pour te voir hier au soir.

Maudit soit ton séjour à Paris, maudit soit ce Prince Orsinelli. Tu as eu la sottise de te lier d'intérêts avec un homme à qui la prudence est étrangère, qui ne sait s'arrêter quand il perd, et qui te ruine, sans te laisser un écu pour continuer ta route. Te voilà donc arrêté sur ta parole ! Et dans quelle circonstance encore ! Je suis furieux ! Enfin je t'apporte plus d'argent qu'il ne t'en faut, je m'empare de toi, et je t'emmène à Bordeaux sans te laisser voir âme qui vive.

Je viens de chez toi, sans avoir pu te voir.

J'ai insisté pour entrer ; j'étais bien sûr que tu n'étais pas sorti, puisque tu me mandes que tu aurais été conduit en prison, si ton nom, et les gens puissans à qui il te fait tenir, n'en eussent assez imposé, pour qu'on se contentât de la parole que tu as donnée de ne point sortir de chez toi jusqu'à ce que tu sois acquité. J'ai donc voulu forcer la porte, et j'allais demander Marc que je pensais devoir être disposé à seconder mon zèle ; mais j'ai vu l'abbé au travers des vitres, et je me suis sauvé. J'espère qu'il ne sait pas le motif qui te retient chez toi. J'espère que tu auras eu l'esprit d'inventer des raisons de santé pour retarder ton départ, et motiver ta retraite. Tu as sûrement assez compté sur mon amitié, pour savoir que je devais venir promptement à ton secours, eût-il du m'en coûter toute ma fortune. S'il en est autrement, si tu as parlé à l'abbé, s'il a écrit à ton père, si cette aventure vient à la connaissance de Mr. Duménil.... Conçois-tu jusqu'où peut aller la suite d'une semblable faiblesse ?

Je vais retourner à ta porte, je ferai demander Marc pour lui remettre ma lettre.

Donne-moi un moment d'audience pour que je sois mieux instruit de ce qu'il faut faire pour terminer promptement. Pendant ce tems, tu feras tes paquets, et si tu as été discret, comme je te l'ai recommandé tant de fois, dans peu de jours nous serons à Bordeaux, et dans peu de semaines tu seras l'époux d'Elise.

Fais-moi dire promptement le moment où nous pourrons nous voir, et adresse-moi ta réponse à l'hôtel d'Angleterre, rue Cocq-héron.

LETTRE LXVI.

FERDINAND A LA PRÉSIDENTE DE
GRANVAL.

Paris le 5 Février 17. .

LA poste part dans une heure, nous n'aurons terminé notre affaire que demain. Ma lettre arrivera donc avant nous. Je vous supplie, ma belle amie, s'il en est tems encore, d'empêcher le Comte de faire la sottise de parler de ce qui se passe à M.

Duménil S'il en avait la moindre connaissance, vous concevez tout ce qui pourrait résulter de la sévérité d'un tel homme. Sans parler même de l'amour d'Alfred pour Elise, je ne pourrais me consoler de voir mon jeune ami manquer le plus grand mariage de la province. Dans sa douleur, notre pauvre Alfred n'a eu ni le courage, ni la prudence nécessaires. Il avait déjà tout dit à l'Abbé, et malgré la diligence que j'ai faite, je suis arrivé trop tard, pour empêcher l'Abbé d'écrire au Comte. Cette affaire qui va être terminée, et qui pouvait rester dans l'oubli, si Alfred eût eu moins de timidité et plus de confiance en mes moyens, peut devenir par cette démarche imprudente une source de chagrins pour le cher Alfred. Je suis exirêmement tourmenté. Si vous empêchez que le coup ne soit porté, vous servirez également l'amour et l'amitié; ce rôle est digne de vous, qui savez si bien inspirer ces deux sentimens.

Je suis arrivé ici avant-hier dans la nuit. Hier matin je courus chez Alfred que je ne pus voir. En rentrant chez moi, je lui écrivis, pour lui demander un moment d'entre-

tien, en lui apprenant ce que je pouvais faire pour lui. J'attendais sa réponse, lorsqu'on m'annonça l'Abbé. Mon chagrin fut extrême ; et mon étonnement, mon humeur de lui entendre dire, qu'il venait m'apporter la réponse d'Alfred, ne peut s'exprimer. Malgré la connaissance que j'ai du caractère timide de notre ami, j'avais espéré que le souvenir de toutes mes recommandations lui aurait donné plus de prudence. L'Abbé instruit de l'affaire, ne pouvait se dispenser d'écrire au Comte, pour avoir la somme nécessaire. Alfred devait-il oublier que le caractère léger de son père, en lui faisant mettre peu d'importance à cette affaire, devait par une suite de son inconséquence, l'engager à faire une forte réprimande, pour pouvoir se vanter à M. Duménil de savoir aussi dans l'occasion montrer de la sévérité.

L'Abbé en m'abordant avait pris un air précepteur, qui aurait fini par me déplaire, s'il ne l'eût quitté promptement, pour me témoigner l'estime que lui inspirait la preuve d'amitié que je donnais à Alfred. J'ai lu votre lettre, Monsieur, me dit-il, et si j'avais pu prévoir que dans cette occasion vous

tiendriez une conduite aussi noble et aussi touchante, je n'aurais pas écrit à M. le Comte. Mais qu'eussiez vous fait à ma place ? Il nous fallait de l'argent.

Quand il m'apprit qu'Alfred lui avait montré la lettre que je venais de lui écrire, je craignis que dans cette effusion de cœur, il ne lui eût montré toute ma correspondance. Je tâchai par des questions adroites d'éclaircir mes doutes, et je fus rassuré, lorsque je sus qu'Alfred n'avait parlé que de cette dernière lettre qu'il avait lue lui-même à l'Abbé. Par la suite de la conversation, je ne doutai pas qu'Alfred n'eût supprimé, ou tourné, comme il était convenable, les phrases qui auraient pu offenser l'Abbé. J'en fus fort content, et je le trouvai assez raisonnable. Il me parut qu'il avait pour son élève plus de tendresse que de sévérité.

Il m'apprit que la funeste séance s'était tenue la nuit du Samedi au Dimanche, chez la maîtresse du Prince Orsinelli, qui en acquittant la moitié de la dette, avait accommodé les affaires du Prince, en laissant tout l'embarras et toutes les suites malheureuses à la charge d'Alfred. Que le Prince avait
pensé

pensé se battre avec le gagnant, ce qui eût ajouté à cette affaire un éclat bien fâcheux pour Alfred; mais la maîtresse du Prince qui était de moitié avec celui qui gagnait (d'une manière très-peu légitime, à ce que l'on soupçonne) a assoupi l'affaire, en rendant à un de ses amans une partie du gain fait avec l'autre. C'est un vrai tripot que la maison de cette femme. Elle ruinera le Prince à qui elle a tourné la tête. Notre Alfred n'a pas assez d'expérience, pour avoir pu juger, au premier coup d'œil, le genre de société où l'a conduit le Prince, il ne pouvait penser, qu'un homme de cet âge, et de cette importance, qu'un homme choisi par son père pour le protéger, pût le conduire en aussi mauvaise compagnie. Je vous assure que notre jeune ami n'est pas coupable, et que s'il était puni, il serait victime d'une injustice. Je pense, et je dois même être persuadé que, si la somme n'était pas restée entre les mains de la maîtresse du Prince, il n'eût pas laissé Alfred dans l'embarras; mais cette femme s'est emparée de tout, sous de vains prétextes, et son pouvoir est tel sur

l'esprit du Prince, que celui-ci croit encore lui avoir obligation.

Que Paris est dangereux pour la jeunesse! Voyez l'aventure arrivée en peu de jours à Alfred, si timide, si rempli d'honneur? Il faut avoir mon caractère, pour savoir se tirer d'affaire dans une ville aussi corrompue.

J'ai vu ma sœur avec tout le mystère qu'un amant surveillé met à un rendez-vous. Son mari ne sait rien de l'aventure d'Alfred. Mon arrivée à Paris eût pu faire événement chez la Maréchale; il a donc été convenu que ma sœur seule serait instruite du secret de ma démarche. Elle est dans la plus grande inquiétude, sur les indiscretions qui peuvent être commises à Bordeaux. Je partage ses craintes à ce sujet, la sévérité de M. Duménil me fait trembler.

Après une assez longue visite, l'Abbé me conduisit chez Alfred, et il sortit, pour s'occuper des arrangemens nécessaires, pour terminer. Notre départ est fixé à après demain.

Je ne vous parle pas du plaisir que j'ai eu à revoir mon ami, à le questionner, à répondre à ses questions; vous devez le sup-

poser. Il est formé, embelli. C'est aujourd'hui le plus joli cavalier que j'aie vu de ma vie. Quand vous le verrez, songez bien, ma belle amie, qu'il aime Elise, et que je vous aime. N'ayez pas pour lui ce regard ravissant, cette coquetterie entraînant qui ne servirait qu'à m'affliger, sans me détacher de lui, et qui me ferait éprouver un sentiment pénible, à la place de l'amour charmant qui nous lie. Contentez-vous de votre triomphe. Croyez-moi ; il est plus glorieux pour vous d'avoir fixé le léger Ferdinand, qu'il ne le serait d'enlever Alfred à sa maîtresse. Cette courte séparation m'a fait connaître mieux encore le prix des charmes qui m'enchaînent. Depuis que j'ai assuré le retour d'Alfred, je ne pense qu'à vous, mon adorable amie ; je ne rêve qu'au moment délicieux où je goûterai ce plaisir ravissant qu'Alfred malheureux pouvait seul me faire quitter.

Adieu. Dans huit jours nous aurons, j'espère, le bonheur de nous revoir.

LETTRE LXVII.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 7 Février 17. .

LE voilà donc arrivé ce jour cruel, ce jour de douleur qui devait justifier des pressentimens trop long-tems combattus ! Alfred est coupable !

Alfred dit qu'il m'aime, et il s'expose à me perdre ! Il dit qu'il m'aime, et il s'expose imprudemment à mériter toute la rigueur de mon père ! O mon Adèle, chère Adèle, avec un cœur comme le mien, que la vie est un présent funeste !

À tous les instans du jour, occupée d'Alfred, mon seul bonheur était d'assurer le sien. Si mon père parlait d'Alfred avec éloge, mon cœur s'ouvrait à l'espérance ; s'il témoignait le plus léger doute sur la conduite d'Alfred, mon cœur était rempli de crainte. Depuis notre séparation je n'ai pas eu un instant de calme. Mon vœu le plus cher, le seul que je n'ai cessé de former, était d'adoucir la rigueur de mon père en

lui faisant disposer, en faveur d'Alfred, d'une partie des sentimens qu'il avait pour moi. Oui, j'eusse préféré lui être moins chère, et qu'Alfred eût obtenu sa tendresse. Cependant au moment même qui doit nous unir, Alfred s'expose, il a la cruauté de mériter la colère de mon père ! Ce moment qui devait être si doux, ah, comme il l'a rendu horrible !

Ce matin, dans la bibliothèque de mon père, assise près de lui, tristement occupée de ce *retard forcé* ; mes idées errant dans le vague, et mon incertitude sur l'événement qui retenait Alfred, soutenaient encore un peu mon espérance ; on annonça le Comte de Boransac. Je sentis mon cœur battre, il vola au-devant de lui ; mes yeux cherchaient dans les siens ce que je devais craindre, ou espérer. Son air riant d'abord m'avait rassurée ; mais, que devins-je ? bon dieu ! que devins-je ? lorsqu'en entrant, il dit à mon père : je suis revenu hier pour réparer une petite fredaine de jeune homme, sur laquelle on m'avait d'abord un peu trompé, quoiqu'elle fut faite en tout bien et tout honneur, mon ami.

Cependant je n'en gronderai pas moins ; soyez sûr que comme vous, je sais être sévère quand il le faut.

Elise, passez dans votre cabinet, me dit mon père. J'obéis. Ce que je venais d'entendre avait déchiré mon cœur. Une pâleur mortelle avait glacé mes joues, mes jambes tremblantes purent à peine me conduire jusque dans mon cabinet, où je restai assise près de la porte.

Pendant quelques momens je n'entendis aucun bruit. La voix du comte parut ensuite s'élever par degrés ; je ne pouvais rien distinguer de ce qu'il disait ; mais je fus frappée comme de la foudre, lorsque mon père prononça ces mots, que je n'entendis que trop distinctement : *non monsieur, non, jamais ma fille ne sera la femme d'un joueur*. J'ignorais encore qu'Alfred eût joué ; mais ne supposant pas que mon père pût parler d'un autre que d'Alfred, je jetai un cri, je m'élançai dans la chambre ; Alfred, mon père, furent les seuls mots que je pus prononcer, et je tombai sans sentiment aux pieds de mon père.

On a eu la cruauté de me rappeler à la

vie. Hélas ! j'existe encore, et c'est pour souffrir ! Mon cœur déchiré ne peut supporter la pensée qu'Alfred soit coupable ; qu'au mépris de ma tendresse, il m'ait exposée au supplice affreux de lui devoir tous mes malheurs. Je viens de m'arracher des bras de ma tante, je fuis ses tristes et inutiles consolations. Plus d'espoir, non, plus d'espoir ! Je connais trop bien mon père. Je redoute sa présence, je n'ose porter sur lui mes tristes regards, je tremble à chaque mot qu'il dit ; je crains qu'il ne prononce le nom d'Alfred...Ce nom si cher, je redoute de l'entendre de la bouche de mon père ! Fut-il jamais un malheur comparable au mien ! Au moment d'être unie à tout ce que j'aime, Alfred, l'idole de mon cœur, l'objet du choix de mon père, Alfred a pu s'exposer à mériter le plus affreux des revers !

Non, Alfred ne connaît point l'amour, il ne connaît point le cœur qu'il déchire. S'il m'eût aimée, se serait-il exposé à devenir coupable ! S'il m'eût aimée, il eût pensé que mon sort était attaché au sien, et il eût fui le danger qui nous a perdus tous deux.

Quoi, Alfred a pu passer toute une nuit sans songer que mon père serait inflexible ! Quelle est donc cette passion du jeu, qui a pu lui faire tout sacrifier à un sordide intérêt !

Ma tante m'a tout conté. Voilà donc le motif de ce retard forcé ! C'est donc là cette affaire malheureuse !.... Oh, oui ! bien malheureuse sans doute, puisque c'est Alfred, Alfred lui-même qui détruit toute notre espérance.

Pourquoi l'avez-vous quitté, Adèle ? Pourquoi n'avez-vous pas surveillé toutes ses démarches ? Je vous l'avais confié ! Mes recommandations sans cesse renouvelées n'étaient-elles pas une preuve de mon inquiétude ? Mes pressentimens ne devaient-ils pas alarmer votre amitié, et exciter votre vigilance ? Oh ! pardon, pardon, mon Adèle ; je vous accuse ! Pardonnez à la malheureuse Elise. Sa tête s'égare, tout ce qui lui est cher, tout ce qui l'aime, lui paraît responsable des torts d'Alfred.

J'ai repoussé ma tante, je me suis arrachée de ses bras, je suis venue m'enfermer seule avec ma douleur. O mon Adèle, que vais-je devenir !

Mes yeux sont gonflés de larmes, je ne vois plus qu'au travers d'un nuage. Ma tête est brûlante ; Adèle, je ne me sens pas bien. Alfred serait-il donc perdu pour moi ! je ne puis plus supporter la douleur qu'il me cause.

Voici l'heure...l'heure approche où je vais voir mon père....Je frémis, un tremblement universel me saisit ; le frisson de la mort parcourt mes veines...Jamais je ne pourrai supporter le courroux de mon père.

Alfred ! Alfred, qu'avez-vous fait ! Quoi, plus d'espoir ! et je vivrais !...Je vivrais pour voir Alfred repoussé du sein de la famille ! et Alfred aurait mérité son sort !

Adieu, Adèle, adieu. Je ne puis plus écrire ; mes forces sont épuisées.

LETTRE LXVIII.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 9 Février 17. .

AVANT-HIER, ma chère Adèle, à peine avais-je cessé de vous écrire, que ma tante

vint me chercher, elle me trouva dans un état qui excita sa pitié. Mes yeux égarés la fixèrent sans la voir. Je ne sais si je lui parlai ; mais je me souviens d'avoir jeté un cri, lorsqu'elle me dit que mon père m'attendait dans le salon. Je tombai à ses pieds en implorant son secours... Elle me prit dans ses bras où je restai sans mouvement. Peu à peu je revins de mon égarement, je sentis qu'elle pressait mes mains, je les sentis mouillées de ses larmes, les miennes recommencèrent à couler. Elle me serra contre son cœur. Tout n'est pas perdu, me dit-elle, il est aisé de justifier Alfred. Calmez-vous, mon Elise ; du courage, ma chère enfant. Votre père vous aime, confiez-vous à sa tendresse ; vous connaissez la mienne, ainsi croyez, mon Elise, croyez que nous obtiendrons la grâce d'Alfred. Sa touchante expression me calma un peu, et me disposa à l'écouter. Elle me raconta tout ce qu'elle avait appris par Mme. de Granval, qui sortait d'auprès d'elle. Elle était venue se justifier d'être arrivée trop tard, de n'être accourue pour arrêter le mal, qu'au moment, hélas, où le père d'Alfred était avec le mien.

Cruelle femme ! Se justifier d'une négligence qui devait avoir des suites si funestes ! Femme légère, incapable de soutenir un rôle dont elle se charge avec l'apparence du zèle. Que m'importent ses excuses à ma tante ? Elle ne prévoyait pas, lui a-t-elle dit, que l'abbé écrirait ; elle croyait pouvoir laisser le Comte seul ; un engagement l'avait entraînée tout un jour hors de chez elle. Pou-
 vait-elle supposer que précisément pendant son absence, cette lettre de l'abbé arriverait ?... Eh ! sans doute, il fallait le supposer. Il fallait supposer que le Comte instruit de l'affaire, partirait pour Bordeaux, sans attendre des conseils étrangers ; il fallait penser qu'il pouvait faire l'imprudence d'en parler à mon père ; il fallait le penser, il fallait tout prévoir. Il fallait ne pas servir à demi. Cruelle femme !....

Ne fallait-il pas que le Comte revint promptement pour acquitter cette dette ? Une dette de jeu ! O Alfred, Alfred !

Et ce père si coupable par le choix qu'il a fait de ce prince... choix que la vanité seule lui a fait faire ? Car, de cet ami, de ce mentor qu'il donnait à son fils, il ne connaissait

que la naissance et la fortune. Ses mœurs ne lui étaient-elles pas inconnues ? Ce père coupable ose accuser son fils ! Il dit qu'il l'aime, et il l'accuse ? Il dit qu'il l'aime, et il l'expose au plus grand des malheurs ? Cœurs froids, qui vous croyez sensibles, ah ! que vous connaissez mal la véritable tendresse ! Il a accusé Alfred ; et après s'être vanté à mon père d'être sévère comme lui, quand l'occasion l'exigeait ; il se repent aussitôt de cette confiance dont il n'avait pas eu la sagesse de prévoir le funeste effet.

Ferdinand avait tout prévu, lui. Il a couru au secours d'Alfred, il n'a pas perdu un moment. Oui, Adèle, oui, vous aviez raison de me dire que votre frère connaissait la véritable amitié.

Ma tante, en me donnant de nouveaux détails, en m'apprenant qu'Alfred avait été entraîné, que sans être coupable envers l'amour, il avait pu être victime de son défaut d'expérience, ranima un peu mon courage, et me mit en état de paraître devant mon père. Je cédaï à ses instances, je me confiai à sa tendresse, et je la suivis dans le salon. Nous y trouvâmes Mr. de Coulanges.

Lorsque

Lorsque j'entrai, il parut frappé de ma pâleur. Mon père l'avait invité à dîner. Le moment de l'explication que je souhaitais et redoutais également, fut donc encore reculé.

Pendant le dîner, Mr. de Coulanges chercha à nous distraire. Il était assis près de moi ; il me témoigna de l'intérêt ; sans avoir l'air d'y mettre de la curiosité, et il paraissait vouloir faire diversion à ma peine, sans chercher à en pénétrer le motif. Ma tante observait tous mes mouvemens ; j'avais bien de la peine à retenir mes larmes. Mon père me parla deux ou trois fois avec bonté, mais son regard me parut si sévère, que tour-à-tour il me faisait pâlir ou rougir chaque fois qu'il s'adressait à moi.

Peu de temps après le dîner, Mr. de Coulanges sortit, sous prétexte d'avoir quelque affaire. Je lui sus gré de cette discrétion. Dès que mon père, ma tante et moi, nous fumes seuls, mon cœur battit si fort, j'étais si tremblante, que je ne pus proférer un seul mot. Ma tante avait l'air de chercher comment elle commencerait un entretien, qui devait ou déchirer mon cœur, ou lui

rendre la paix. Je crus m'apercevoir qu'elle tremblait : mon trouble en augmenta. Mon père, pensif, la tête baissée, sans jeter ses regards sur nous, se promenait dans la chambre. Il s'approcha enfin de moi. Vous êtes bien pâle, Elise, me dit-il, êtes-vous malade ? Il est tout simple, dit ma tante, d'un son de voix qui marquait son émotion, il est tout simple, que la chère enfant soit tourmentée, affectée. . . J'espère, dit mon père en l'interrompant, que j'ai donné à Elise assez de preuves de ma tendresse, pour qu'elle ne doute pas que mon seul bonheur est de la voir heureuse ; et c'est pour m'en assurer que j'y veillerai sans faiblesse. Je balbutiai quelques mots que mes larmes m'empêchèrent de prononcer. Vous serez raisonnable, me dit mon père ; Elise, je compte que vous serez raisonnable. En même tems il sonna. On vint. Il demanda ses chevaux. Je vis que nous allions manquer le moment favorable pour plaider notre cause. L'effroi me saisit, ma timidité s'évanouit. Je me jette aux pieds de mon père. Alfred, m'écriai je, Alfred n'est pas coupable. Non, mon père, non, il ne l'est

pas. Mes sanglots m'arrêtèrent. Ma tante accourut vers moi, elle me releva. Ecoutez-moi, mon frère, dit-elle, en joignant ses mains d'un air suppliant, de grâce écoutez-moi. Elle commença la justification d'Alfred, en racontant la vérité. Elle fit tous les détails de la malheureuse affaire. Elle parla d'une manière qui me parut bien convainquante. Mon père l'interrompit souvent, pour lui répéter avec sévérité, que sa fille lui était trop chère, pour lui donner un joueur pour époux. Souvent il n'écoutait pas ma tante, il continuait d'accuser Alfred, et de m'assurer, en me perçant le cœur, que son bonheur dépendait du mien. Puis il me disait que je serais malheureuse avec Alfred. Malheureuse avec Alfred ! Eh, pourrais-je même vivre sans lui !

Ma tante ne cessa de solliciter mon père en ma faveur, jusqu'au moment où il finit par ne plus lui répondre. Il ne témoigna plus ni colère ni sensibilité. Le silence se rétablit entre nous. Il m'embrassa d'un air qui me parut contraint, et nous laissa en me disant qu'il comptait me trouver plus raisonnable à son retour.

Lorsque mon père rentra, j'étais couchée. Ma tante avait exigé que je me misse au lit. Elle fut trouver mon père à qui elle dit que je n'étais pas assez bien pour me lever. En effet j'étais si accablée, que je ne n'avais de forces que celles que l'irritation de la fièvre me donnait. Mon père entra chez moi un moment, il me traita avec une grande douceur, il me parla avec bonté ; mais pas un mot, pas un seul mot d'Alfred !

Quand mon père m'eut quittée, ma tante resta auprès de moi à ranimer mon courage, à me solliciter de ne pas perdre toute espérance. Elle me quitta assez avant dans la nuit. Hier elle passa auprès de moi toute la journée. Mon père m'a témoigné la plus grande tendresse. Tout ce que ma tante m'a dit pendant cette journée, a un peu adouci ma douleur. La nuit que je viens de passer a été plus calme.

Où est-il, Alfred ? Je n'ose lui écrire. Est-il encore près de vous ? Adèle, chère Adèle, consolez-le, je vous en conjure, ranimez son courage. Il est bien plus malheureux que coupable. Assurez-le de ma

tendresse. Dites-lui bien que je lui pardonne, et sur-tout dites-lui qu'Elise est trop chère à son père pour qu'il reste inflexible.

Adieu mon Adèle, adieu.

LETTRE LXIX.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux le 10 Fevrier 17...

à 3 heures du matin.

MES larmes, mes cris, rien n'a pu le fléchir ! Toutes mes sollicitations n'ont servi qu'à aggraver mon malheur. Il est tel, que je ne puis ni ne veux le supporter,

Ma tante vient de me quitter. Elle me croit plus tranquille. Hélas ! ma reconnaissance devait la tromper sur l'affreux supplice qui déchire mon cœur !

Mon père est irrité contre moi. Eh bien, que m'importe ! Je ne veux d'aucun sentiment qui puisse adoucir ma douleur ; je veux

m'y livrer toute entière ; je veux qu'elle termine une vie qui m'est à charge.

Encouragée par la plus sensible des femmes, j'attendais hier l'heure où mon père serait seul. Qu'elle fut lente à venir, cette heure fatale ! Qu'elle fut cruelle à passer ! Quel désespoir affreux elle a laissé dans mon cœur !...

A 6 heures du matin.

Hélas, je ne puis goûter aucun repos : quelle nuit !... quelle longue nuit !

Hier mon père nous avait quittés pour une partie de la journée ; il ne rentra que vers le soir. Ce ne fut que quelque tems après son retour que je pus lui parler sans témoins. Ma tante me conduisit près de lui, me recommanda à sa tendresse, et me laissa seule avec lui. Elle était persuadée que ma jeunesse, ma timidité, l'état où m'avait reduite ma douleur, la tendresse de mon père pour moi, seraient les meilleurs avocats que je pusse avoir ; du moins elle m'en avait assurée, en me préparant à ce pénible tête-à-tête, dont elle était bien loin de prévoir le funeste résultat.

A peine ma tante nous eut-elle quittée, que je me jetai aux pieds de mon père. J'embrassai ses genoux en lui demandant la grâce d'Alfred. Il me releva avec bonté. Ecoutez-moi, Elise, me dit-il, écoutez-moi ma fille. Vous savez combien vous m'êtes chère ; croyez-vous que ma tendresse pût supporter vos malheurs, si j'avais la faiblesse de me rendre complice, en vous donnant un joueur pour époux ?—Alfred n'est pas coupable, il a été entraîné—Je vous ai demandé de m'écouter, me dit mon père, en m'interrompant d'un ton sévère. Le jeu est de tous les vices le plus bas, parce que son principe est l'avarice. C'est en même tems la passion la plus funeste, parce qu'elle peut conduire au crime. L'appât du gain, ou la crainte de perdre, doivent affaiblir les principes de la probité. D'abord prudent, ensuite adroit, et puis fripon, on finit par se familiariser avec tous les moyens qui peuvent assurer la fortune. Dans la perte ou dans le gain, le cœur d'un joueur est en proie aux sentimens les plus violents. La passion du jeu l'occupe uniquement, l'absorbe, l'enivre. Dans cette disposition,

croyez-vous que ce cœur puisse conserver un sentiment honnête, un sentiment tendre ? Croyez-vous qu'une épouse, que des enfans puissent seulement occuper la pensée d'un homme, dont la fureur du jeu s'est emparée ? Pourrait-on trouver le bonheur près d'un homme toujours placé entre le crime de tromper, ou le malheur de l'être ; toujours prêt à porter dans sa famille le déshonneur ou la misère ? Non, mon enfant, non, mon Elise, tu m'es trop chère pour t'exposer à avoir un époux dont tu doives rougir, ou qui ne laisse à ton amour que le partage de ses malheurs.

Mon père avait les yeux remplis de larmes, je vis qu'il était attendri. Je crus pouvoir profiter de ce moment pour justifier Alfred ; j'essayai de l'entreprendre. C'est en se laissant entraîner, me dit mon père, en m'interrompant encore, c'est par un simple goût, que commencent souvent les passions les plus funestes. Ma chère enfant, tous mes vœux, tous mes soins sont d'assurer ton bonheur ; repose-toi sur ma tendresse, et sur mon expérience. Je ne puis être heureuse sans Alfred, je ne le puis, m'é-

criai-je en fondant en larmes. Hélas, il ignore son malheur ! Il ne pense pas, sans doute, qu'il soit au moment d'être la victime des fautes de son père. Oui, c'est le Comte qui est coupable ; c'est lui qui a livré la jeunesse de son fils à une guide qui l'égare ; c'est ce Prince qui cause aujourd'hui tous nos malheurs. Ah ! mon père, mon père, laissez-vous fléchir. Ecoutez Alfred. Ecoutez la vérité. Je vais lui écrire tout ce qu'il a à craindre, je vais lui écrire. Il viendra à vos pieds, il viendra, il vous parlera, il vous convaincra de son innocence.—Ecrire à Alfred, Elise ? Je vous le défends, je vous défends de le voir.—A cette défense, chère Adèle, à cette défense barbare, à laquelle je n'étais pas préparée, mon cœur se révolta, ma tête s'égara. Je perdis entièrement la raison. Ne plus écrire à Alfred ! ne plus le voir ! Pourriez-vous mon père, pourriez-vous-m'écrai-je, me donner un ordre si inhumain ! Elise, pourriez-vous désobéir à votre père, me dit-il, en me prenant dans ses bras ? à un père qui vous aime, qui ne veut que votre bonheur, et qui aujourd'hui ne vous afflige que pour vous épargner de

plus grands malheurs. Ma fille je compte, je dois compter sur votre obéissance.

Adèle, j'étais égarée, mon cœur était brisé, je n'avais plus ma raison. En me dégageant des bras de mon père, je jurai de lui désobéir.... Fille ingrate, dit-il, en s'éloignant de moi, fille ingrate que la passion égare, redoutez mon courroux. En blessant mon cœur, en repoussant ma tendresse, craignez la trop juste punition de toute enfant rebelle.

Son regard, son mouvement, pensèrent me faire mourir d'effroi. Je me prosternai en jetant des cris de douleur. Ma tante accourut, elle avait entendu mes cris ; elle entra dans la chambre au moment où mon père me laissait seule livrée à mon désespoir, et à mes remords. Elle voulut l'arrêter. Il la repoussa. Délivrez-moi, lui dit-il, de la présence d'une fille coupable. Elle a outragé ma tendresse, elle a blessé mon cœur. Emmenez-là ; que demain elle parte pour Key... Vous la suivrez, ma sœur. J'espère que là, ses réflexions et vos soins la ramèneront à l'obéissance.

Nos cris, nos larmes, rien ne put arrê-

ter mon père ; il se retira dans son appartement, où depuis je n'ai pu parvenir.

Comment se peut-il, ma chère Adèle, que mon père soit sans pitié pour les maux qu'il me fait souffrir ? Un père si tendre, un père qui a exposé ses jours pour sauver les miens ! O Elise, malheureuse Elise ! ce souvenir te condamne. Ce père qui doit t'être si cher, tu l'as offensé, tu as osé maudire sa tendresse ! O malheureuse Elise ! Adèle, je frémis.

Mais aussi pourquoi a-t-on la cruauté de me dire, que c'est pour mon bonheur qu'on rejette ma prière, quand je demande la grâce d'Alfred ! Quoi, c'est pour mon bonheur ! Oh non, non, cet avenir que l'on me prépare avec des soins si cruels, non, je ne le verrai pas !.... non.

L'ordre est donné. Nous partons ce matin. On m'éloigne d'ici ; et Alfred dans peu de jours..... Je ne pourrai jamais supporter la douleur de ne jamais voir Alfred ; vivre sans Alfred ! non, je ne le puis.... jamais je ne promettrai..... Ah, mon père, appeaisez-vous, ne maudissez pas votre fille !

Chère Adèle, si mon père prononçait la malédiction que j'ai méritée . . . où me cacher ? Comment me fuir moi-même ? Malheureuse Elise, tu as repoussé ton père ! Ah grâce, grâce, Dieu Tout-puissant ! pardonnez à la malheureuse Elise : elle est assez punie d'avoir dans l'excès de sa douleur, méconnu son père.

Ah, le remords est encore de tous les maux le plus cruel à supporter.

Je ne puis plus vivre ainsi ; j'irai aux pieds de mon père porter mon repentir. Il ne me repoussera pas ; et s'il le faut, je prometterai . . . O Alfred, Alfred !

A 9 heures du matin.

J'ai couru chez mon père. Sans oser avancer jusqu'à lui, je me suis prosternée à la porte de sa chambre. Le bruit que j'ai fait a attiré ses regards. J'ai étendu mes bras vers lui. Pardonnez, pardonnez à votre fille, me suis-je écriée ! Elle vient abjurer son crime. Elle vient . . . le souvenir d'Alfred a fait expirer sur mes lèvres le serment que j'allais faire.

Mon père effrayé de l'état où j'étais,
touché

touché de ma douleur, a dans l'instant même oublié ma révolte. Il m'a prise dans ses bras. Adèle, chère Adèle, mon père ne m'a point maudite. Sa tendresse lui a fait oublier mon crime ; je viens d'obtenir sa bénédiction. Je l'ai demandée à genoux. Ma faiblesse, mes yeux gonflés de pleurs, mes remords, l'ont touché. Il m'a conduite auprès de ma tante, à qui il m'a recommandée. Mais hélas, l'ordre cruel n'a point été révoqué, nous allons partir.

Nous allons partir, Alfred viendra, et il ne verra pas son Elise !

Ma tante, croiriez-vous que ma tante, au milieu de l'effroi que lui a causé mon désespoir, vient d'embrasser mes genoux, pour obtenir de moi la promesse que je conserverai encore quelque espérance. O quelle femme ! toute ma consolation est de partir avec elle.

Adieu. Vous me reverrez, si mon père pardonne à Alfred. Mais s'il reste inflexible, si je ne dois plus revoir Alfred, adieu, Adèle, adieu.

FIN DU SECOND VOLUME



touché de ma douleur, & dans l'instant
même orné de ma robe. Il m'a prise dans
ses bras. Adieu, chère Adèle, mon père
m'a point manqué. Sa tendresse lui a
fait oublier mon crime; je viens d'obtenir
sa bénédiction. Je l'ai demandée à genoux,
mes larmes, mes yeux gonflés de pleurs,
mes remords, l'ont touché. Il m'a con-
fessé auprès de son lit, à qui il m'a
recommandée. Mais hélas! l'ordre étouffé



point de réveil. Adieu, et il
ne vous a pas vu. Ma tante
m'a dit de ne pas aller à la messe
pour ne pas être vue. O quelle
terreur! toute ma consolation est de partir
avec elle.

Adieu. Vous me reverrez, si mon père
pardonne à Alfred. Mais s'il reste inflexible,
si je ne dois plus revoir Alfred, adieu.

101/102

Fin du second Volume

